LAURENT TAILHADE

Les
Reflets de Paris

(1918-1919)



PARIS

J

LES REFLETS DE PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME

Cent cinquante exemplaires numérotés à la presse,
sur velin pur fil Lafuma.

N° 114

LAURENT TAILHADE

Les

Reflets de Paris

(1918-1919)





PARIS
JEAN FORT, ÉDITEUR
73, FAUBOURG POISSONNIÈRE
1921



LAURENT TAILHADE

Alors que, malgré la déchéance de l'homme, Verlaine a eu la consolation assez ironique d'entrer vivant dans l'immortalité, la gloire n'ayant point attendu qu'il eût quitté le précaire domicile de la Krantz pour venir au pauvre Lélian et disposer autour de sa misérable couchette les lauriers et les myrtes qui conviennent au poète, il a fallu que Laurent Tailhade fût mort, ignoré du gros public, redouté et haï des « philistins », dans la fière pauvreté dont s'enorgueillissait cet aristocrate, pour que justice fût rendue au magnifique écrivain que la France venait de perdre.

Aussi, quelles colères n'avait-il point accumu-

lées contre lui ! Les imbéciles, les quémands et les cuistres, le troupeau des médiocres, cambrioleurs du succès et recéleurs de toute renommée, l'abjecte ripaille des parvenus et la sottise des bourgeois, tout cela s'était congloméré contre lui et formait bloc. Vadius et Trissotin, Tartuffe et Gobseck, Homais et Turcaret, sans oublier notre brave Ramollot, ne pouvaient pardonner à ce « porteur de lis », les traits sanglants, dont il avait cherché dans son *Pays du Mufle*, à traverser le cuir épais du pachyderme, pas plus que ses attaques dénuées de toute mansuétude, dans les journaux, où, au milieu de la boue fuligineuse qui nous submerge, brillait le pur orient de ses chroniques.

Une première fois, après la bombe absurde — absurde comme le Destin — qui, au restaurant Foyot, avait coûté un œil au poète, les contumélies de ces *Maîtres chanteurs*, auxquels manquera toujours un Wagner, avaient atteint leur paroxysme. Il faut relire les gazettes de l'époque pour imaginer les cris de joie et la danse de cannibales qui entourèrent le lit du moribond : le « geste ignoble », spécifia justement monsieur Alfred Vallette en un légitime dégoût.

Pourtant, contre toute attente, le chantre de *Vitraux*, survivant à ses blessures, n'était

point mort, et, aux cordes sacrées substituant la plume du pamphlétaire, avait, et dans quelle langue! rendu coup pour coup et renvoyé à leur néant tous les avortons, encaisseurs de gifles et de mornifles, dont, momentanément dispensée de la « peur des coups », la maigre vertu s'était, en ces heures douloureuses, élevée à la hauteur des truismes de Joseph Prudhomme et de sa loquèle.

Vinrent les fêtes de la sacro-sainte alliance franco-russe : la semaine épileptique recommençait sous une nouvelle forme. Cette fois, on se crut débarrassé de ce gêneur. Un an de prison, comme anarchiste, pour expier, à la Santé, une des plus belles pages que compte la langue française, c'était plus qu'il ne fallait pour tuer un homme déjà malade. Son robuste tempérament de pyrénéen trompa, alors qu'ils s'y attendaient le moins, les espoirs des mauvais bergers. Si pénible qu'ait été pour lui cette incarcération qui le séparait de sa jeune femme au moment même où la naissance d'une fillette allait sigiller leur union, il sortit de cette geôle n'ayant rien abdiqué de sa belle et claire intelligence.

Un labeur incessant avait dissipé pour lui le morne ennui de la prison, les livres avaient peuplé sa solitude. Si le philosophe avait appris

à mépriser un peu plus l'imbécillité et la bassesse contemporaines, le latiniste en ramenait sa verte traduction de Pétrone, dont l'éloge n'est plus à faire et qui peut passer pour un modèle.

Cette condamnation criminelle avait, cependant, atteint son but : ceux des papiers publics en quoi les indigènes de Montargis ou de Carpentras ont accoutumé de saluer la « grande presse » étaient fermés à Laurent Tailhade. Sauf l'*Avenir*, qui — on ne saurait trop le louer — ne craignit point, après *Comœdia* et l'*Œuvre*, d'offrir à sa clientèle la primeur de cette seconde série des *Fantômes de jadis*, déjà empreinte d'une mélancolie automnale, il était désormais réservé à de courageux journaux d'avant-garde, voire au pamphlet éphémère, dont les camelots hurlent le titre, le soir, sur le boulevard, de publier la prose, somptueuse comme un manteau d'orfroi, de Tybalt.

Aujourd'hui, la gloire est venue. Les bénêts et les snobs, amateurs de grands papiers, acheteurs d'exemplaires sur japon qu'ils ne coupent pas, collectionneurs de livres rares, bons à montrer et qu'on ne lit point, se disputent, au dam de leur portefeuille, les éditions originales des œuvres jadis déprisées, cependant que, consciente de la haute valeur du poète et du

prosateur, une génération nouvelle lui apporte le fervent tribut de son admiration.

A la veille du jour où de solennelles funérailles vont être faites au Maître, magnifié par la mort, que nous avons aimé et dont quelques-uns d'entre nous avaient pu, seuls, à Combs-la-Ville, fleurir la tombe provisoire de l'or fauve des chrysanthèmes, ce nous est un grand honneur d'avoir à présenter ce recueil des dernières lignes qu'il ait écrites, ces *Reflets de Paris*, dont nous n'avons pu revoir les épreuves sans une émotion mal contenue, véritable florilège, offrant, par sa diversité, le bouquet le plus riche et le plus varié qui soit, peut-être, des admirables qualités de l'écrivain.

Les arbres : la forêt de Senonches, à défaut de la chère et ancestrale Gâtine que pleura Ronsart, mais la main des hommes n'est point devenue moins criminelle ; les fleurs modestes ou triomphantes, joie du printemps, orgueil de l'été, mélancolie de l'automne ; les oiseaux, chanteurs ou babillards et plus que tous autres familier, le merle : Laurent Tailhade, admirateur des *Géorgiques* et lecteur assidu de Rudyard Kipling, aimait, par-dessus toutes choses, la nature, et, que ce fût de son presbytère de Meaucé, ce jardin de curé jouxtant le cimetière,

ou de la cellule de la Maison Dubois, dominant les allées non moins claustrales de l'établissement, il s'est plu à la peindre sous des couleurs exactes et charmantes.

Paris lui a fourni des tableaux plus saisissants et plus cruels : vols éhontés des « mercantis » tolérés, sinon encouragés, par les pouvoirs publics, déshabillés des femmes, défiant par leur impudeur les pires audaces de Thérésia Cabarrus ou de Fortunée Hamelin, et, avant même que la guerre fût terminée, l'égoïsme, la superbe, l'insolence de tous ceux qui en ont profité, qui de l'œcuménique misère ont draîné la fortune. Là, dans une brasserie où l'on dîne, après y avoir pris le boucon de l'apéritif, ces drôles, boutiquiers, bourgeois ou brasseurs d'affaires, ne sachant assez témoigner leur mépris au pauvre diable, aujourd'hui presque mendiant, qui dans l'horrifique mêlée a eu la sottise de laisser son bras, alors que, à l'arrière, l'argent était si facile à gagner, tandis que, dans le restaurant « chic », où se coudoient femmes du monde, enrichies de la veille, « poules de luxe » et filles tout court, rechampies et gemmées comme des madones par des Américains, un couple de ces guerriers, sous leur harnais kaki, au milieu du désarroi du service, miment, aux

sons apocalyptiques du jazz-band, quelque danse dépassant en turpitude le plus obscène tango. Et le jour de l'armistice donc, cette inoubliable journée, ce jour faste, dont sous l'œil paterne et bienveillant des agents, des centaines d'ivrognes firent un jour de honte, transformant l'aube de la paix en retour de kermesse et en descente de la Courtille.

De tout cela, nous n'avons point à tirer vanité, mais il était bon que ces choses fussent dites et on doit savoir gré au cher disparu d'avoir osé le faire. C'est là un document précieux apporté à l'histoire de nos mœurs.

Ce livre de beauté et de pitié, protestation indignée de la conscience d'un honnête homme contre tant de misères, de lucres innommables, d'irréparables sottises et de noces crapuleuses, s'adresse à cette génération à grand'peine échappée à l'exécrable boucherie de la guerre, qui l'a éclaboussée et appauvrie de tout ce sang inutilement versé, et aussi aux hommes faits, ses aînés, qui, dans la bousculade des réunions et des conférences, parmi nos quotidiennes et stériles querelles, ont appris à goûter le courage, le verbe et l'éloquence de Tailhade, sa générosité, la hauteur de sa pensée, sa haine incoercible de toute bassesse, de toute platitude

et de toute vilenie, son culte de païen pour ces deux déesses inséparables dont les temples ne dressent leurs frontons accouplés qu'au pays de Solness, la Beauté et la Vérité.

PIERRE DUFAY.

17 janvier 1921.

LES REFLETS DE PARIS

1er janvier 1918. — Dans la boue et les frissons de l'immuable neige, sur la route pâle où « s'en va tout seul » dévidant son rouet, le chat de Rudyard Kipling — avec ses atours empreints de sang et constellés de givre, voici venir l'An neuf, entre la Mort qui frappe et la Gloire qui chante. Puérils ou surannés, pleins de jours ou naissant à peine, exposés à la guerre homicide ou tapis dans les retraites que l'Age prépare aux débiles, enfants ou vieillards, éphèbes, nouveaux nés, duègnes ou jouvencelles, franchissent aujourd'hui, l'étape inévitable, se rapprochent du but commun, guettés par un ennemi qui triomphe tout à coup, sans hâte ni danger. Condamné à mort, dès sa première heure, l'Homme voit, en même temps que l'Année à la fin de son décours, s'évanouir un moment du rapide sursis qui le protège encore. La peau de chagrin diminue et le mois de Janus,

au contact de sa main blême, en érode les contours. Pour quiconque s'héberge sur la Planète inférieure où le Hasard sinon quelque « dieu en délire » emprisonna la race débile des Hommes, c'est le Jour de l'An qui se peut, à bon droit, nommer le Jour des Morts.

La Bêtise publique en fait un temps de liesse. Les mensonges de la Civilisation épanouissent leurs fausses fleurs, plus vénéneuses que l'ellébore, seul végétal qui fleurisse à présent, au pied des lauriers-tins, sur le parterre dévasté. C'est la date nauséabonde où, du haut en bas, chacun mendie à visage découvert. Baisers Lamourette et baisers de Judas, effusions hypocrites et les hommages intéressés occupent l'oisiveté bourdonnante de la ville aussi bien que des faubourgs.

Mallarmé se plaisait à dire que, sans acception de rang, d'âge, de culture ni de mœurs, tous les rapports entre citoyens de l'Univers se pouvaient réduire à l'échange muet d'une pièce de monnaie. Réserve faite du silence que ne gardent en aucune manière les quémands déchaînés par la date prescrite, leurs gestes donnent à la parole du Maître une confirmation que M. Louis-de-Gonzague Frick appellerait nitide. La main ouverte, parfois, la griffe en bataille,

la sébile tendue aux passants représentent le seul acte qui, dans le monde moderne, soit absolument sincère et dépourvu de fausseté.

L'an 1917 qu'au temps déjà lointain de M. Marcel Sembat, le Grand Frigorifique, ce prince des ventres dorés qui pose avec tant d'esprit, sur ses appartenances le paratonnerre du Socialisme, un prophète issu non de Mathieu Laensberg ou de Michel Nostredame, prophète cependant, comme l'oiseau plutonien d'Edgar Poe, présageait, en 1917, l'année de la Victoire. Était-ce Hervé (Gustave) ou Masson (Frédéric)? Bazin-l'Eucharistique ou le parcimonieux Donnay? Seuls, dans l'herbe du cimetière, les crânes éclatés sous un bourrage intensif ont gardé la mémoire de ces instants immémoriaux.

Certes, l'année, avant-hier, exilée au pays des vieilles lunes, se pavoisa de triomphes épisodiques. Le lacet d'Almereyda fit assez connaître quelle terreur inspire aux grands coupables cet auguste appareil de la justice. Et les duels heureux n'y manquèrent point. Duels oratoires, bien entendu, échange de paroles discourtoises, propos fortengueules, métaphores de la Courtille, le catéchisme poissard démesuré.

« Jadis on se battait sans s'insulter; à présent on s'insulte sans se battre. »

Avouons à regret que Pailleron est l'auteur de cette grande vérité.

En aucun temps la Presse n'avait usé d'un vocabulaire si copieux en ordure. C'est peut-être l'Union Sacrée à qui nous devons ce nouveau style, le style harenger.

Autres victoires qu'il sied d'enregistrer sans déplaisir ni fausse honte : le triomphe du boutiquier survolant, du matin au soir, sa clientèle qui, faute apparemment de reverbères n'accroche plus aux lanternes quelque espèce que ce soit de « notables commerçants ». Depuis l'Auvergnat autocrate du charbon, jusqu'au Normand despote du lait chimique et des œufs putréfaits, la canaille patentée exerce victorieusement les trafics déshonnêtes. Hermès aux talonnières d'or a pris l'accent du bougnat et revêtu la *blaude* chère au pays de Caux. Le bourgeois se résigne. Il paye et garde à son voleur une haute estime, *puisqu'il gagne beaucoup d'argent*. Après quoi, suivant l'étiage de son élégance et la forme de ses relations, il va au théâtre, au cinéma, il cueille les roses de Villefranche ou de Menton. Il s'entête aux conférences, ne démord pas des représentations à bénéfice. Il n'est bailloir « au profit des blessés » qui ne réclame sa présence. Il joue à secourir

les mutilés de la Grande Guerre, avec une inlassable jovialité. Là-bas, sous le ciel gris, appesanti de neige, que traversent aux abois des canons et des mitrailleuses, chiennes hurlantes du tombeau, les projectiles meurtriers, là-bas, le sang jaillit des poitrines, s'élance en rouges cascades et s'écoule en ruisseaux. Il forme des lagunes, des mares écarlates ; il s'épanche comme l'Alphée, aux ondes mythologiques, tour à tour, bu et revomi par la terre. Ces lugubres images, tant de cœurs blessés, tant de corps en lambeaux, la pensée obsédante du meurtre en permanence n'ont apporté dans le quotidien, pour le monde civil, aucune espèce de dignité, de sérieux ou même de pudeur. Jamais les femmes, aux temps même du Directoire, lorsque Thérésia Cabarrus montrait nus, à Frascati, sa gorge, ses hanches et ses pieds, n'ont arboré de toilettes si franchement prostitutionnelles. Jamais les spectacles n'ont offert à la Bêtise en rut un si copieux amas d'ordures. Jamais la Noce n'a été si crapuleuse ni le Public affamé de plus sales plaisirs. Sans porter la barbe stoïcienne ou poser les Romains de Couture, sans marcher vêtus d'un sac, paletot peu congruent à la saison qu'il fait, sans épandre, sur leur tête, la cendre parcimonieuse des foyers somnolents,

parisiens et parisiennes, snobs et philistins ne pourraient-ils rendre à ceux qui meurent, à ceux qui pleurent, le facile hommage de s'amuser moins bassement.

La Victoire aussi de la Lumière, la mise au clair de toutes les choses secrètes, la fin des machinations, des compromis, des maquignonnages, des affaires suspectes et des cyniques marchés, la reconquête, en un mot, de la Vérité, n'ont point illustré encore cette année assez peu climatérique de mil neuf cent et dix-sept. Toutefois, la promesse d'une justice prompte, d'une justice intégrale et sévère, comme une lueur boréale, irradia les premiers jours de son hiver. M. Georges Clemenceau a sorti le glaive de l'Archange. A la voûte du temple démocratique il a suspendu les balances de la Loi. Et ce sera la gloire de sa verte vieillesse que d'avoir, tout en servant la France, posé le pied sur la nuque de ses propres ennemis.

Hélas! comme elles vont ces années périssables! Ainsi parlait François de Sales qui, parmi les auteurs surfaits occupe une place d'élection : car il peut compter pour le plus fade et le moins naturel. Périssables comme l'éphémère, elles s'envolent, tantôt hiboux, tantôt colombes : mais ici, comme ailleurs, aigles et

rossignols ne sont pas nombreux. Un flot submerge un flot; les vagues superposent leurs volutes, avant de dérouler sur la terre, leurs écharpes d'écume. Les « scandales » d'avant-hier prennent déjà le recul d'un très vieux roman-feuilleton. L'année est morte qui devait en même temps que la Victoire, évoquer un peu d'aise et de bien-être dans les foyers déserts, mettre un terme au magnanime exil d'où tant de braves ne reviendront plus.

Ah! dans la suite des jours qui ramèneront les fraîches guirlandes et les roses du Printemps, qui après l'Été couronné d'épis, sous les brumes inertes de l'Automne, endormira la Terre en préparant l'Hiver, puisse naître le jour qui mettra fin à tant de souffrances et d'horreurs! Que ces douze mois appellent et délivrent enfin la bienheureuse Paix! Que la fatigue sinon la Pitié apaise tant de haines et de sanglantes fureurs! Que, sur les ruines, les décombres, le sol raviné jusqu'aux entrailles, que, sur les tombes innombrables — eux-mêmes ayant lavé leurs blessures et pleuré leurs morts, — la Victoire patiemment attendue accorde aux survivants du carnage les heures pacifiques, objet de leurs désirs! Que l'Année au berceau, l'Année encore vagissante parmi les frimas qui l'ont vu naître

devienne, en même temps, la date de la Victoire et celle de la Paix.

3 janvier 1918. — La mort de Judith Gautier clôt à présent la liste obituaire du Parnasse. Dernière survivante de l'École où Mendès fut prince et Leconte de Lisle empereur, elle s'est endormie avec sérénité dans le néant. Ce fut une âme d'artiste en un corps de déesse que la fille aînée de Théo l'Olympien. De glorieuses amours s'exhalèrent à ses pieds. Elle eut l'honneur d'inspirer au bon Armand Silvestre, une passion génératrice des plus beaux vers qu'il ait ordonnés. Sous la froideur voulue et l'impassibilité d'attitude, Judith Gautier cachait mal un esprit curieux, une sensibilité vibrante à n'importe quelle forme de l'Art, un sens aigu du Beau, sous les diverses latitudes et dans les pays les plns contrastés. De son père elle tenait une langue plastique, permettant d'extérioriser les nuances délicates de vision ou de sentiment, d'évoquer les pays dont la réalité semble douteuse aux latins casaniers, tant ils diffèrent des sites coutumiers de l'Occident natal. Éprise de la Chine au point d'en étudier le langage, elle vécut dans la familiarité de ses

poètes. *Le Livre de jade*, mieux que les versions du marquis Hervey de Saint-Denis, traduisit aux lettrés d'Europe, les fragiles merveilles de Tou-fou, d'Ouen-kiun et de Li-taï-pé. Le royaume du Soleil Levant leur apparut avec ses grâces érudites, ses paysages limpides, ses floraisons printanières de pivoines et de roses pêchers. Au théâtre aussi bien que dans le roman, Judith Gautier glorifia ce monde lointain dont elle avait la nostalgie. Et cette païenne, cette femme au profil de camée antique, dont le masque d'une impériale beauté faisait penser à la Junon de Velletri, conféra la vie à tout un monde hétéroclite et chatoyant de mousmés, de ghëisas, de guerriers et de mandarins. Elle, qui semblait née au bord du Tibre, tressait, dans les jonques où le poète de Ming-ho-Hang fait asseoir un chœur de jeunes filles, en même temps que des phrases d'or, le lotus du Jo-yeh, le nénuphar du Yang-tse-yang.

Mais, avant tout, elle adora Wagner. Le dieu, pour elle se fit homme, la reçut à Lausanne, puis aux jours d'apothéose, après les gloires de Bayreuth, dans l'auguste résidence de Wahnflied où M. Kohn dit Camille Saint-Saëns, revêtit un si grandiose ridicule, en se mettant au piano sans que personne l'en eût prié, pour jouer de sa

musique à l'auteur de *Parsifal* et de *Tristan*. Elle a noté les souvenirs de ces glorieux voyages du mois de septembre à Weimar, chez le Grand Duc, en même temps que Villiers de l'Isle-Adam et Catulle Mendès, pas encore divorcé. Villiers a retracé quelques images du parc illuminé par les yeux des chouettes, du baryton Scaria chantant l'*Étoile du soir*. Mais un petit volume de Judith Gautier publié par Charavay aux environs de 1880, contient le nécessaire quant aux villégiatures esthétiques, chez Wagner, la plus juste analyse qu'on ait faite de la *Tétralogie*, des *Maîtres chanteurs* d'*Ysold* et de *Parsifal*.

L'Opéra a depuis quatre ans fermé ses portes au souverain de la musique théâtrale. Judith est morte, comme, hier, sa sœur Estelle, et Gourmont, et Doyen et Lemaître et Verhaeren, et Mirbeau ! Le silence tombe. La nuit se fait sur les hommes qui furent jeunes, en même temps que nous, il y a quarante ans. A qui parler, à présent, de ce que nous aimâmes ?

D'où viendra le jeune dieu, le Prince Charmant qui recommencera la vie et fera naître au contact de ses lèvres, les églantines du nouveau printemps ?

23 février 1918. — Samedi. — Il fallait s'y attendre. Nul besoin, pour cela d'être Zadig, Sherlock Holmes, Auguste Dupin, Legrand ou monsieur Lecoq. L'opinion du public, telle que cent ans et plus de mensonges l'ont faite, l'esprit de la multitude, empoisonné par les sophismes du Parlement et de la Presse, n'offrent plus aucune sorte d'énigme au spectateur attentif. Ils se laissent lire à livre ouvert. Ils fonctionnent avec une précision d'automates. Ici, nul besoin de faire intervenir le devin ou le prophète. On peut aisément prédire, et prédire à tout coup, vers quel point de l'horizon tournera cette girouette, l'opinion publique, aussi exempte de pensée et d'avis personnels que la flèche de zinc grinçant au haut des toits.

La paix de la Russie avec les Empires du Centre l'emplit d'étonnement, si bien que l'indignation et la révolte, cèdent le pas à la sur-

prise. La plupart des Français tiennent cet événement pour une catastrophe imprévue et lointaine, pour un désastre dont quelques hommes seuls portent la responsabilité.

Les « bourreurs de crânes », sans distinction de patois ou d'espèce, couvrent unanimement Trotsky de boue. Ils se réjouissent d'apercevoir, comme disait l'un d'eux, « le crépuscule des bolcheviks ».

La guerre qui leur semblait, au début, une affaire si excellente, perd, dirait-on, quelques charmes à leurs yeux désillés. Demain, peut-être, essaieront-ils de justifier l'alliance avec le tsarisme qui coûte à la France depuis quarante trois mois son bien, son repos, le meilleur de son sang.

« L'accusation émane, dit Trotsky, de ceux qui ne comprendront jamais, ni le sens, ni le but de notre action, ou de ceux à qui il est avantageux de faire comme s'ils ne comprenaient pas. »

Ceux-là qui ne veulent point comprendre ni proclamer le nom des misérables sur qui pèsent, de tout leur poids, tant de responsabilités funèbres, ne confesseront jamais le crime initial dont nous souffrons la peine et dont, tôt ou tard, il faudra châtier les instigateurs.

L'Allemagne, prête à la guerre, n'attendait

qu'un prétexte pour entrer en lice avec la France. Elle jugeait le moment venu. Si l'épisode banalement tragique de Serajevo n'avait fourni le prétexte suffisant, la scélératesse ingénieuse de l'ennemi aurait trouvé, selon ses besoins, quelque dépêche d'Ems à falsifier, une « querelle d'Allemand » à faire naître, sous couleurs d'offenses imaginaires, de griefs supposés. Le discours de monsieur Charles Humbert, proclamant, vers la mi-juillet, l'insuffisance des armements, qui semblait faire signe à l'ennemi d'accourir au plus vite, aurait amplement suffi. Tout se taît, à présent, mais, si la parole un jour, nous est rendue et si le bâillon que nous impose l'autorité militaire est enfin descellé, nous pourrons, alors, discuter les causes profondes, les motifs vrais de cette boucherie. On dira qu'elle fut l'ouvrage, non d'un peuple, mais d'une caste, qui par le meurtre, l'incendie et la dévastation avait besoin de conforter son empire, d'étendre à tout l'Occident le programme que Léopold de Bavière, au nom de l'Allemagne victorieuse, proclame avec cynisme, en face de l'Univers :

Ecraser la révolution russe, rétablir la bourgeoisie, les gros propriétaires, et, avec leur aide, rétablir le régime de la monarchie.

Qu'une république, émanation plus ou moins loyale du suffrage universel, ait pactisé avec l'abominable gouvernement du tsar, voilà certes de quoi pétrifier l'entendement. La politique est, avant tout, le domaine du réalisme, soit ! Et nul ne pense à contester cette vérité primordiale. Or, le sens des réalités devait, ici, aboutir aux mêmes conclusions que les répugnances d'ordre sentimental. Donner la main à l'autocrate « moitié gelé moitié pourri » — si l'événement l'a montré encore plus avancé dans la pourriture que le saint homme Job — était une faute capitale, une maladresse, telle que Napoléon III, lui-même, jouet inconscient de Cavour et de Bismarck, n'en commit jamais de si lourde ni de si funeste au pays qu'il gouvernait. L'alliance russe ! L'acquisition de cette armée à qui le Japon faisait mordre la poussière, la conquête de ce monarque stupide et vacillant, qui, pour directeur de conscience, avait un barbier spirite, pour femme une princesse allemande, lubrique, névropathe, faisant de l'espionnage au compte de Berlin et trahissant le peuple qui niaisement se prosternait devant elle — en un mot l'alliance russe, voilà quel fut, il y a vingt ans, l'objectif des hommes qui portaient, en leurs mains, le destin de la France. Jamais prostitution publique n'as-

suma un caractère si bouffon. Le grotesque Félix Faure, l'Académie avec Rostand, hélas ! avec aussi le pauvre et magnifique Hérédia qui traînait sa gloire comme un carcan, dans ces lupercales officielles, et Botrel composé d'histrion et de bedeau, apportant une touffe de « bruyère bretonne » à la Louve de Raspoutine, les lampions, les discours, la mangeaille et les serviettes hygiéniques aux armes de l'Empereur, tout cela formait un spectacle d'une bouffonnerie, d'une horreur indicibles. Pour avoir dans ce carnaval et cette chie-en-lit discerné l'approche du Malheur, entendu passer à travers les fanfares de mardi gras le souffle de la Mort imminente, pour avoir signalé, en termes brûlants de haine, à l'indignation du peuple, non seulement la honte, mais les dangers de l'Alliance Russe, un écrivain que monsieur Marcel Sembat proclamait, alors, du haut de la tribune aux harangues, « l'un des plus purs poètes de son temps », fut incarcéré, couvert d'injures, par tout ce que Paris et la province comptaient de mouchards, d'imbéciles ou d'envieux.

Les mois passèrent, puis les ans. Et la parole « du poète », un jour, se trouva l'expression même de la stricte réalité. La Russie emportait la France vers une aventure que, sans elle, peut-

être, cet infortuné pays n'eût pas soufferte. Même si le pouvoir, au dernier moment, eût été confié à un homme intelligent et probe, le calice horrible eût été détourné. Jaurès ne voulait point la guerre. Sans doute, il en eût écarté les fureurs. Mais les chats-tigres du nationalisme veillaient à la réalisation de l'égorgement universel. Jaurès opportunément assassiné, ne mit plus d'obstacle au carnage, dont l'Europe saigne et saignera jusqu'à l'épuisement de ses veines.

Si pourtant, quelque jour, la Paix fait briller, dans l'azur son arche de lumière, si la Loi Civile, oubliée et méconnue, intervient, derechef, dans les relations humaines, quels châtiments seront infligés aux premiers auteurs de ce forfait ?

Vous accusez Trotsky parce qu'il n'a pu arrêter la gangrène moscovite, endiguer la pourriture et communiquer la vie à des cadavres putréfaits. Quelle peine, quel bagne, quel supplice égaleront le crime de ces bourgeois vaniteux, huissiers honoraires ou marchands de vins parvenus, qui, par sottise, pour jouer au Talleyrand, pour baiser la main des Grandes Duchesses, pour prendre place à table avec l'Autocrate de Toutes les Russies, ont aventuré le sort de leur

pays, égorgé des millions de jeunes hommes et déchaîné les Fléaux? Spectacle digne de Tabarin et de Jonathan Swift! Delcassé le nabot, s'entraînant aux élégances auliques, mêlant sa grotesquerie à l'horreur des temps où nous vivons, n'est-ce pas un aspect signalétique du monde que Flaubert déjà préconisait en attestant que le Muflisme est la troisième époque de l'Humanité, celle dont les premiers jours sont tristes aux regards des hommes d'autrefois. Et Delcassé n'est pas le seul qui représente ce nouvel âge des familles humaines!

Le 27 mars 1918. — Depuis cette heure exécrée où l'Allemagne déchaîna sur l'Europe et le Monde la démence guerrière, il semble que, reine désormais de toute nation, la Mort, chaque jour plus avide, ait, pour se rassasier, besoin d'astreindre à sa victoire, non seulement l'avril sacré des familles humaines, la fleur de l'avenir, mais encore ceux-là mêmes que la fuite des ans, la maladie ou l'impotence mettaient à l'abri des armes et tenaient loin du feu. L'implacable hasard que la Peur divinise, les forces inconscientes ou mauvaises frappent, dirait-on, avec un zèle envieux, quiconque érige le front au-dessus du troupeau. Le laurier a cessé de détourner la foudre. Sur les cheveux blancs des artistes vieillis tombe la hache égalitaire. Les « fils aînés » de l'homme, les maîtres de la pensée et du verbe, les dompteurs de chimères qu'emporte

Le branle universel de la danse macabre

plongent en foule au cœur des nuits, en attendant que « la gloire, soleil des morts », se lève derechef sur leurs tombeaux.

Talent, génie, orgueil, tout ce qui fait l'honneur des peuples et le charme des dieux, musique, science, poésie, éternelle caresse de la voix, chaînes d'or qui suspendent nos cœurs aux lèvres éloquentes, disparaissent en hâte comme si l'ouragan de meurtre qui souffle sur l'Europe offusquait en même temps les impérissables étoiles et déracinait jusqu'aux brins éphémères de gazon.

La liste obituaire s'accroît de saison en saison. L'esprit s'effare devant ce rappel infini, cette kyrielle de noms illustres et chers. Jaurès, le grand Jaurès, ouvre la marche funèbre. Un assassin, entraîné, comme Ravaillac, aux meurtres politiques, foudroie, à bout portant, ce grand homme en qui les humanistes d'autrefois eussent, avec autant de raison que d'emphase, reconnu un « Démosthène français ». Haute et et pure victime. Il succomba aux perfides attaques des plus abjectes inimitiés. Le sang du juste crie encore ; il réclame en vain le châtiment des meurtriers.

Puis, ce sont d'autres morts. Doyen, génie encyclopédique, embrassant toutes les formes de l'activité, virtuose prestigieux, inventeur lucide, chercheur passionné, synthèse en quelque sorte de Paracelse et d'Ambroise Paré dans l'esprit infiniment agile d'un Parisien moderne, aiguisé, comme il faut, de malice champenoise, sorcier de la science, en guerre contre la pleutrerie intellectuelle, et champion toujours du bon sens et du bon droit. Après Doyen, Verhaeren, après le chirurgien hétérodoxe, le poète lauréat.

Destin atroce. Bêtise de la fatalité. En plein triomphe, à l'heure même des encens et des palmes, une triviale catastrophe anéantit le Maître flamand, le chantre d'Artevelde. Pour ses compatriotes, ainsi que pour la plupart des Français, Verhaeren symbolisait, peut-on dire, la Belgique.

C'était, alors, mieux qu'un poète, la figure vivante, l'image faite homme de son pays. Honoré, comme au retour en France, le Dieu de Guernesey, Verhaeren, aux premiers jours de la guerre, était sacré le Victor Hugo de Bruxelles et d'Anvers.

Des noms sans fin augmentent le nécrologe. Naquet, après soixante-dix ans d'éclipse, rap-

portant au monde la loi civilisatrice du divorce; Gourmont, aiguisant l'érudition des plus doctes humanistes à l'esprit d'un Rivarol; Bauer, ingénieux, artiste, épris de nouveauté mais sans choir jamais dans le convenu des admirations à la mode; ce délicieux Jules Lemaître si différent de l'antidreyfusard qu'il se crut un moment; le douloureux Mirbeau, face ravagée et goguenarde, talent sinistre et bouffon, caricaturiste, peignant des charges féroces, dignes d'Hoggarth ou de Goya, babouinant maints grotesques avec un pinceau trempé soit dans la fange, soit dans le sang humain : bientôt quittant charnier ou prostibule pour s'anéantir dans la musique, pour boire avec délices l' « âme errante des fleurs ».

Combien d'autres encore : Papus, Boisjoslin, Paul Hervieu, dont l'ironie froide excellait en de frêles compositions moins célèbres que son théâtre, mais où chatoie et scintille un esprit aussi aigu que délicat : « La Bêtise de Paris », « Diogène-le-Chien » et autres bibelots superfins d'un ouvrier enclin naturellement à l'abstraction des quintescences.

Hier, c'était Claude Debussy, le plus grand musicien des temps modernes avec César Franck et Richard Wagner. Certes, Vincent

d'Indy, Gabriel Fauré qui fut son maître, occupent un rang d'élection auprès du compositeur, dont une mort hâtive et cruelle ferme, à présent, la carrière. Mais nul, peut-être n'égale en fraîcheur, en élégance, en originalité, en vigueur souple et robuste, l'enchanteur qui donna aux « Romances sans Paroles », à « L'Après-midi d'un Faune » des commentaires appropriés, qui se montra l'égal de Verlaine et surpassa Mallarmé. Nul plus avant que lui ne pénétra dans la poésie aigüe et douloureuse du « pauvre Lélian », de l'immense Baudelaire. A la musique des mots assemblés par les « divins aèdes », il réalisa le miracle d'ajouter une musique de plus, tant que les hommes organisés pour éprouver le charme des sons, de leurs mélanges infinis, ayant, une fois, entendu « Green » ou « Le Jet d'Eau », ne goûtent plus une satisfaction parfaite, lorsqu'ils en retrouvent le texte dépouillé de son harnais musical.

Si monsieur Maurice Maeterlinck a recueilli les fruits d'une réclame industrieusement organisée et connu tout le succès que donne en France l'avantage d'un nom à désinence pérégrine, il serait inique de nier que ce philosophe trop souvent filandreux et puéril, ne soit, en quelque partie, un grand poète. Il a peint à

fresque sur un fond inégalement cimenté. Le surnom de « Shakespeare belge » que lui décerna une admiration moins perspicace que zélée, eut pour effet de l'induire en de fâcheuses maladresses.

Les enfantines brutalités des drames qui firent sa fortune eurent le malheur de plaire aux gobe-mouches du Symbolisme et des novices qui prétendaient, en ce temps, aux gloires du « dernier bateau ». Ces travers émanent à la fois d'un succès hors de toute proportion avec ses ouvrages et de l'illusion qui poussait la pénultième génération de littérateurs à chercher un beau nouveau dans l'exotisme et l'étrangeté.

Mais quand la peinture de Maeterlinck s'applique à la paroi solide et résistante de sa fresque, elle brille de couleurs chaudes et neuves. De même, quand il renonce à chercher un frisson inédit pour s'émouvoir au diapason de l'humanité quotidienne, il s'élève à la terreur, à la pitié requises par le vieil Aristote. Il gravit sans effort les routes qui conduisent à l'éternelle beauté.

Certes, dévêtu des joyaux sertis par le musicien, de la parure orchestrale et de tout ce qu'ajoute au poème l'art subtil et communicatif

du sonore interprète qui nous l'a fait aimer, « Pelléas et Mélisande » provoque plus d'une restriction. En effet, Debussy, encore que ce drame fût né en dehors de lui, sans prévoir sa collaboration future, pénétra si avant, si juste dans la communion du poète qu'il est, à présent, aussi malaisé d'imaginer le texte nu de « Pelléas » récité par des comédiens que de se représenter « La Dame Blanche » réduite à un « dialogue vif et animé ».

Ici le mot et la note se tiennent comme la chair et le squelette. Nul dorénavant ne pourra les dissocier.

Dans le pamphlet antiwagnérien dont le juif Camille Saint-Saëns déshonora sa vieillesse, un éloge outré de l'école française accompagne les irrévérences que l'auteur de « Samson » vomit sur Goethe et sur Schiller, éternel honneur de l'esprit humain. La sottise haineuse, l'esprit mercantile de Saint-Saëns, la préoccupation abjecte de faire avant tout recette, de prélever quelque argent sur la ruine des dieux empêchent ce vieillard de nommer Debussy. Or pour exalter les musiciens de France au détriment de Richard Wagner, Saint-Saëns ne trouve à promulguer d'autres héros qu'Adolphe Adam et que le vieil Auber. L'« Ambassadrice » chantée,

il est vrai, par Miolan-Carvalho, à l'Opéra-Comique, le « Toréador », interprété par madame Ugalde, lui semblent des merveilles, au regard de « Tristan » et des « Maîtres-Chanteurs ».

Il flagorne bassement le fade Gounod. En revanche, il omet jusqu'au nom du liégeois César Franck. Debussy ne lui paraît pas, sans doute, assez national encore que natif de Saint-Germain-en-Laye, ainsi que le maître des « Ariettes oubliées » l'affirmait à une perruche qui prétendait trouver à sa chaude inspiration des origines italiennes. Car, pour ce bourreau de la Germanie antique et moderne, combien qu'industrieux élève de Sébatien Bach, tout musicien coupable de faire salle comble, tandis qu' « Henri VIII », « Ascanio » ou « La Princesse Jaune » ont pour uniques auditeurs le lustre et les ouvreuses, perd immédiatement sa nationalité.

Qui n'a pas entendu Ricardo Viñes évoquer, au piano « Jardin sous la Pluie », « Arabesques », « Les Nocturnes », d'un accent mélancolique et si profond, ignore quel charme subtil, imprévu et délicieux renferment les pièces de Claude Debussy écrites pour l'instrument de Chopin. Le maître polonais, le doux phtisique

de la grosse George Sand, n'a pas mis, dans toute son œuvre, plus de charme, de mystère et d'étrangeté que l'inventeur de « Pelléas » dans ces « Marginalia », écrites par manière de passe-temps, à côté de ses grandes compositions.

Depuis longtemps ce beau génie atteint dans le plus intime de son être par l'implacable maladie, avait cessé de produire. Le « Noël des petits enfants qui n'ont plus de maison », écrit sur les vers d'une dame anglaise, fut sans doute le chant du cygne, le chef-d'œuvre suprême de l'artiste mourant. Il n'est rien de plus naïf et pathétique, de plus touchant et de plus vrai que ce lied, inspiré à l'indignation de l'artiste par les horreurs allemandes. Le cri final « Donnez la victoire aux enfants de France » égale pour la beauté, l'accent véridique et poignant, les plus hautes déclamations de Gluck.

A présent, l'artiste, le précurseur, le pionnier des formes nouvelles et des jardins inexplorés, a fermé pour toujours ses lèvres éloquentes. Mais l'œuvre survit.

Le vin dans ses tonneaux, garde la joie et la lumière, tandis que le cep déraciné endure les outrages de la pluie ou des hivers.

C'est un mot d'Henri Heine. Peu importe,

puisque vendange est faite, puisque le dictame sacré demeure, puisque durant une longue suite de jours, il verse la force, la lumière et la gloire d'aimer aux cœurs sincères, aux esprits attentifs, qui demandent à la musique, reine de tous les arts, un breuvage d'espérance et d'immortalité.

Le 11 avril 1918. — Virgile, quand il annonçait au Monde l'avènement de la Paix Romaine et, dans sa cantate à Pollion, célébrait un nouveau siècle d'or :

Voici les Grands Mois — disait-il — qui se mettent en marche, tandis que toi, consul, finis l'âge de fer.

Ces Grands Mois climatériques, ces mois qui, pour une longue période, impriment caractère à l'Histoire et dictent à l'Univers les paroles du Destin, se lèvent aujourd'hui, pour la France, prête à combattre son plus rude et suprême combat. Heureuses ou tragiques, les peuples, dans leur exode permanent vers la civilisation, rencontrent quelques-unes de ces étapes où s'élabore l'avenir, où la Terre semblant osciller sur son axe, prépare à l'Homme avec des temps nouveaux un domaine rajeuni ; car la guerre est un enfantement : au prix des larmes, de la

destruction, de la ruine et du sang épandu, elle achète durement, pour ceux qui ne sont pas encore, le calme, la stabilité, le repos béni des lendemains.

Jusqu'ici, Paris ne sentait point d'une façon directe la présence réelle du gigantesque événement. L'ombre de ce duel formidable qui met aux prises les nations de l'Europe ne se réflétait qu'à demi sur son calme horizon. Il étudiait avec son esprit la Guerre, compatissait de cœur aux maux qu'elle fait naître; il n'en percevait, avec ses nerfs, le frisson ni le bruit. La Guerre, c'était pour lui quelque chose de lointain, de sinistre et d'héroïque, la boucherie de l'épopée, un geste vague et quasi légendaire, accompli dans une sorte de brouillard, là-bas, sur un point indéterminé de l'Univers, et dont la réalité concrète lui échappait. Les communiqués arrivaient ici, tels qu'un chapitre d'histoire auquel, pour apparaître vivant et immédiat manquait l'odeur même de la bataille, l'épouvante, la vision directe, ce qui non seulement émeut l'intelligence ou la sensibilité, mais perturbe les sens et met aux veines des calmes citadins l'ardente fièvre du combat.

*
* *

Depuis ce jours de mars où, dans un ciel de cristal aux pâleurs convalescentes, un ciel encore mal guéri de l'hiver, la « Grosse Bertha » vomit, à tout instant, le tumulte et l'homicide, tout a changé d'aspect; le Fléau se dévoile à Paris dans sa pleine hideur. Comme le cheval blême de l'Apocalypse, nuit et jour, il galope le long des quais, à travers les places et les boulevards. Il hennit à votre porte. Son ongle retentissant ébranle avec fracas le pavé des carrefours. Hier, c'était l'éloignement, le recul, une sorte de caractère fabuleux pour quiconque n'avait pas abordé la tranchée et respiré son air.

Maintenant, le voile est aboli. Femmes, enfants, vieillards, infirmes savent comme l'armée elle-même, les angoisses des bombardements, les nuits anxieuses quand, parmi les souriantes étoiles, glisse, tel un vol frôleur de chauves-souris, l'aile meurtrière des gothas. Ils apprennent comment se paye l'impôt du sang; désormais, ils savent d'original ce qu'il en coûte pour les défendre, pour sauver de

l'invasion la terre paternelle et fonder une indestructible paix.

L'ennemi connaît à fond les rubriques de guerre, l'art infernal de torturer à distance, même sans coup férir, les êtres que nulle chose ne défend. Les affres de l'insomnie aggravent d'une inquiétude sans répit l'alerte quotidienne. Mais on rit dans les caves. La belle humeur de Paris, son persiflage bon enfant, sa bêtise même répondent vaillamment aux abois du Dragon, terré, comme Fafner, sous les bois reverdis. Un fatalisme intrépide, émane des apophtegmes que promulguent les boutiquiers et les gobe-mouches, à l'abri dans leurs sous-sols. Et c'est, une manière à eux de collaborer aux œuvres des grands mois que d'attiser ainsi les étincelles de la gaîté en un pays où coulent de source le sarcasme de Voltaire, le rire sacro-saint de Rabelais. Le canon allemand carillonne, à grand renfort d'obus, le sacre de Paris.

*
* *

La rue a gardé son aspect coutumier.

Encore que vibrent sourdement les projectiles ennemis, encore que le volcan d'acier ouvre

son cratère en plein jour, au cœur même des quartiers populeux, cette étrange hilarité, fatalisme assez noble : « Si mon tour n'est pas venu, rien ne me touchera », qui fait confiance à la noire Atropos et joue avec ses lugubres ciseaux, préserve la foule du souci. Elle s'affaire, bavarde, se promène, court les spectacles, hante les cinémas. Ce sont les jeux de la mort et du hasard. Jamais les théâtres n'ont eu plus de chalands, malgré la faiblesse et le choix misérable des œuvres que l'on offre à la curiosité du bonhomme public.

La comédie est, depuis trois cents ans, une religion de la France.

« Thalie et Melpomène », comme disait l'Almanach des Muses, y règnent sur tous les partis. Cependant le niveau intellectuel a quelque peu baissé depuis le temps où Racine pouvait, sans rire, prétendre que « Tacite est dans toutes les mains ». Un jeune Français du vingtième siècle tient la lecture des auteurs pour un geste ridicule, presque déshonorant. Et c'est peut-être, ce qui, chez les poètes nouveau-nés, suscite un si grand nombre d'écoles, permettant aux Unanimistes, par exemple, d' « orchestrer » leurs pastorales, aux futuristes de proscrire les bardes ou trouvères, les poètes d'antan, et de

notifier aux personnes qu'avant eux, nul ne posséda la moindre parcelle de génie ou de talent.



Avril au nom gracieux ouvre toutes grandes les portes du Printemps. Les saisons extrêmes, que ce soit germinal ou bien encore la douceur mourante de l' « été indien », revêtent, ici, un caractère d'élégance, un charme artificiel que l'on ne retrouve jamais aux champs. Même aux plus beaux jours de floréal, quand l'herbe est haute, quand sur les myosotis des ruisseaux posent les libellules, tandis que, sveltes « mouches de mai », les phryganes s'arrachent à leur humide carapace et font au soleil sécher leurs ailes moites comme une voilure après l'orage, l' « explosion » du renouveau n'a pas tant de force et d'inébriante douceur. Les marronniers, déjà, suspendent leurs « verdures de Flandre » le long des boulevards, pavoisent les avenues, tandis que les essences patriciennes, orme, figuier, platane, charme et sycomore laissent pointer à peine leurs dédaigneux bourgeons. Mais l'air assume une délicatesse, une fraîcheur

d'adolescence, une virginale « bleuité » comme disait le fastueux Arthur Rimbaud, qui font de tout Paris un jardin d'Armide pour le plaisir des yeux.

Le Bois, les squares, les plus minces retraits de verdure sont pleins de cris, de pépiements. Le canon a beau faire sa grosse voix; il ne manque pas un seul pierrot à la volière parisienne, pas un pigeon rustique, pas un merle bourgeois. Ici, la verdure est un objet de luxe : la primevère qui fait ouvrir la feuille des lauriers et des chênes, prépare déjà, pour les revenants de la grande tuerie une couronne d'émail vert et d'émeraude, comme celles que portaient au front les vainqueurs de Rome, quand la pompe du consul montait au Capitole parmi les hourrahs des légions triomphantes dans l'acclamation du Peuple-Roi.

Le 27 avril 1918. — Le Presbytère. Meaucé (Eure-et-Loir). — Une maison de paysans riches, où plutôt de bourgeois campagnards, avec le noble aspect, mais aussi avec le manque de bien-être qui signale, un peu partout, ces logis d'antan que la France monarchique a édifiés à son image. La totale absence de *lavacra*, cabinets de toilette ou salles de bains, témoigne de la prodigieuse saleté inhérente au Français naturel. Vastes, commodes, sonores, assez mal closes, pour accueillir la Rose des Vents, de Notus à Zéphire, les chambres ouvrent de plein pied sur un jardin amène et vieillot, jardin de curé où le fleuriste et le groseiller voisinent avec le potager, où lilas et cassis entrelacent leurs branches et que, vers le hameau, borne un bosquet de lauriers-fleurs.

Devant la porte, un sentier où l'ortie et la chélidoine, l'achillée et le bouton d'or pavoisent

l'humide floréal ; en face l'église, le cimeti[illegible]
quelques tombes, parmi les ravenelles, c'es[illegible]
une estampe toute faite pour l'*Élégie* de [illegible]
mas Gray. Ce domaine fut longtemps la [illegible]
de Meaucé, avant que la séparation ne le [illegible]
à la commune. Son dernier hôte, — un sag[illegible]
y vécut de peu, dans la familiarité des c[illegible]
religieuses et des auteurs profanes, entr[illegible]
gouvernante et ses bouquins, dont la ve[illegible]
délecta les antiquaires ; il n'eut qu'à franchir l[illegible]
seuil de sa maison pour trouver le champ d[illegible]
dernier repos, la terre du sommeil où l'on n'en[illegible]
tend de bruit, sinon le croassement des chouar[illegible]
et « sur la tour au manteau de lierre, la plai[illegible]
monotone du stupide hibou ».

Le bourdonnement sinistre des gothas, [illegible]
détonations rauques de l'obus éclaté sur Pa[illegible]
se taisent dans le calme des plaines. Les p[illegible]
verts, les pièces de froment où l'herbe, presqu[illegible]
bleue, est déjà haute, un pommier, çà et là, dans sa robe nuptiale. Aux fils du télégraphe, les premières hirondelles posent un moment, pour se délasser, replongent bientôt dans l'air. Un froid aigu, cependant, retient encore les feuilles, déjà vertes ; mais le corset des bourgeons s'amenuise ; et le premier soleil éclora sur les coteaux du Perche, ormes, platanes et til-

eeuls. Au matin, le merle éveille tout l'enclos ; uis, c'est le pinson qui martèle son trille harné tandis qu'au loin, drôlatiques et prinıières, éclatent les deux notes du coucou. Le il est gris, mais, au bord de la mare où, sur ırs flûtes d'or, les crapauds chantent l'hymne crépuscule, un peu de ciel tout bleu, des outtes de turquoise parent le vert du myosotis. La hideuse folie et la méchanceté carnassière des hommes n'empêcheront pas un oiseau de faire son nid, une fleur d'apporter au mois de mai le contigent d'amour qu'il attend d'elle. Car

L'esprit calme des dieux habite dans les plantes

t c'est la géorgique seule qui prête encore asile ce divin esprit, durant les sombres jours où l'humanité s'entre-tue avec rage et se ravale bien au-dessous des animaux, dans leurs plus tragiques fureurs.

Le 1er mai 1918. — Tandis que la sottise parisienne s'arrache les bottes verdâtres et les brins dispendieux du muguet insuffisamment épanoui ; tandis que la grand'ville, en sa badauderie énorme, se pavoise des fleurettes encore sans odeur qui, depuis un lustre ou deux, symbolisent, chez les fleuristes, l'avènement de la belle saison, les mois sans pain, ni viande, les semaines faméliques se préparent « à danser », devant le buffet vide, la pastourelle du jeûne obsidional. Non seulement, il importe d'épargner les réserves qui demeurent, mais le grand inquisiteur au lard, M. Victor Boret, décrète, pour chacun de nous, l'obligation de souffrir la faim ; car il se propose d'interdire la consommation des bêtes sauvages pendant les carêmes qu'il nous fait. Il importe que le bonhomme Populo reste sur son appétit, que, par

là, il se sente vraiment esclave des pouvoirs publics. La diète est une école parfaite d'obéissance. Allez donc prêcher la révolte à ceux qui déjeunent d'une ordonnance et dînent d'un décret! C'est pourquoi, cher monsieur, si vous aimez l'écureuil et tenez justement le hérisson pour un manger délectable; si même vous acquiescez au rôti de corbeau et ne refusez point le civet de chat sauvage, hérisson, corbeau, écureuil et toutes sortes d'oiseaux ou de mammifères qui n'ont rien de commun avec le cheptel, vous seront ardemment refusés. Hamlet fait le geste de tuer « un rat » lorsqu'il pourfend, *in jest*, le trop docile Polonius. Mais vous, Français du vingtième siècle, ne vous avisez pas de giboyer même une souris. Les trois jours sans viande sont, de même, exempts de tout gibier. Ce qui importe avant tout, je le répète, c'est de vous faire éprouver au creux de l'estomac, la sensation désagréable que l'heure du repas est, depuis longtemps, en marche vers le Pays des Vieilles Lunes.

4 mai 1918. — La Loupe. — Un vent froid, un ciel de neige, la pluie obstinée et grise

noyant à perte de vue et la route boueuse et l'horizon livide que délimite à peine la ligne trouble des coteaux. Une désolation émane de l'air mouillé, du vent qui secoue avec les premières fleurs des mahonias et des lauriers précoces, les jeunes verdures toujours pesantes d'eau. Dans le crépuscule qui descend, voltigent, crédules en la saison, des coléoptères mal venus, carabes de bronze et d'or, grotesques hannetons et les criocères qui, déjà, mordent, à mandibules pleines, les lis du défunt curé. Au talus des chemins, l'orchis vanille et cet autre qui semble une mouche posée à pointe d'herbe, le caltha marécageux, la renoncule printanière font, pour s'épanouir dans l'air humide, un grand effort d'amour. Il n'est si médiocre fleur qui ne demande sa part de la fête universelle. Et, dans le clocher, à présent silencieux, les petites hulottes mènent au début de la nuit, le sabbat de leurs pariades et lamentent le thrène de leurs désirs mouillés.

Sur la route, avancent péniblement d'étranges véhicules. Chars-à-bancs, jardinières, camions de toutes sortes, couverts de bâches, de tapis, de rideaux, abritant, vaille que vaille, des femmes, des enfants et ce que l'on devine d'un pauvre mobilier. Les hommes flanquent la

voiture. Ils emboîtent, sans effort, le pas au cheval harassé. Le maître, comme il peut, conduit la bête aussi dolente que sa maisonnée. Ils viennent de si loin! Et par des jours si mauvais! Ce sont des réfugiés. Émigrants des pays envahis, chassés par l'invasion, vêtus en hâte, ils ont, pêle-mêle, entassé meubles, hardes, tout le misérable trésor de leur foyer. Ces lambeaux d'étoffe, ces bois ternis, ces meubles aux pieds faussés, aux portes déhiscentes, ont vu naître les petits, mourir les anciens. Ils ont servi de décor à la joie, aux douleurs, à la vie, errante désormais, de ceux que la guerre emporte dans son ouragan. Ces quatre planches furent un lit nuptial; ces courtines poussiéreuses ont abrité, peut-être, de furtives amours et des tendresses mortes. Et cela s'en va, sous l'averse, buttant aux cailloux, oscillant à chaque ornière, vers le deuil, vers l'exil, vers des recommencements à quoi la nature ni les hommes n'ont souri.

Néanmoins, quelque chose subsiste, le désir de vivre, l'espoir qui donne à l'homme, pour chaque saison nouvelle, une récolte de bonheur. Or, c'est vraiment une image de cette immortelle foi dans l'avenir qu'emporte avec le geai familier de son pays, cet enfant aux cheveux jaunes,

juché sur le mobilier de sa famille, qui joue avec l'oiseau domestique, sitôt qu'un rayon de soleil déride un peu le ciel humide et parle à ces pauvres gens du renouveau.

18 mai 1918. — MEAUCÉ. — « Sans doute ; il est trop tard... » et des souvenirs encore sur Amilcare Cipriani paraîtront à la plupart des lecteurs attardés ou superflus.

Les hasards de la vie ont fait que j'ai assisté aux derniers jours du révolutionnaire, vu de près la fin du héros. Ce fut un lamentable aspect. Maison Dubois, dans l'alvéole banale et froide où chacun peut s'installer pour agoniser à prix-fixe, mourait lentement celui qui fut un porte-parole du Socialisme, de l'Internationale, de la Fraternité universelle. Tandis que grondait le canon allemand et que les hôtes de la Maison Dubois se réfugiaient dans les caves, pendant le vol des gothas, celui qui crut à la réconciliation des peuples, épuisait les dernières gouttes de sa vie. Au temps de la Commune, en pleine force, beau comme un jeune dieu, Cipriani

exilé d'Italie, avait affronté la mort, échapp au poteau d'exécution, par une sorte de miracle C'était un brave, et pourrait-on dire « un apôtre » si le terme n'avait pas si mal à propos et si fréquemment servi. Par son esprit, son humeur, ses facultés, encore plus que son âge (en 1848, il avait 4 ans), Amilcare Cipriani se rattachait à l'âge héroïque et puéril des barricades, au temps de Javert, de Marius et des grandiloques adolescents que Victor Hugo a « mis en musique », à cette époque dont il ne reste qu'un livre discrédité, *Les Misérables*, et une estampe qui fait Daumier, l'égal des maîtres suprêmes, aussi bien de Vinci que de Goya : *Le massacre de la rue Transnonain,* journées de Juin 1832. Hommes de bonne foi, ces grands agitateurs de la période qui va de 1830 au Coup d'État, furent aussi, avant toutes choses, les contemporains de Joseph Prudhomme et ses pareils. Singulier amalgame de tribuns et d'épiciers, ils préparaient l'avènement des temps futurs sous un bonnet de coton. Vallès, dans *L'Insurgé*, en a laissé maints croquis d'un réalisme dru que nul écrivain ne surpassera.

Bien que leur puiné, Cipriani, comme la plupart des Vieilles Barbes, fut un bourgeois féru de liberté, une sorte de Gaudissart martyr,

commis-voyageur en révolution, mélange de placier en vins et de Masaniello, de Rienzi et de Jérôme Paturot. Sa bravoure fut extrême. Il joua pendant vingt ans à cache-cache avec la mort. Son éloquence était moindre. Sa maîtrise d'écrivain aussi. Les « papiers » qu'il donna, vers 1900, à la *Petite République,* faisaient involontairement songer à l'épitaphe d'*Atta Troll* : « Pas de talent, mais un caractère ».

Ce fut, il y a quelque dix-huit ans, à un banquet en souvenir de la Commune, que je le vis pour la première fois. On avait omis de servir en même temps que le potage, des couverts appropriés. Humant le tiède vermicelle qui stagnait dans son assiette, avec une cuillère à café, tandis que des filaments s'attardaient en sa barbe de modèle, Cipriani déclara sur un ton d'oracle qu'après tant d'exils, de pontons et de casemates, il avait appris à souffrir sans plainte la malveillance du destin. J'ai, depuis, éprouvé quelque peine à l'imaginer autrement que la barbe ainsi vermiculée et nous tenant ce remarquable propos.

Au début du dernier hiver, une congestion pulmonaire le conduisit chez Dubois. Des soins intelligents l'avaient guéri, mais sans renouer la trame vitale de son organisme. Comme disait

une infirmière, il était resté « vaseux ». De fait, il ne reprenait connaissance qu'à de rares intervalles, de semaine en semaine, les moments lucides se faisaient moins fréquents et plus brefs. Dans les derniers jours où je restais près de lui, cette inquiétude si particulière aux mourants qui les incite à quitter leur lit, jetait hors de sa chambre le vieux héros en possession de divaguer. Il avait gardé sa belle « tête d'expression », la barbe dyonisiaque et les cheveux de pifferaro, qui l'avaient illustré. Mais il vacillait sur ses genoux maigres. Ses jambes variqueuses, ses pieds aux ongles mal soignés, toute cette nudité lamentable d'un vieillard en chemise attristaient les yeux. Il fallait sans cesse le recoucher, l'apaiser, calmer son anxiété de moribond qu'effraie, au départ, la vision du tombeau. Amilcare Cipriani est mort sans douleur, ni peine. Sa fin a été douce, miséricordieuse. Il a connu l'euthanasie accordée au sage en paiement de ses vertus. La dépouille de l'antique insurgé a reçu les honneurs posthumes, les sacrements révolutionnaires.

Dans le *columbarium* du Père-Lachaise, une poudre légère, seule, atteste qu'il a vécu. Mais le souvenir de son existence héroïque, de son

dévouement et de son courage subsiste encore afin de consoler ceux qui le pleurent et d'instruire par un bel exemple ceux qui viendront après nous.

Le 27 mai 1918. — Meaucé. — Ceci est un épisode inattendu, un de ces gestes surprenants qui mêlent un peu de cauchemar et de féerie aux affres quotidiennes de la Guerre. Maud Gonne est arrêtée ! Arrêtée avec, en perspective, la prison, le bagne, sinon le poteau d'exécution. Et le chœur des chiens couchants, depuis Hervé jusqu'au Bérenger de la Guadeloupe, tous les bourreurs de crânes, tous les rinceurs de vases, ne manqueront pas de baver leur sanie et leurs glaires sur celle que Paris acclama jadis comme un héros, fêta comme une sœur de madame Rolland et de Jeanne d'Arc, Maud Gonne ! Tout un passé vit dans ce nom bref et doux, harmonieux et rauque, dans ce nom que pourrait assumer une fille d'Ossian ou de Walter Scott. C'était le beau temps de la « république athénienne », lorsque madame Adam — pour qui, disait Henry Fouquier, Adam n'avait pas été le premier homme —

écrivait des romans païens (?) que faisaient pardonner ses beaux bras. Maud Gonne alors, dans le matin de sa jeunesse et la fleur de son apostolat, traînait à sa suite un long cortège d'admirateurs, de snobs et de curieux. En dépit d'une liaison noblement affichée avec un homme politique renommé surtout pour sa taille d'escogriffe et sa vertigineuse crédulité, elle reçut des plus rigides un accueil enthousiaste ou déférent, mais toujours amical. Cette fille du Nord, Walkyrie affinée en parisienne, qui parlait très purement le français, ne découvrant son extranéité que par son embarras fugitif devant certains mots à prononciation malaisée, enchantait le public de ses conférences : la foule émotive applaudissait la femme en elle et faisait à l'Insurgée un chemin de velours.



Maud Gonne représentait sur le continent les revendications de l'Irlande; elle poursuivait la tradition des grands agitateurs, la lutte d'O' Connell pour le *Home-Rule*, le *Land-League* et tout ce qui s'ensuit. Proscrite, ou tout au moins

suspecte de fénianisme, elle enroulait dans ses cheveux *auburn* l' « auréole du martyre ». Le Monde et le Peuple, en ce temps-là, ne prenaient pas toujours, comme à présent, le parti du plus fort. D'être persécutée, en exil, Maud Gonne assumait, aux yeux de la France, un charme persuasif et romanesque. Ce n'était pas seulement une fleur humaine, digne de figurer dans les *books of beauty* du « nid des Cygnes », où Shakespeare a situé l'île de Prospéro, mais une victime du Droit et de la Liberté.

Grande, svelte, onduleuse, avec la tête d'une statue antique — étroite et régulière — elle avait cette allure patricienne que donnent aux figures de la Renaissance leurs extrémités fluettes et leurs membres allongés. Ses yeux « bigarrés », eût dit Mme de Sévigné, prenaient, suivant l'éclairage, la teinte des ciels brumeux, des lacs où se mire la bruyère en fleurs, des brouillards où chante la harpe runique, de l'embrun et de la tempête sur la mer. Fille de la gémissante Erin, sa démarche eût orné le cortège celtique de Viviane ou de la fée Habonde. L'esprit l'imaginait encore, casquée et guerroyant parmi les amazones de Fin'gall, ou bien sous la robe liliale des vierges chrétiennes, accompagnant les saints irlandais, Columban, Ronan, Patrick,

Dunstan, dans leur pèlerinage apostolique vers les grèves armoricaines de Vannes ou de Tréguier.

Car la flamme héroïque de sa race brûlait en elle, un élan guerrier, un besoin de persuader et de vaincre, de répandre la semence libertaire, d'amener vers ceux qui endurent persécution pour la Justice, tous les esprits et tous les cœurs.



Vingt ans après. La femme n'avait pas vieilli comme une bourgeoise. Elle gardait son port de déesse, la taille libre et souple, un rayonnement de tout l'être, indice d'une harmonieuse et forte maturité. Chaque mardi, elle recevait le soir, dans un appartement assez modeste, mais gracieusement décoré de bleu et d'or. Un coin du vieux Passy, rue de l'Annonciation. La compagnie était là, des bas bleus, des érudits, et les inévitables réfugiés politiques de tout salon cosmopolite. Mais ce qui dominait, ce qui donnait à la maison de Maud Gonne sa caractéristique, c'était un assortiment très complet de celtisants.

Jeunes messieurs à lunettes, bavards, infatués et pédantesques, vieux artistes chevelus, catholiques révolutionnaires, journalistes aussi doctes qu'ignorés, vieilles perruches accommodant leur reste de celtisme et maudissant l'invasion des Gaules par feu Jules César. Tout cela formait un aspect assez mouvementé, donnait l'essor à quelques ridicules bienvenus. On y disait des vers. Et quels vers, doux Apollon! Filandreux comme Fernand Gregh, incorrects comme Jules Bois, les poètes ordinaires de Maud Gonne récitaient avec une opiniâtreté sans merci. Il y avait là comme partout un juivaillon, déplaçant beaucoup d'air et faisant effort pour devenir le protagoniste de ces petites fêtes. Courtaud, laid, obséquieux, auteur sans libraire et conférencier sans auditoire, c'était dans la force du terme, ce que Molière appelle un « fâcheux » et l'argot moderne un « raseur ».

Il accaparait la maîtresse de la maison qui l'écoutait avec la plus olympienne sérénité. « Voilà monsieur Manassé en train de devenir Celte! » exclama, certain soir, un mauvais plaisant impatienté. Or, ce soir-là, Manassé ne continua pas de celtiser plus avant.



Puis Maud Gonne quitta Paris, qui l'oubliait un peu.

L'alliance anglaise avait relégué dans la chambre aux souvenirs importuns les Boërs et les Irlandais. Et les ministres de la Troisième République apprenaient à baiser, avec on sait quelle branche! la main de la reine Mary. En outre, Maud Gonne avait épousé un compatriote, comme elle adonné à l'exportation révolutionnaire. C'était, à vrai dire, le mari de la Reine. quelque chose comme un Damala de l'*Ultima Thulé*. Ils se rejoignirent aux bords de l'Ulster, où leurs complots déchaînent la catastrophe qui s'abat sur le front royal de Maud Gonne.

Que saint Patrick ait en garde cette héroïne chrétienne! Qu'il écarte d'elle un châtiment inique et scélérat, puisque la noble femme a rêvé d'affranchir son peuple, d'en briser les chaînes et de faire cesser — au moment de la Grande liquidation européenne — les maux dont le pays de ses aïeux, le Royaume de la Harpe, est accablé.

Le 15 juin 1918. — Le doux Messidor — comme parlait Coppée au temps de son Parnasse, quand il rimait avec les « sabre de caïmacan », sous son fameux bonnet, plus tard casque-à-mèche, mais alors à poil d' « astrakan » (1) — le doux Messidor embaumé de syringa, d'églantine, de chèvrefeuille, de rose, de sureau, épanouit les herbes folles, amourettes, flouves odorantes, fétuques, esparcettes, phléoles et lauriers ; il effuse dans les prés les herbages, les sous-bois, dans les moindres courtils et jusque dans notre enclos de prieuré

(1) Du Volga, sur leurs bidets grêles
Les durs Baskirs vont arriver,
Avril est la saison des grêles
Et les balles vont le prouver.
...Qu'on ait le cheval qui se câbre
Sous les fourrures d'astrakan,
Que l'on ceigne son plus grand sabre,
Son sabre de caïmacan !

(François Coppée. *Le Reliquaire :* Chant de guerre circassien.)

une senteur de *new-mown-hay*, chaude et suave, telle que ni Guerlain, ni Bichara lui-même, ce Prince-des-Parfums, n'en sauront donner l'équivalent. Toutes les Muses de la Pléiade avec ses redondances « latinicomes » aux Futuristes, Cubistes, Unanimistes et autres Carême-Prenant, tous les poètes décadents, préraphaélistes, sullyprudhommesques, disciples de René Ghil ou suiveurs d'Auguste Dorchain, les ronsardisants et les ponsardoïdes, ont chacun à leur tour, ainsi qu'à leur manière, préconisé en strophes bucoliques les trop bourgeoises fleurs des champs. Coquelicots, bleuets, marguerites : les artistes en ont fait des guirlandes, la politique un drapeau tricolore.

De même que le Lys représenta Louis XVIII et la Violette cette odieuse Marie-Louise, les trois fleurettes — argent, gueule et azur — des gerbes estivales servent d'emblème à la République Troisième, ce qui n'est pas un mince honneur.

Les gramens, pour la plupart des Français, demeurent anonymes, comme les arbres, les insectes ou les oiseaux. Car, pareils à ce *cockney* de Londres, imaginé par Wells, qui, devenu cycliste, et, pour la première fois hors de la Cité, demande si les plantes qu'il rencontre

chemin faisant portent toutes un nom, les philistins continentaux distinguent avec peine le hêtre de l'ormeau. Il en va de même pour les herbes de la Saint-Jean. Elles n'entrent donc, par bonheur, ni dans le répertoire botanique des romances, ni dans la flore non moins artificielle des chapeaux.

En leur saison d'amour, elles n'ont d'autre emploi, « les grandes herbes éphémères », que de verser au tiède crépuscule ces aromes légers et pénétrants, qui font les soirs plus doux et les cœurs moins farouches. On ne discerne guère la fleur d'avec les tiges. Mais l'effluve émané d'elles sert de guide aux abeilles, aux frelons jaunes ou violets qui bruissent alentour, se vautrent dans leur pollen et s'enivrent de leur miel.

Encore une semaine! Et les herbes fragiles, ondoyant au souffle du matin, ces herbes où les pas tracent des remous qui bientôt disparaissent tel un sillon dans les vagues quand a passé la barque, ces herbes tomberont au vol tranchant des faulx. Puis ce sera la fenaison et les parfums d'adieux, les meules jaunissantes, et, dans le ciel limpide, les hurlements baroques des faucheurs pleins de vin, de fatigue et de soleil.

L'année a fini sa marche ascensionnelle. Voici que le Père des fruits entre dans ses Maisons

d'Été. La Saint-Jean marque le faîte de l'année ; arrivée à ce point culminant de son éternel voyage, la Terre, sous les feux de la canicule, reprend bientôt le chemin des Ténèbres et de la Mort.

Dans la symbolique des fêtes chrétiennes prises comme emblèmes de la Vie Humaine, la Saint-Jean figure la vieillesse.

Quand il touche à ce sommet, quand il regarde mélancoliquement l'horizon du Passé, les lointains qui déjà s'estompent dans la brume, il ne reste plus à l'homme d'autres biens que les récoltes faites dans les vertes saisons. Heureux celui qui, pour l'hiver inclément, garde un peu de science et d'amour! Heureux celui qu'une tendresse fidèle et qu'une pensée en éveil conduit au tombeau!



Dans le ciel d'un bleu tendre et si léger que même les comparaisons familières prises au plus doux entre les bleus, turquoise, pervenche, myosotis, ont quelque chose de criard et d'excessif, un peu de nuit déjà flotte, en dépit de la lumière. Au couchant, l'azur se pavoise de tons cuivrés, lesquels peu à peu se dégradent,

pâlissent comme refroidis, à mesure qu'ils s'élèvent et tendent au zénith. Une gamme de roses monte, verdit, et lentement se confond avec la nuance délicate du ciel à peu près décoloré.

Le *Chant du soir* donne la musique de cette heure. Il évoque, par des sons, l'ineffable silence, le recueillement nuptial qui précède la nuit. Comme dans la *Novellette* de Schumann, un oiseau fait entendre quelque trille. Ici, le merle, avant de regagner son fourré de lilas, darde un coup de sifflet joyeux comme à l'aurore. La nocturne épouvante n'est pas faite pour lui. Dans les lauriers, un pinson martèle son trille; d'autres pépiements lui répondent, le gazouillis de la fauvette. Puis, après quelque silence, le *hou-hou* de la chouette; les insectes crépusculaires commencent à voleter. En zig-zag et comme titubant aux lueurs indécises de l'heure, les « renards-volants » se mettent en chasse. Hors des murs, dans les seigles qui touchent au préau, une bête crie, on dirait de colère, sans doute quelque fouine au pourchas du gibier. Puis, c'est la cloche d'or, le timbre des crapauds, cependant que s'éteint le rauque bavardage des grenouilles et que la chouette accentue, à mesure que l'ombre croît, son *hou hou* désolé,

sans doute pour faire société aux morts du voisin cimetière. Quelqu'un récite les vers du poète anglais imités de Virgile : « Et là aussi le stupide hibou se plaint à la lune de ceux dont les pas viennent *importuner sa tristesse et troubler son empire.* »

Sola culminibus ferali carmine buba
Sæpe queri et longas in fletum ducere voces.

Puis le silence tombe, la nuit vient, seule persiste la cloche d'or, l'appel d'amour jeté par le hideux crapaud.

Soudain un coup sourd, mais net et profond, un coup vibrant aussi dans tous les cœurs, sinistrement éclate et passe à travers la grande paix. C'est le canon, c'est la Mort qui gronde, la Mort qui, là-bas, nuit et jour, dans les prés sanglants fauche les hommes, comme ici, demain, les estivandiers vont faucher l'herbe dans les prés en fleurs ! C'est la voix homicide, la voix furieuse de la Guerre qui ne connaît plus même les trêves de la nuit !

Le ciel à présent blême et froid, sans étoiles encore, semble une coupole d'argent, la voûte d'un palais sans bornes. A l'Orient, la lune ressuscite ; elle aiguise les deux cornes, à senestre, de son croissant doré.

Le 7 juillet. — Meaucé. — Voici, dans toute sa beauté, le sujet de controverse, le prétexte à copie, une question que les « sorbonagres » d'antan, Janotus de Bragmardo et les disciples d'Orthuinus Gratius auraient traitée, à coup sûr. de *quodlibétaire*. Nous en avons fait « quolibet », sans doute, à cause que médire est un plaisir non pareil pour les hommes assemblés. Riche matière à disputes, à épilogues tout au moins.

Le syndicat des journalistes, depuis peu constitué, proteste contre les amateurs dont la presse est, de jour en jour, plus encombrée. Il signale, comme une faute de goût, l'intrusion envahissante des premiers venus, qui, soit gloriole, soit esprit mercantile, soit tout autre motif étranger à l'art de penser ou d'écrire, usurpent le rang et les prérogatives, sans compter les honoraires, des professionnels.

Comme la politique, la littérature ou la médecine, le journalisme apparaît aux gens du monde sous les aspects d'une carrière aisée. Or, cela n'est pas d'hier. Et chacun se rappelle, au nombre des adages infinis que dévide l'immortel Sancho, ce proverbe pour lequel, certes! il ne fut jamais de Pyrénées : *De medico, de poeta y loco, tenemos todos, un poco* (1).

Encore, celui qui veut discourir sur la chose médicale a-t-il pris la peine de lire les vulgarisateurs, ces ouvrages redoutables qui de vernis scientifique enduisent l'ignorance propre aux gobe-mouches et aux diseurs de riens.

Le badaud, curieux de bonnes lettres, n'ignore quoi que ce soit de monsieur René Bazin ou de monsieur Boylesve. Quelques-uns se souviennent encore de l'*Epitre aux Pisons* ; — ils n'ont pas oublié l'esthétique de feu l'académicien Brunetière. Certains même — et ce ne sont pas les moins redoutables ! — ont perpétré, dans leurs saisons adolescentes, quelques bottes de sonnets parnassiens, chez Lemerre, ou de vers libres, chez Vanier.

Mais la politique, mais le journalisme, ce

(1) Du médecin, du poète et du fol nous tenons tous quelque peu.

chœur voué à la parabase de la politique, n'ont jamais requis tant de préparation.

Des quidams, doués de tous leurs membres et d'une intelligence ordinaire, bacheliers pour la plupart et susceptibles de gagner de l'argent au moyen des procédés que la civilisation encourage et qu'autorise le Code pénal, se croiraient victimes d'une plaisanterie exécrable, si quelqu'un leur demandait tout à coup de forger une serrure ou de corroyer une peau de taupe, sans avoir appris. Joseph Prudhomme, que dis-je? monsieur Homais lui-même, l'universel Homais déclinerait l'invite. Ils n'hésiteraient pas une minute à se déclarer incompétents.

Mais, dès qu'il s'agit de critiquer une opération militaire, de montrer leur béjaune aux diplomates, de pénétrer dans l'arcane économique des alliances et des guerres, chacun se trouve préparé. Ajoutez que la Presse offre un merveilleux terrain pour la culture des affaires, que sa pratique mène à tout, sous la réserve de ne se préoccuper jamais de la pensée ou du style — et vous ne serez pas surpris de voir figurer, dans des papiers publics, toutes sortes de noms connus dans les Bottins commerciaux ou fashionables.



Autrefois, le journaliste de carrière était un homme adonné aux sciences historiques. Il avait fait de fortes études. Il soutenait, parfois avec talent, toujours avec une indéniable compétence, une doctrine sociale, un mode — quel qu'il fût, peu importe ! — de gouvernement. Il se nommait Courier, Armand Carrel, Vallès, George Sand ou Louis Veuillot. Il connaissait d'autres fontaines que les eaux vives du Larousse, avec ou sans illustrations. Il prenait la peine de se relire ; il n'estimait pas que le vocabulaire des portiers marquât les bornes de l'éloquence humaine.

Avec Polydore Millaud, Villemessant et quelques autres seigneurs de moindre envergure, la presse rejeta le harnais doctrinaire. Elle devint narquoise, hilare, capricante : elle prit « à la blague », pendant la période silencieuse de l'Empire, tout ce que les gens de l'Ere *Philippienne* traitaient avec solennité. Rochefort passa pour l'homme le plus spirituel de France. Il éclipsa Rivarol et renvoya le stupide Alphonse Karr aux arrosoirs de son jardin.

Néanmoins, le souci de « l'écriture », pour parler comme Francis Poictevin, subsistait

encore. Monselet, Chaperon, Villemot, l'équipe de l'ancien *Événement*, fignolaient encore des nouvelles à la main d'un tour assez fringant. Le baron Platel vaticinait, tandis que ce pauvre Henri d'Ideville signait, avec une bonhomie attendrissante, les factums qu'il donnait au *Figaro*, du nom de Saint-Simon. Enfin, Aurélien Scholl virtuose du « mot cruel », inondait estaminets et salles d'armes de répliques à l'emporte-pièce; car il tenait bureau d'esprit.



Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé?

Toujours est-il que les temps nouveaux ont réformé tout cela. Peu à peu, la « littérature » est devenue un vice rédhibitoire. L'obligation d'écrire une langue sans relief ni couleur, une sorte de jargon achromatique s'est imposée aux jeunes hommes qui, dans le métier de journaliste, prétendaient faire leur chemin. Les grandes fortunes conquises dans la Presse, depuis vingt-cinq ans, ne rappellent que noms obscurs et visages d'illettrés. L'information, l'image photographique et brutale ont, pour toujours, semble-t-il, remplacé la faconde et le bien-dire d'antan

Pour qui n'a plus d'oreille il n'est plus d'éloquence !
Le sublime, aujourd'hui, Mossieu, c'est le silence.

comme parle — et non sans être bien fondé — le Vireloque de Gavarni.

*
* *

Aussi, la participation des comédiennes à la confection des modernes gazettes n'a rien qui doive surprendre ni scandaliser. L'amour dont le public environne les histrions, l'enthousiasme et les encens qu'il prodigue à ces élus de la Démocratie ouvrent à leur vanité les portes toutes grandes.

L'engeance cabotine, dont les tréteaux, cinq heures d'apothéose quotidienne, les applaudissements, le délire des foules n'arrivent pas à satisfaire l'incommensurable vanité, s'infatue au contact des auteurs, de la gloriole écrivassière. Ils rédigent leurs mémoires, composent des drames en cinq actes, font des vers !

Les dames, plus modestes, se bornent à donner leur avis sur la forme des corsages, l'éventualité d'une paix séparée avec l'Autriche, la règle des mœurs et l'attitude à prendre vis-à-vis de la Papauté. Peu de temps avant la guerre, les Cinq

Parties du Monde apprirent de mademoiselle Cécile Sorel qu'une femme qui se respecte ne saurait se revêtir à moins d'un cinquième de million par an. Et prenez garde qu'on ne soupçonnait pas encore la Vie Chère en ce temps-là.

*
* *

Au demeurant, l'ingérance des personnes qui n'entendent rien aux choses dont elles parlent n'a rien qui déplaise au philosophe. Berlioz se plaignait qu'on fît juger les pianos par un fabricant de moutarde. Mais Berlioz était vieux jeu, ses récriminations datent de 1867.

Et puis à quoi bon interdire la presse aux multiples incompétences dout elle délecte l'amour-propre. Les journalistes ont leurs revanches. On en fait des princes, des ministres, des dictateurs.

Quelques-uns même se souviennent encore avoir vu, au temps de la Cultuelle, monsieur Henri des Houx tenir l'emploi de prophète en chambre, avec beaucoup de distinction.

Le 1er août 1918. — MEAUCÉ. — Un coup de soleil, brusquement jailli à travers les nuages, dissipe l'ondée ; il tombe en nappes d'or et de

feu sur les arbres mouillés. Réjouis par la balsamique fraîcheur qui monte de la terre, pinsons, merles et chardonnerets s'égosillent dans le bois de lauriers. L'odeur suave de l'héliotrope se mêle aux rudes parfums du sol humide. A chaque feuille tremble une goutte d'arc-en-ciel. Même, les frais volubilis, amis des crépuscules, ont rouvert leurs conques pures, lapis, grenat, blanc d'ivoire strié de mauve ou de carmin. La pluie éleuthérienne abreuve au long des plates-bandes les dahlias assoiffés. Un inexprimable arome s'exhale du jardin en fête, qui, haletant sous les fournaises de l'orage, à présent, se désaltère et s'enivre, boit à longs traits l'averse féconde, mère des plantes, des moissons et des forêts, l'eau génératrice de la sève par qui verdoie et sans cesse rajeunit le flanc sacré de Démêter.

*
* *

Dans un salon d'hôtel, sur un piano poussif, après tant de jours en allés — quatre ans de guerre, de folie et d'horreur ! — j'écoute, je perçois encore *Le jardin sous la pluie*, évoqué, pendant ce lugubre automne de 1914, par un virtuose maître des cœurs humains, comme de

Le 11 août 1918. — SENONCHES. — Sous la blanche colonnade et les rameaux légers des hêtres, sous les fûts rougeâtres des épicéas, le soleil du mois d'août et de l'après-midi prolonge ses obliques rayons, découvre sur les chemins forestiers, la longue silhouette des grands arbres. Il est trois heures de relevée. Or, le jour annuel approche aussi de l'heure ou l'après-midi se penche vers le soir. La lumière est trop chaude, les héliotropes, les lourdes tubéreuses, les citronelles vertes, le réséda, les belles-de-nuit, toutes les fleurs du plein été sentent trop bon. Une tristesse d'agonie et de deuil flotte dans la somptueuse prodigalité des saisons mûrissantes ; les vers de Malherbe à cette heure qui déjà est presque le soir, à cette minute de l'an qui est déjà presque l'automne chuchotent dans la mélancolie et les silences de la forêt :

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées
La nuit est déjà proche à qui passe midi.

Un parfum de mousse et de feuilles chaudes, l'émanation résineuse des pins embaument les sous-bois, que, ça et là traversent le départ d'un faisan, mordoré par la lumière, les bonds d'un écureuil, sautant d'un arbre à l'autre, comme un oiseau d'or fauve, le rampement de quelque bête puante, renard, putois ou surmulot, surprise par Quiquern, le fox attentif aux maraudeurs en chasse des halliers.

La richesse de la terre, cette plénitude, ce faste de la canicule, d'un poids trop lourd accablent ces brumeuses régions. Les fêtes du Soleil permanentes au pays de l'olivier, du laurier-rose, aux bords méditerranéens « où le citron mûrit » gardent ici je ne sais quoi de morose et d'attristé, sans doute leur éclat trop passager, leur hâtive magnificence. La tristesse de l'Été se fait sentir ici plus qu'en aucun lieu du monde, elle pénètre d'une langueur triste les nerfs aussi bien que les intelligences. Quelques nuages, une fraîcheur d'ondée, avec la suave exhalaison de la terre humide allégeraient ces trop enivrantes délices. Les champs se meurent de soif, le froment crépite dans sa gaine barbue : « à boire », dit le sol gercé par les flammes solaires. Et nous aussi, nous demandons à boire, à boire une coupe de jeunesse, de fraîcheur.



La jeunesse ; elle habite les verts palais de Senonches ; elle rit, travaille et chante sous le couvert de la noble futaie. Elle prépare les œuvres guerrières dans la paix profonde et le calme des bois.

Les forestiers du Canada ont installé dans la forêt de Senonches, au carrefour des Trois-Mares, un campement, ou, pour mieux dire, une exploitation industrielle de ce domaine. Bûcherons, scieurs, charpentiers, ici prennent l'arbre vivant, le dévêtent de ses feuilles, de son écorce, le débitent en planches, en madriers, l'adaptent aux utilités complexes, à l'improvisation permanente du matériel de guerre.

Ils gisent au milieu du camp, moites encore de sève, les fils héroïques du terroir, chênes, ormes, bouleaux, sapins, ruisselant de baumes, tous gardant par place quelques feuilles, dont le vert n'a pas absolument disparu.

Triste et dur labeur que de porter la hache !

La mort frappe, en ces temps maudits, non seulement les hommes haineux, mais les arbres

pacifiques. La Destruction étend son empire exécré sur la beauté des choses : elle dévaste les bois, comme elle a dépeuplé les foyers. Il faut vingt ans pour créer un soldat. Il en faut cent pour faire adulte un charme, un rouvre ou un ormeau. Que restera-t-il des forêts anciennes, quand cessera l'infâme boucherie ? Et les enfants nés d'hier, quels ombrages connaîtront-ils pour abriter leurs jeunes rêves ou promener, plus tard, leurs souvenirs ?

Les Canadiens frappent de la hache, qui est une arme aussi ; leurs bras mettent à mort les victimes végétales, en attendant l'heure de combattre l'ennemi. Quelques-uns ont déjà vu le feu, sont revenus blessés. Leur convalescence a lieu dans cette atmosphère tonique aux parfums sauvages et revivifiants.

Ils sont très forestiers. Pendant l'émigration, Chateaubriand erra dans l'ombre de leurs bois, au bord des lacs où le castor bâtit ses digues, où le cygne sauvage abrite son nid d'amour parmi les troncs gigantesques, où les « Indiens infortunés » promènent de désert en désert, les ossements de leurs pères. Il contempla, méditatif jeune homme, la « cime indéterminée » de ces forêts auprès desquelles, Brocéliande eût paru un boqueteau, de ces forêts où nos rêves



La jeunesse ; elle habite les verts palais de Senonches ; elle rit, travaille et chante sous le couvert de la noble futaie. Elle prépare les œuvres guerrières dans la paix profonde et le calme des bois.

Les forestiers du Canada ont installé dans la forêt de Senonches, au carrefour des Trois-Mares, un campement, ou, pour mieux dire, une exploitation industrielle de ce domaine. Bûcherons, scieurs, charpentiers, ici prennent l'arbre vivant, le dévètent de ses feuilles, de son écorce, le débitent en planches, en madriers, l'adaptent aux utilités complexes, à l'improvisation permanente du matériel de guerre.

Ils gisent au milieu du camp, moites encore de sève, les fils héroïques du terroir, chênes, ormes, bouleaux, sapins, ruisselant de baumes, tous gardant par place quelques feuilles, dont le vert n'a pas absolument disparu.

Triste et dur labeur que de porter la hache !

La mort frappe, en ces temps maudits, non seulement les hommes haineux, mais les arbres

pacifiques. La Destruction étend son empire exécré sur la beauté des choses : elle dévaste les bois, comme elle a dépeuplé les foyers. Il faut vingt ans pour créer un soldat. Il en faut cent pour faire adulte un charme, un rouvre ou un ormeau. Que restera-t-il des forêts anciennes, quand cessera l'infâme boucherie? Et les enfants nés d'hier, quels ombrages connaîtront-ils pour abriter leurs jeunes rêves ou promener, plus tard, leurs souvenirs?

Les Canadiens frappent de la hache, qui est une arme aussi ; leurs bras mettent à mort les victimes végétales, en attendant l'heure de combattre l'ennemi. Quelques-uns ont déjà vu le feu, sont revenus blessés. Leur convalescence a lieu dans cette atmosphère tonique aux parfums sauvages et revivifiants.

Ils sont très forestiers. Pendant l'émigration, Chateaubriand erra dans l'ombre de leurs bois, au bord des lacs où le castor bâtit ses digues, où le cygne sauvage abrite son nid d'amour parmi les troncs gigantesques, où les « Indiens infortunés » promènent de désert en désert, les ossements de leurs pères. Il contempla, méditatif jeune homme, la « cìme indéterminée » de ces forêts auprès desquelles, Brocéliande eût paru un boqueteau, de ces forêts où nos rêves

d'éphébie ont couru sur la piste de guerre avec les héros de Fenimore Cooper et du capitaine Mayne-Reid.

L'installation des Canadiens modernes fait paraître au plus haut point le génie industrieux du Nouveau-Monde. Tout ici est aménagé d'une façon utile et confortable. Ces laborieux ne gaspillent pas leurs efforts. Dortoirs, salles de bains, cuisines, réfectoires, les organes d'une vie occupée et saine, groupés dans un ordre logique et pour la parfaite commodité de chacun forment avec les ateliers une sorte de ville où rien ne manque aux besoins des civilisés. On y marche sur un tapis de sciure de bois, d'où monte l'odeur balsamique de la sève. Des machines surprenantes par l'exactitude, la précision de leurs gestes, aident le scieur de long à transformer en solives le tronc brut, que ses compagnons viennent d'abattre. Ici, des grappins appréhendent le bois ; un peu plus loin, et quand il a subi déjà quelques façons, l'arbre est *schlitté* sur une glissière qui, d'assez près, imite l'installation des montagnes russes. Plus loin, auprès des fours à pain, voici la forge et la serrurerie. Et, partout, et toujours ce parfum de bois frais qui ressemble au « cuir de Russie » comme la fenaison ressemble au « foin frais »

des parfumeurs. Car le bois supplée, ici, à toute autre matière. Les soldats canadiens en ont bâti leurs huttes, confectionné leurs mobiliers.

Ce sont des hommes beaux, ingénus et forts. La plupart, taillés en hercules, furent manifestement assouplis aux exercices d'athlétisme. Colosses aux yeux d'enfants, leur gaîté puérile et charmante donne à la courtoisie extrême de leur accueil un charme inopiné. Leur amitié pour la France n'a rien d'ostentatoire ni d'exagéré ; mais on la sent profonde, véridique. Leur lointaine hérédité les y porte :

Censuré.

Plusieurs se flattent de ne point repasser l'Atlantique, de se marier ici, d'y faire souche d'honnêtes gens. D'autres — établis déjà — se remémorent leurs femmes, leurs séquelles d'enfants avec des mots pleins de tendresse ; ils montrent, non sans orgueil, leurs chères images. Notre guide

Censuré.

nous fait goûter des *toffees*, envoyés de là-bas par sa mère. Et cela est infiniment gracieux, d'un charme virgilien, chez ce garçon découplé en héros. Partout la même note émue, hospitalière et patriarcale,

partout le tendre souvenir des enfants, du *home*, de la famille, uni au viril effort de ces beaux et courageux alliés.

Tandis que le soleil tombe, que la foule endimanchée envahit le camp et badaude avec ses yeux de province, tandis que les naturels de Fontaine-Simon, de la Loupe et d'ailleurs se font donner du tabac qu'ils revendront demain aux bourgeois de leur « localité », le plus cher possible, des groupes de jeunes hommes rentrent au camp, un peu animés par le *brandy* des villages voisins. Ils vont dormir dans leurs couchettes de matelots, sous les hêtres et les chênes de la vieille Gaule, sans regretter un instant, sous ces ombrages, les tulipiers énormes et les érables de leur pays.

Le 28 août 1918. — Paris. — Voici deux images, prises au vol de l'heure, fantômes de la Guerre, entrevus sur les fonds dorés du Paris automnal. Glaçant de rose la gare de l'Est et sa triviale façade, le crépuscule tombe. Aux terrasses des cafés, des bars, de tous les emporium où l'alcool — sans restriction ni pudeur — se débite à pleins verres, le Tiers, le Quatrième État s'emplissent de cervoise et de breuvages spiritueux. L'atroce fétidité des « apéritifs » s'amalgame aux haleines du pavé, aux relents nauséabonds que les murs, chauds comme une fournaise, évaporent dans le premier apaisement du soir.

Les clients de la brasserie achèvent leur manille, luttent dans un tournoi de munificence autour du dernier verre et, par l'emploi qu'ils font du langage articulé, accréditent l'infério-

rité du Bourgeois sur le commun des mammifères. La bêtise émane d'eux comme la puanteur du macadam surchauffé. Aux tables où l'on mange, se bousculent, pour être mieux assis, les premiers dîneurs, tandis que debout, obséquieux et tenace, chaque maître d'hôtel s'efforce d'imposer à sa clientèle viandes suspectes et poissons trop mûrs. Des odeurs grasses que déguise imparfaitement le parfum des fraises et des pêches, l'empyreume du tabac refroidi se combinent avec la poudre et les essences des femmes en courtes jupes qui, pour se débrailler au regard des passants, retrouvent sinon l'allure, du moins l'impudeur et les robes de Thérésia Cabarrus. Ce n'est pas ici qu'il faut chercher la fine fleur de la cuistrerie élégante, le « gratin » du Paris qui dîne en plein air.

Les pécheresses du faubourg Saint-Denis, les matrones du Sentier portent, avec un manque de style qui dénote la boutique et fleure le comptoir, des modes impudentes dont les femmes — pareilles suivant Dumas fils, à « la guenon du pays de Nô » — égayent les funérailles de leurs fils, de leurs frères, de leurs amants ou de leurs époux, tombés hier dans le grand carnage ou qui mourront demain !

Un homme, tout à coup, pénètre dans la salle

qui, manifestement, ne vient pas là pour dîner. Ce n'est pas non plus un garçon d'office, un aide sommelier, un comparse de l'entreprise culinaire dont les attablés se partagent le menu. Sans chapeau, dans un complet jaunâtre bossué par ses fortes épaules, c'est un garçon tout jeune, taillé en lutteur et dont la force émane comme la lumière d'un flambeau. L'encolure épaisse, le visage puéril et doux, sous un casque de cheveux fauves, il donne l'impression d'un Roland, ou d'un Siegfried harnaché par la Belle Jardinière. Mais la manche droite de son veston pend flasque et vide, s'affaisse contre le torse, fourreau désormais inutile d'un bras mort, abandonné au pourrissoir. Le « robuste enfant des Gaules », infirme désormais, traînera de mendicité en mendicité les longs jours qui lui restent à vivre. En dépit du hâle qui grime son visage, en dépit de l'humiliation qu'il éprouve et qui rend sa démarche hésitante, malgré toute cette vieillesse prématurée, il resplendit encore d'adolescence. Il n'a pas atteint la vingt-cinquième année. Un peu lourdement, il va de table en en table, offrant je ne sais quelles horreurs, plans de Paris, cartes postales, bijoux en similor, d'un « titre » non moins hideux que celui des joailliers en faux. Quelques aumônes tombent

dans sa main, la main unique dont la Mort n'a pas voulu. Mais, nul regard compatissant, nul geste fraternel, attestant l'humaine solidarité, n'accompagne l'offrande orgueilleuse de tous ces repus qui du haut de leur pécune, regardent le pauvre diable de héros. Pleins de viande, gorgés de vins et de liqueurs fortes, étouffés de chaleur et de victuailles, ces boutiquiers n'ignorent pas quels abîmes les séparent d'un mendiant. Et la guerre dure encore! Et chaque jour, les outils de mort dépècent tout vivants les jeunes hommes! Que feront-ils ces mêmes philistins, lorsque dix ans auront passé, lorsque même la tache brune du sang — frais aujourd'hui — ne sera plus qu'un stigmate lointain, l'estampille d'un moment funèbre aux marges de l'Histoire? La pitié se lasse plus promptement que l'égoïsme. Qui voudra, quand ils auront vieilli, secourir les éclopés dont une si indifférente compassion accueille, d'ores et déjà, la gloire et les douleurs?

La quête ne se prolonge guère. Scandalisés, les gérants, le tenancier de la taverne, expulsent le camelot et ne font pas grâce au martyr. Sans révolte, sans colère, dompté par l'indigence, cruelle épouse dont nul divorce ne le délivrera, le manchot s'en va, l'oreille basse, avec un

regard triste, vers quelques tables dont il n'a pu solliciter encore les convives.

Dans la rue incandescente comme une forge où poudroie en feux obliques le soleil au déclin de son agonie, il marche, tronçon d'homme, sans doute à la recherche de nouveaux cabarets, de nouveaux affronts. Quels souvenirs l'accompagnent, quelles évocations de jeunesse et d'amour, dans la splendeur mélancolique où s'alanguit ce beau couchant d'été? Se voit-il jeune, intact et vigoureux à la charrue, à la forge, à l'atelier, caressé par le rire des belles filles? Se voit-il, parmi d'autres soirs lumineux buvant les parfums de la terre maternelle, goûtant la volupté d'être fort et la noblesse d'être beau?

Sent-il peser sur sa tête la réprobation du Hasard, du Hasard impie qui l'a frappé dans sa chair et diminué dans son orgueil?

Ah ! que, du moins, la Nuit consolatrice apaise sa colère! Discrète comme une sœur lorsqu'elle panse les blessures de l'infirme et ne laisse flotter dans ses rêves que la juste fierté du sacrifice, du noble dévouement qui l'a fait ainsi : mutilé comme les guerriers de marbre, comme les dieux immortellement jeunes de l'antique Hellas!



Au Bois, tandis que la fin d'un somptueux après-midi, sur les pelouses de la Muette, grandit les ombres des marronniers fauves et des érables mordorés, un soldat est assis non loin de la passerelle, près du La Fontaine qui, de ses accessoires, encombre, sous couleur d'art et de beauté, ce coin lumineux du Ranelagh. De vrais pigeons lascifs et roucoulants, se mêlent aux ramiers de bronze, font chatoyer au soleil d'août, leur jabot d'arc-en-ciel, tandis que les moineaux se vautrent, en pépiant sur le sable, autour des pelouses ou bien encore sautillent sans crainte devant les promeneurs.

Un soldat est assis. Les bandages d'un pansement, comme le chaperon de Pétrarque ou de Dante, casquent son front, sa tête, ferment en jugulaire sous le menton, ne laissant voir de tout le visage qu'un regard immensément triste et des lèvres dont une cicatrice lourde a remplacé le contour primitif. L'homme roule une cigarette qu'il s'efforce d'allumer en dépit des bandelettes qui entravent ses pauvres doigts.

Celui-là revient de l'Enfer. Mais est-il bien

sûr qu'il ne regrette pas d'avoir pris la barque d'Eurydice et retrouvé la lumière des vivants?

La Mort a dérobé son visage, l'a fait pareil à ces vitriolés que d'infâmes amours transformèrent en cauchemars. Sa voix même a subi l'atroce métamorphose; elle a perdu l'accent, le timbre humains.

Tels, dans les contes d'autrefois, les Princes Charmants qu'un génie envieux masque d'un mufle d'ours ou d'un visage repoussant. Hélas! dans les contes, une fée amie intervient à l'heure opportune! Mais celui-ci quelle intervention le rendra à la condition humaine? L'Amour est aussi fort que la Mort. Sera-t-il plus fort que la laideur et l'épouvante? Une reine baisa, jadis, la bouche difforme d'Alain Chartier. Qu'une reine aussi, reine par le cœur et la vision des beautés intérieures, apporte le baume d'une caresse, rende les flammes de la joie à ce visage mort, à ce visage effroyablement stigmatisé dans la lutte pour la France et les combats pour nos foyers!

Le 7 septembre 1918. — Une surprise, d'ailleurs ingénue, attend les désœuvrés qui poussent à bout la lecture des papiers publics. Entre les joyeusetés du concert où Jehan Poux se fait entendre et les bienfaits des cholagogues qui « rééduquent l'intestin », parfois une colonne de faits divers apprend à la curiosité des imbéciles que, même pendant la Grande Guerre, les Causes Célèbres ne chôment pas un seul instant. Oui... à l'heure même où les marmites explosent, où les gothas survolent, où, chaque jour, sur la ligne de feu, une hécatombe d'êtres jeunes et beaux s'immole aux Puissances Destructives, les entrepreneurs civils d'assassinats vaquent à leurs besognes coutumières ainsi qu'en pleine paix. Tout le monde ne saurait être à Dinard ou à Biarritz. Et, comme si depuis quarante neuf mois, le sang épandu ne satisfaisait point aux

appétits de la Mort, l'homicide privé ajoute quelques unités encore à l'effectif de cadavres entassés par les armes savantes.

Des empoisonneurs travaillent, combinent leurs expériences, amalgament dans toutes sortes d'éprouvettes, les poudres, les liquides et les vapeurs dont le mélange correctement administré, expédie, en un instant, vers les prés d'asphodèles, quiconque a l'indélicatesse de faire attendre, au delà de quatre-vingt-dix jours, l'héritier de son avoir.

Voici, par exemple, Girard. Girard? Qui ça, Girard? Et par quoi se distingue le personnage de n'importe quel autre premier venu? A dire le vrai, Girard, s'il n'avait en quelque sorte, innové dans une branche de son industrie et poussé fort loin ses talents naturels, semblait voué à l'heureuse obscurité qui permet aux êtres louches l'exercice de l'escroquerie ou du vol par persuasion. Courtier d'assurances, agent de « crédits » plus ou moins imaginaires, placier en toutes sortes de denrées ou de machines, il se fût préparé une vieillesse honorable et douce dans un jeu bien compris de fraudes industrieuses. Mais tel que Mazeppa sur son cheval, cet homme, que trop supérieur, s'est laissé emporter par son génie. Il a voulu

faire grand, insoucieux des Ides de Mars et de Moscou en flammes. « Que lui manque-t-il pour être Attila ou César? Une armée... » affirmait Willette au bas d'un dessin représentant le sinistre Vacher.

Qu'a-t-il manqué à Girard pour devenir un savant surchargé de croix et cité parmi les Chefs de la pensée humaine? A coup sûr, peu de chose, l'épingle de Laffitte, la circonstance minime, l'acquiescement du Hasard lui permettant d'exercer, non plus en outlaw, mais en bourgeois, les curieuses facultés de son esprit inventif.

Quincey, bien lontemps avant l'auteur de « Dorian Gray », envisageait l'assassinat « comme un des Beaux-Arts ». Il est permis de dire que Girard, l'avait, quant à lui, promu à la dignité de science exacte, l'étude minutieuse de la bactériologie, et des sérums, et de tous les mystères qui font l'honneur des laboratoires lui fournissait les armes d'une trempe aussi exacte que redoutable.

Suivant un procédé fort en vogue depuis longtemps dans le monde subtil des donneurs de boucon, il assurait, avant toute autre affaire, une personne de son entourage pour la plus forte prime que faire se pouvait. Tantôt un pa-

rent de province, tantôt un ami, un familier de sa maison, un camarade, ce qui valait beaucoup mieux et permettait d'éluder tout déplacement suspect. Bien entendu l'assurance était libellée au profit de Girard. Cela fait, notre homme, sans perdre un instant, priait le *de cujus* à dîner. Quelque sot eût fait boire du café à ce pauvre homme. Girard, comme le cheval blême de l'Apocalypse, apportait simplement au dessert quelques-unes des pestes en honneur dans la société contemporaine : typhus, variole et toutes sortes d'influenzas qui mûrissent à l'ombre des pays civilisés.

La plupart du temps, le malade crevait ; car, très expert dans la matière, Girard ne lésinait pas sur le microbe et faisait bonne mesure à ses amis. Les bacilles de Koch, d'Eberth et de Schaudinn lui composaient une ménagerie aimable et familière, un troupeau de monstres apprivoisés, sans compter les diverses ptomaïnes de la décomposition, lesquelles lui permettaient d'attribuer à des viandes trop mûres, sinon à des fromages avariés, la précoce fin de ses amis. Le joli nom de « botulisme » permettait même de signer leur passeport...

Combien nous sommes loin des cuisines louis-quatorziennes, des poisons recherchés par les

perruques et les simarres de l'Arsenal. La Voisin, la Brinvilliers, un peu plus tard, Desrues, ces innocents, et de notre temps, madame Lafarge, Eloa de l'arsenic, envoyaient à leurs victimes, par kilogrammes, la plus énergique mort aux rats, comme s'il se fût agi d'une bête puante à supprimer. Cela manquait d'élégance, d'abord, ensuite, ne permettait pas à l'industrieux inventeur de ces machines d'en récolter le produit. Notable inconvénient.

La chimie a crû. Au dix-neuvième siècle et presque dès le début, elle aide les preneurs d'assurance à réaliser leur machabée. En 1823, un chercheur isole, pour la première fois, la morphine. Aussitôt le docteur Castaing régale de petits plats à l'acétate de morphine, dans un cabaret de Saint-Cloud, ses amis Georges et François Baillet, préalablement assurés.

Un peu plus tard, sous Louis-Philippe, mais à Londres cette fois, Palmers, grand amateur de courses et médecin en vogue, apure ses comptes avec un « frère » de buverie et de sport grâce à quelques prises de strychine savamment administrées. Castaing guillotiné, Palmers fut pendu, car il convient d'apporter dans l'application de la peine de mort un peu de variété. En 1864, un troisième docteur apporte au sabbat

un troisième alcaloïde, s'il m'est permis d'usiter ce vocable pharmaceutique. Edmond Couty, qui se faisait appeler comme noble du pape, Couty de la Pommerais, fait boire à sa maîtresse, madame de Pauw (assurée elle aussi) une potion à la digitaline jusqu'à épuisement total du cœur. La Pommerais, beau parleur, séduisant, aimé des femmes, et soutenu par le parti prêtre, malgré le cabotinage pathétique de Lachaud, fut raccourci d'une tête, le cas étant d'exemple. Dans le « Secret de l'Échafaud », Villiers de l'Isle-Adam raconte cette histoire avec sa manière compassée et pédante. C'est une des rares nouvelles de l'ennuyeux écrivain qui supporte encore la lecture.

Girard a perfectionné les procédés enfantins de la Pommerais, Castaing et Palmers, autant qu'eux-mêmes avaient amélioré les sauvages pratiques des grands seigneurs affiliés à la Voisin.

Ne doutons pas qu'un génie, encore dans les limbes, ne renchérisse quelque beau matin sur les travaux de ce maître. Aux maris fâcheux, aux ancêtres atteints de longévité, aux amis porteurs d'assurance, on enverra la mort par la poste, comme le *Journal des Abrutis* ou le dernier volume d'Henry Bordeaux.

Voilà ce que Joseph Prudhomme et vous peut-être aussi, mon cher monsieur, nommez la marche ascendante irrésistible et généreuse du Progrès.

Le 15 septembre 1918, dimanche. — Que Lord Alfred Douglas ait pour aïeule une suite de héros, parmi lesquels ce Douglas-le-Noir qui rapporta le cœur sanglant d'un royal compagnon d'armes aux bruyères calédoniennes et à la sépulture des vieux « thanes » ; que son père huitième marquis de Queensberry, ait été, parmi tous les gentilshommes d'Angleterre, le plus raide boxeur et le plus illettré.

Cette gloire, dont il se targue avec une insistance de parvenu et le ton d'un boutiquier anobli de la veille, n'empêche en aucune manière le susdit gentilhomme d'avoir commis une action laide et vile dont le dernier des cockneys aurait de quoi rougir.

Sur la tombe d'Oscar Wilde qui fut son maître, son ami, son parfait initiateur aux choses de l'Art et de la Beauté ; sur la tombe d'Oscar Wilde égorgé par la coalition de l'Envie et du

Pharisaïsme, victime, comme Lord Byron, de la détestable Hypocrisie anglicane, Alfred Douglas, qu'à défaut d'autre sentiment, le respect de soi-même aurait dû écarter de ces controverses, a lourdement déchargé un tombereau d'insultes, les plus basses, les plus sottes et lâches qu'il soit permis de concevoir. N'ayant pas même l'excuse de la passion toute chaude, ne pouvant alléguer ni la colère immédiate, ni l'indignation qui exagère la pensée et fait dévier l'expression de l'écrivain, M. Douglas, comme la concierge en conférence avec le fruitier du coin, ramasse, pour en tresser une guirlande funèbre à la mémoire de ce grand et douloureux Oscar Wilde, tous les ragots, tous les commérages, toutes les impostures qui, depuis la chute du maître, ont champignonné dans les bas-fonds de la littérature et les cavernes de la domesticité.

Lui qui se pavane dans sa noblesse plus ou moins authentique (relisez, dans Swift, la conversation de Gulliver avec le roi de Brobdingnag sur la pureté du sang, la « limpieza » dans les familles patriciennes), lui qui parle de sa maison, de ses titres, de sa richesse — oui, Monsieur, — comme le marquis de Mascarille ou *don Japhet d'Arménie*, se ravale au niveau du Frontin congédié qui, soudoyé par le marquis de

Queensberry, — cet infâme drôle — rendit le sans doute faux témoignage qui fit condamner Wilde à la peine forte et dure, aux souffrances et à l'humiliation du hard-labour. Lord Douglas expectore un crachat posthume sur la face meurtrie et pitoyable de cet auguste crucifié. Quand, par excès d'orgueil ou de chevalerie, Oscar Wilde refusa de gagner le continent, de prendre le convoi de Douvres que, tout un jour la police anglaise ne surveilla pas, afin de permettre son évasion, ne voulant pas permettre à la calomnie, à la médisance — peu importe — de dire qu'il avait fui, l'auteur de *Dorian Gray,* en dépit de ses travers, de ses ridicules, du snobisme dont il était empoisonné lui si intelligent, — comme le vaniteux Sheridan ou le stupide Brummel — conquit à jamais l'admiration et l'estime de tous les gens de cœur. Il appartenait à Lord Douglas, à celui dont Wilde avait fait son disciple favori, d'aboyer à l'unisson de la valetaille, contre une mémoire que le génie et l'infortune ont rendue à jamais sacrée. Il y a dans ce geste une turpitude si énorme, une laideur si répugnante que la nausée, à chaque instant, monte aux lèvres en parcourant cette diatribe qui couronne son auteur d'une « immortelle infamie » et l'assied au pilori non loin de Rufus

Grisvold, insulteur *post mortem* du divin Edgar Poe.

Le factum de lord Alfred Douglas évolue autour de deux *leit motive* également turpides et nauséabonds. Ayant pudiquement baissé les yeux devant « l'obscénité discrète » de Wilde et pris le ton de nez particulier à Joseph Surface pour attester que « malgré ses études classiques » il ne discerna lui, Alfred Douglas, la nature de l'accusation intentée à Wilde que longtemps après la catastrophe (ce qui donne à supposer que milord était encore en nourrice quand le *Pall Mall Gazette* suscita l'esclandre que vous savez), le pudique seigneur « bêche » d'abord son directeur de jadis avec l'acharnement d'un Trissotin exaspéré. Tantôt il lui refuse tout esprit, toute imagination; tantôt il lui reproche ses redingotes noires, ses mauvaises dents, son père droguiste ou ses « nativités » irlandaises. Il va même jusqu'à déclarer stupides les aphorismes qui servent de préface à *Dorian Gray*. Ses fureurs quasi-parricides, sa haine contre le marquis de Queensberry, le rôle que Douglas a joué dans ce cruel procès dont il fut le véritable investigateur, à présent se transforment en querelles bénignes; c'est à peine s'il ne fond pas en larmes quand il raconte sa réconciliation *in extremis*

avec son père, l'éminent boxeur qu'il avait si publiquement abhorré à la face de Londres et du monde. La berquinade (sinon la pasquinade) où Lady Alfred Douglas intervint si mal à propos, est humectée avec les plus pures larmes de crocodile. Tartuffe n'aurait pas mieux fait.

Mais son thème de prédilection, l'objet sur lequel ce gentleman récrimine avec l'insistance d'un fruitier réclamant sa facture, ce sont les débours que l'amitié d'Oscar Wilde lui a coûtés. Depuis la turquoise entourée de brillants donnée « en un moment d'expansion » jusqu'aux verres de brandy absorbés chez Maire, lord Douglas n'épargne pas au lecteur un seul chapitre de son livre de comptes.

Oscar Wilde gros mangeur, et non moins solide biberon, prisait fort les pâtés de Strasbourg, les « ortolans délicieux », le vin de Champagne et celui de Chambertin. Ah ! ces ortolans... Depuis tant de jours écoulés, Alfred Douglas n'est pas encore revenu de la stupeur où Wilde le plongeait par sa maîtrise dans l'ingurgitation de ces petits oiseaux. Or, au Café Royal, comme à Savoy Hotel, à Monte-Carlo, comme chez Paillard, lord Douglas acquittait généreusement la carte payante, mais ne s'étonnait pas du total; car, dit-il avec une suave délicatesse, « il avait

toujours vécu dans les intérieurs les plus luxueux et les extras sensationnels de Wilde ne sortaient pas de l'ordinaire pour lui ».

Le père faisait jeter des bouquets de carottes sur la scène où l'on représentait une pièce de Wilde ainsi que le narre élégamment son héritier.

Quant à l'héritier, plus généreux, il substituait aux légumes des sommes importantes.

« Je me souviens d'un certain soir. Notre conversation s'était prolongée fort tard. J'avais pris la précaution de lui glisser uu billet de mille francs avant de nous mettre à table pour dîner. Comme à l'ordinaire, il prit sa part de bons plats, etc. etc. »

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites... Victor Hugo a narré la légende matagrabolifique de Gwynplaine, le pair d'Angleterre mutilé en grimace par les « comprachicos ». La transformation du personnage romantiqne ne portait que sur la face du malheureux. Saltimbanque, l'héritier du lord proscrit gardait une âme patricienne, un cœur plus haut que les destins.

Lorsque, autrefois, j'entrevis lord Douglas chez Mallarmé, il ne paraissait pas avoir les traits d'un mascaron à faire avorter les bour-

geoises. Mais la laideur de Gwynplaine, ce lord, ce riche, cet heureux, la porte ailleurs que sur son visage. Son esprit est plus bas que n'importe quelle face de momon ou de grimacier.

Qu'importe au demeurant? L'injure passe et la gloire demeure. Sur l'image d'or et de marbre blanc, sur l'effigie auguste d'Oscar Wilde, qu'importent le crachat d'un ilote en démence, la fiente que laisse tomber, en passant, un corbeau acharné aux dépouilles des grands hommes, l'hyène misérable aboyant auprès de leurs tombeaux sacrés?

Le 21 septembre 1918. Automne. — Une cour en *impluvium* adossée au passage Saint-Pierre, l'entonnoir où, dans la vomissure des éviers, dans le suintement des murs et le froid humide; le froid de cave propre aux bâtiments que le soleil ne réchauffe jamais, graillonnent les malpropretés des « boîtes à locataires », depuis les eaux grasses qui tombent des cuisines jusqu'aux propos échangés, comme dans *Pot-Bouille*, de fenêtre à fenêtre, par la domesticité. Le dimanche, ce coin du Marais assure une tristesse particulièrement plate et nauséabonde. Tout est désert, silencieux; les marchands de zinc d'art ont fermé leurs volets. Devant le Cirque d'Hiver l'encombrement des omnibus, des bagnoles vertes, pleines de bananes et d'oranges, le tumulte bête des jours fériés, la bousculade morose et l'ennui convulsif de Paris endimanché. Mais, dans ce coin paisible, qui n'a pour toute perspective que

les toits en profil de Ba-ta-clan, tout est silence, repos et abandon. C'est une ville morte, juxtaposée à la cité vivante, un coin désert que l'épidémie ou la guerre semblent avoir dévasté.

A dix heures du matin, les fenêtres s'ouvrent, les cuisines baîllent sur le morne puisard, tandis qu'un arpège toussotant chevrote sur la guitare d'un ténor de carrefour. Des voix montent et quelles voix ! célébrant avec toutes sortes de fioritures et *dégeulando*, l'amour au grand soleil, Venise et le délice de mourir « aux premiers feux d'une nuit parfumée », *O sole mio !* car le répertoire des chanteurs brille par la décence et la plus indéniable pudicité. La gaudriole en est absente, la louange du vin bleu et de la mère Godichon. Ce ne sont que lilas en fleurs, balcons drapés de roses ; clairs de lune, brises printanières et tout ce qui s'ensuit. Les colporteurs de ce rance laitage sont deux antiques bonshommes, épaves des concerts disparus et qui n'ont, sans doute, respiré, dans leur jeunesse, d'autres lilas que ceux dont au mois de mai, se pavoisent les comptoirs graisseux du cabaret. Vêtus de redingotes immémoriales, de vestons fangeux, débués par les longues averses d'une existence minable et crapuleuse, chaque dimanche matin, ils égrènent donc leur chapelet

de romances, pour le plus grand contentement des filles de cuisine en qui le graillon, l'anse du panier, les séances chez le mannezingue et le reste n'ont pas effacé tout vague à l'âme. La bêtise larmoie et s'enchifrène dans ces triviales guenilles de la muse plébéienne, dans ces pont-neuf déballés ainsi, avec force tours de gosier, par les déchets d'humanité qui vivent d'une si famélique industrie. Ils ignorent — ces bardes faubouriens — les nouvelles romances, les pianos de Montmartre, Xavier Privas, Maurice Boukay, Delmet, le « Massenet des machines à coudre » ; ils ignorent aussi les péans de Monthéus, les « chants du départ » sans musique ni français, les hurlements de guerre où transparaît l'âme de Gustave Hervé, enfin, tout ce que les événements ont suscité de rengaines depuis le lugubre mois d'août 1914. Et leur berquinade hebdomadaire grince avec une infrangible sérénité ; car leur auditoire ne se lasse pas de les entendre, car l'averse de billon choit toujours avec la même abondance, tantôt à leurs pieds, tantôt dans leurs feutres luisants et cabossés. La petite fleur bleue est un chiendent tenace que la folie homicide, les haines, les catastrophes ne parviennent pas à déraciner. Dans ce coin somnolent du Marais, dont l'auteur de *Fromont*

jeune a dépeint avec des couleurs si justes, la dereliction et le maussade ennui, les mêmes rengaines versent tous les huit jours, un peu d'idéal frelaté ou de rêve stupide, aux maritornes en mal de poésie, aux marchands des quatre-saisons qui n'ont pas encore fait fortune dans l'exploitation du bourgeois et des malheurs publics.

Le 22 septembre, Dimanche. — Le peu d'intérêt qu'offrent les événements civils pendant cette guerre suprême qui fixera pour longtemps le droit des peuples et transformera la carte du Monde est cause que de nombreux incidents passent inaperçus ou tout au moins obscurs dont se fut jadis inquiétée l'attention du public.

Tandis que la Faucheuse abat sans relâche les plus nobles épis, les orgueilleux navets de la famille humaine, nul, sauf quelques esprits attentifs et de mémoire tenace, ne prend cure d'incidents qui n'ont point la guerre pour théâtre et (veuillez excuser cette pédanterie) au moins, pour origine et pour *primum movens*. Qui se rappelle aujourd'hui l'effroyable Jeanne Weber, les enquêtes, les polémiques dont la France entière fut émue, alors que cette hideuse

folle — Papavoine femelle — semait des cadavres d'enfants sur son affreux chemin?

Jeanne Weber — annoncent les journaux, à la rubrique des faits divers, — Jeanne Weber, l'ancienne ogresse de la Goutte-d'Or, qui, en 1905, à quelques jours d'intervalle, étouffa les quatre enfants de sa sœur, vient de mourir à l'asile d'aliénés de Fains, où elle avait été reléguée. Acquittée par la Cour d'assises de la Seine, le 31 janvier 1906, elle se retira à Chambon (Indre), où, peu après, elle étouffait le jeune Eugène Bavouzet, neuf ans, que le père, veuf, avait confié à sa vigilance. A la suite d'une longue instruction, Jeanne Weber fut mise en observation à l'asile de Maréville, où, jugée irresponsable, elle bénéficia d'une ordonnance de non-lieu. Le dernier crime de l'ogresse fut l'assassinat du petit Poirot, à Commercy, dont les parents avaient consenti à l'héberger. C'est alors que, pour mettre fin à la série de ses crimes, on décida de l'interner à l'asile de Fains, près Bar-le-Duc, où elle vient de mourir.

Ce ne fut pas sans peine que cette maniaque de l'infanticide fut réduite à l'impuissance et privée à jamais de tout contact avec les pauvres petits qu'elle assassinait en plongeant des épingles dans leur tendre chair. Il ne fallut pas

moins que l'intervention du génie, de l'opiniâtreté clairvoyante du généreux Doyen pour obtenir ce résultat, après des controverses longues où ses ennemis déployèrent autant de zèle que de mauvaise foi. Par un entêtement digne des aliénistes acharnés à M. de Pourceaugnac, le docteur Toinon la prétendait guérie, inoffensive. Grâce à lui Jeanne-Weber, dont cependant la meurtrière vésanie était alors indiscutable, put faire de nouvelles victimes, frapper deux enfants après le meurtre de ses quatre neveux.

Doyen écrasa sous son invincible dialectique le malencontreux expert. Il accabla de sa méprisante ironie et couvrit de confusion le pédant qui, pour complaire aux « officiels » avait opiné dans le sens de la mise en liberté, ouvrant ainsi à l'« Ogresse » une carrière nouvelle de forfaits. Grâce à la volonté du maître, à sa fière constance, à son dévouement, la raison triompha. La puissance des ténèbres fut par lui neutralisée. Il faut lire dans un ouvrage, devenu infiniment rare et que les intéressés ont fait disparaître, sans doute, les débats de cette cause célèbre. Quelle fougue! quelle promptitude; quelle maîtrise dans la logique. Nulle part la belle escrime de la Vérité contre le Mensonge ne

soutint plus vaillamment de rudes assauts. Même, dans le procès Crooker, même dans cette fulgurante apologie où Doyen réduisit à néant les imputations d'un milliardaire infâme, soutenu par la complicité — plus infâme encore — du professeur Debove, l'éloquence du maître ne brilla davantage.

La confusion de ses contradicteurs fut intégrale et vengeresse. Jeanne Weber, cette bête de proie et de carnage, enfin muselée, enfin mise dans l'impossibilité de nuire, acheva dans le calme d'un asile, sa carrière malfaisante. Incomparable orateur, écrivain-né comme Saint-Simon ou le cardinal de Retz, Doyen s'affirma dans tous les genres d'activité, le surhomme à qui, par bassesse, jalousie ou cupidité, ses contemporains n'ont pas rendu pleine justice, mais que l'Avenir placera parmi les chefs de la pensée humaine, parmi ceux qui, vers des temps meilleurs, guident la caravane en marche, sans crainte des obstacles ni des abois insulteurs, des pierres sur la route, ni des chacals hurlant au revers des fossés.

Le 1er Octobre 1918. — MEAUCÉ. — La gelée a noirci de brûlures hâtives les fleurs, hier encore éclatantes de chaudes nuances et d'orgueilleux parfums. Comme un haillon misérable pend au long des murs la draperie en loques des frais volubilis, tandis que dahlias, capucines, héliotropes, belles-de-nuit et reines-marguerites ont vêtu la même coloration tannée au contact du premier froid. Seule encore, la sauge écarlate festonne de sa pourpre vivace les parterres défleuris. Vénéneux et charmants, les sveltes colchiques épanouissent leurs calices fragiles d'un mauve délicat, dans la moite prairie ; et c'est la dernière fleur sauvage, pareille aux tulipes du printemps, qui d'une grâce un peu languide, couronne la tristesse des beaux jours expirés.

Ce matin, à l'aube, le sol tout blanc craquait

sous le pied : une barbe de givre festonnait les herbes aux pentes des ruisseaux.

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés !

Dans ce froid pays du Perche, où le climat et l'indigène se montrent également inhospitaliers, Octobre appartient à la séquelle des mois noirs. Les jours de cristal et cette saison « pâle et pure » où Stéphane Mallarmé regardait mourir « le soleil jaune d'un long rayon » n'existe point ici. Toute lumière est déjà grise : un vent maussade emporte les feuilles des marronniers et des tilleuls. Dans le branchage nu des peupliers les nids haut perchés des agaces et des geais sont pareils aux touffes du gui superstitieux. Les champs, les prés, sont vides où s'abattent en hordes croassantes les corbeaux précurseurs de l'Hiver. Comme ils sont loin ces glorieux automnes de Provence et d'Italie, avec les orangers, les poivriers aux grappes écarlates et la première fleur des mimosas : combien loin aussi les arrière-saisons de la Bigorre, avec leur ciel transparent de taffetas bleu, avec sur les premières neiges de la montagne, les feux roses, violets et or du limpide soleil ! Ici, la terre est exempte de grâce. Elle fait l'homme cupide et sans beauté. Pendant sept mois, la pluie

et les frimas règnent sur la campagne humide dont pas un rayon ne tempère l'agressive laideur, sur les hameaux où la tribu des Fouan se terre dans sa crasse héréditaire et son obscure méchanceté.

Les lauriers sont coupés : nous n'irons plus au bois.

Le 27 octobre 1918. — PARIS. — Gris sur gris, ciel d'étain, jour blafard, nuages en camaïeu sur les brumes livides, ténèbres du plein midi non moins lugubres que celles dont Paris s'enveloppe, comme en un manteau de guerre, dès que le soir investit ses « mille tours ».

Aux marges des trottoirs, le paradoxe vert de quelques marronniers. Leurs feuilles nouvelles, dont la fraîcheur acide parodie, au milieu des arbres fanés, les grâces printanières, détonnent comme une fausse note parmi les tons amortis et les nuances éteintes de l'arrière-saison. La rue « assourdissante », affairée et laide avec le bruit agressif des autos militaires, la menace permanente des machines à écraser, la hâte des passants, l'impudeur inesthétique des femmes qui, pour exhiber la nudité de leurs jambes, rompent la ligne, cet élément incomparable de

beauté — la rue assume déjà son aspect hivernal.

Voici les chrysanthèmes de plein air, pauvres et tristes, qui, bientôt, pendant les kermesses funéraires de la Toussaint, orneront les tombeaux remis à neuf.

Cette fête du souvenir touchante, certes, mais que déparent tant de contrastes fâcheux, manque dans les villes de poésie et de grandeur. Outre qu'il y a quelque chose de choquant pour un esprit délicat dans cette douleur à jour fixe, prévue, ainsi que le Premier de l'An ou le Quatorze Juillet, par les soins de l'Almanach, trop d'éléments joyeux se mêlent à la commémoration des morts. Il est difficile de n'être pas choqué par les boutiques en plein vent, les buvettes autour des cimetières, par l'aspect de foire que prennent, le 2 Novembre, ces beaux et mélancoliques jardins, si paisibles d'ordinaire. Un deuil profond, un souvenir pieux se détournent de tels spectacles si peu en harmonie avec leur besoin de silence et de paix.

Aux champs, la Vigile des Trépassés revêt un caractère bien différent. La belle et tendre élégie de Thomas Gray évoque le charme profond des cimetières villageois, distincts à peine de la glèbe où, sa tâche finie et ses jours épuisés, le

« moraliste rustique » dort le dernier sommeil, près des labours que ses pères ont, comme lui, ensemencés et qu'ensemenceront les petits-fils de ses enfants. Ici on comprend la valeur de ce mot, peut-être le plus magnifique des langages humains : « un défunt ». *Defunctus,* l'homme qui s'est acquitté de sa besogne, qui a rempli sa fonction, qui, désormais, quitte du labeur sans pitié, repose à l'ombre des ifs, des cyprès et des saules, parmi les herbes où nichent les oiseaux, où les abeilles printanières composent leur doux miel.

Au village, encore que la jeunesse éclate dans ses jeux rustiques et les chansons des couples amoureux, la veillée elle-même garde un caractère noble et touchant. Les sobres ferelia de châtaignes et de vin blanc, cette communion paysanne avec le souvenir des trépassés garde un parfum d'agreste poésie. Même chez les hideux pacants de La Terre, chez les Fouan, monstres d'avarice et de cruauté, le soir de la Toussaint n'est pas sans quelques charmes. Zola, ce grand poète de la vie, a rendu excellemment la douceur qui pénètre alors jusqu'à ces brutes revêches, qui fait germer comme un soupçon de rêve dans les esprits les plus obtus et les plus durs.

Il est étrange que, pour célébrer la fête des

Tombeaux, le Christianisme ait choisi l'année à son déclin, saison mélancolique, et placé au début des « mois noirs » la commémoration des Morts. En effet, si la Vie, ainsi que l'enseignent les Docteurs de l'Église, ne vaut rien par elle-même et ne mérite pas d'être vécue; si la force, la beauté, la richesse, le pouvoir ne sont qu'illusions décevantes, si le Monde, enfin, n'est qu'un vestibule, une sorte de lazaret où l'Homme subit les rigueurs de la quarantaine, dans l'attente d'une joie éternelle, ne devrait-il pas tenir le dernier pour le plus beau de ses jours? La seule chrétienne vraiment logique fut cette Mère de Port-Royal, dont Renan, après Sainte-Beuve, a glorifié l'héroïsme, qui, sentant le dernier souffle échapper à ses lèvres, tombait morte en criant : « Victoire! » sur la paille de son grabat?

On imagine la fête des morts, pour quiconque se flatte de croire à une survivance, non pas dans les jours blêmes de l'automne, mais à l'heure du printemps où le blé sort de la terre, où s'épanouit la rose, où tout parle de renaissance et d'immortalité. Ainsi, d'ailleurs, l'avait compris, à son début, le Christianisme.

Les morts d'Antinoë, quand ils ont reçu le baptême, gardent toujours parmi d'autres amu-

lettes, le froment symbolique, l'épi figuratif des renaissances éternelles : *in urna perpetuum ver*. C'était déjà la doctrine des Initiés, le dogme, le mystère de la Corbeille, qu'enseignaient à leurs fidèles antiques les hiérophantes d'Eleusis.

Le sens profond et la beauté de ces mythes anciens ne touchent plus désormais les esprits ni les cœurs. L'Homme contemporain a d'autres soucis que de regarder sa propre image dans le cours du soleil, dans l'alternance de la pluie et du beau temps. Ses dieux n'ont rien à démêler avec la poésie auguste des choses. Le culte du Veau d'Or, l'amour de la pécune et la chasse à l'argent ne connaissent, en effet, ni repos, ni saisons.

Le 3 octobre 1918. — Ceci est une « chose vue » qui, malgré son peu d'importance, vaut peut-être qu'on la dise, à cause de son caractère symptomatique et parce qu'elle dévoile un aspect assez imprévu de la mentalité populaire.

Au bureau de poste enclavé dans les bâtiments de la Gare du Nord, Tybalt, en contribuable résigné, vaque sans murmures aux formalités qu'impose l'envoi d'un mandat-carte. Dans le hall, sur une des tables où l'Administration met au service du Public des encriers sans encre et des calames invariablement oxydés, à l'opposite des guichets, il remplit avec une minutie exemplaire les cases multiples du carton qui lui permettra de confier à l'État sa menue monnaie. Afin d'obtempérer aux inhibitions qu'inflige à l'homme qui paie, une bureaucratie attentive, il a posé sur les marges de la table un cigare

allumé, d'où monte en volutes bleu-turquin une fumée évanescente « dont l'azur se regrette », comme on disait aux beaux jours du Symbolisme, et parfume de quelque encens le faguenas du lieu. Sa carte écrite docile, — toujours à la houlette administrative — il va prendre sa place au guichet qui reçoit avec mauvaise grâce les « chargements » et le public. Une queue au moins de vingt personnes fait le pied de grue; elle s'entraîne à la patience devant le seul guichet ouvert, tandis que trois femmes, devant les autres hermétiquement fermés, se racontent leurs petites affaires, les amours de leurs voisines, les potins de leur quartier. D'un accent unanime, elles déplorent la cherté du veau! La foule qui paie et fait vivre ces dames se maintient « à l'espère » avec une infatigable docilité.

C'est alors que Tybalt s'aperçoit, non sans quelque nuance de marasme, qu'il a oublié son cigare entamé à peine et que, s'il veut ravoir ce fumeron, il doit quitter sa place que, bien sûr, les nouveaux venus ne lui garderont pas. Un homme en harnais de chauffeur écrit sur la même table où, tout à l'heure, il libellait son mandat. « La Providence est plus grande à Paris qu'ailleurs ». Voici donc le salut, que dis-je? la

possibilité de ravoir son havane et de ne point gâcher un quart d'heure de plus à faire le pied de grue. Alors : « Monsieur, dit Tybalt à l'homme en casaque automobile, auriez-vous la complaisance d'atteindre le cigare que vous voyez là, tout au bout de la table, et de me le passer, afin que je ne perde pas mon temps à ce guichet ? »

Furieux, l'homme se retourne, un chafouin entre deux âges, le nez rubicond et la barbe poivre et sel :

« C'est parce que vous êtes un bourgeois, sans doute, et parce que je suis un ouvrier, que vous me prenez pour votre domestique ? Et patati et patata. » La bouche d'égout, une fois ouverte, ne se refermait plus ; elle vomissait des rengaines que les plus unifiés d'entre les socialistes n'oseraient mettre au clair.

« Je ne vous prends pas pour mon domestique, mais pour un mufle de la plus belle venue.

— Un mufle ! bondit l'homme. Viens un peu que je te crève et que je couvre de gifles ta face de larbin.

— Point ! Vous ne me crèverez en aucune manière et ne m'approcherez pas davantage, d'abord parce que vous êtes beaucoup trop lâche, ensuite parce que la peur des tribunaux

vous empêcherait de le faire si vous en aviez sincèrement envie. »

Contrairement à ses habitudes, la foule qui, presque toujours, prend parti pour le voyou contre le gentleman, fait à l'irascible crapule un succès négatif. Et Tybalt enfin exaucé par la buraliste, qui vient d'enregistrer le carton chamois, récupère son tabac et s'éloigne avec un succès de tribune qu'il était loin d'ambitionner.

Certes, parce qu'une brute écume d'envie et de stupidité, rien ne serait plus injuste que d'incriminer en bloc le Quatrième État. Pourtant quel est celui de nous qui ne traîne dans sa mémoire quelque anecdote pareille à l'historiette ci-dessus ? Quoi ! la jalousie inepte et la bêtise, et l'absence, non de courtoisie ou de politesse, mais de solidarité humaine est à ce point inhérente à l'âme populaire que le premier idiot venu puisse émettre de tels raisonnements ! La morgue d'en bas, plus agressive que la morgue d'en haut, la goujaterie au lieu de l'impertinence, voilà, certes ! de belles conquêtes !

Ceux qui ont dépendu toute leur vie au service des malheureux, ont-ils vraiment de quoi se réjouir en voyant quels abjects levains montent dans le cœur de ceux qu'ils ont servis ? Quand notre jeunesse rêva ce beau rêve de créer l'Éga-

lité non en descendant à la populace, mais en abrogeant les mœurs populacières, en ne faisant rien descendre, mais en appelant aux sommets les ignorants et les déshérités, elle ne savait pas quelles « idées » habitent, comme disait Bacon, « les cavernes » du Primitif. « L'homme, un loup pour l'homme », affirmait Hobbes, le cruel réaliste. Cette bête dévorante, ce loup peut aussi quelquefois devenir un simple âne rouge, comme en fait foi l'aventure de Tybalt. Mais était-ce bien la peine de renverser la Bastille, de mettre au faîte l'instituteur, de rendre l'instruction obligatoire et de promulger les Droits de l'Homme sur les ruines de la Charité? Entre le chauffeur de Tylbalt et les émigrés eucharistiques du couvent de Tréguier, dont Renan a conté la suave légende, qu'il soit permis de ne préférer point le chauffeur asinaire, encore que sa grossièreté concrète un aspect assez représentatif de la Démocratie.

Le 17 octobre. — Paris. — Deuil sur deuil : C'était, hier, le noble artiste, le généreux ami que de lâches intrigues avaient éloigné du théâtre longtemps animé par son génie et par sa voix, le grand, le bon Pedro Gailhard, si digne qu'on l'aimât. C'est, aujourd'hui, une femme pleine de grâces, un écrivain charmant qui passa, telle une vision fleurie, au milieu des rivalités littéraires, sans jamais, sur sa « route d'émeraude », apercevoir autre chose que des admirateurs ou des amis. Annie de Pène qui, de simple amateur, se fit, après quelques tâtonnements, journaliste et romancier connus du grand public, avait débuté chez Messein par deux recueils où s'affirmait un sens critique subtil et délicat : *Les plus belles prières* et *Les plus belles lettres d'amour*, ce qui, d'après une scolie ingénieuse de M. Paul Reboux, est à

peu près équivalent. Encore qu'elle eût omis, dans *Les plus belles prières*, celle de Renan sur l'Acropole. « O Noblesse! ô Beauté simple et vraie... » et l'Hymne de l'Enfant à son réveil, Annie de Pène, en ce modeste florilège, donnait mieux que des promesses. « Comprendre, c'est égaler ». Or, elle avait compris ses « auteurs », elle avait formé sa guirlande avec cette ferveur passionnée et lucide que seuls apportent dans leurs lectures les artistes capables de créer à leur tour.

C'était, alors, une toute jeune femme, telle que Greuze l'eût peinte ou Clodion modelée, un type de beauté souriante, un visage à souhait pour la mythologie amoureuse du XVIIIe siècle, pour « les lys et les roses » de Parny, de Dorat ou de l'aimable Desmoutiers, une statuette de Sèvres ou de Tanagra, sous le harnais de la plus svelte parisienne, une de ces

Blondes dont les coiffeurs divins sont les orfèvres,

enfin, tout l'opposé du « bas bleu » traditionnel et redouté. La province l'avait faite. Elle venait de Rouen, du pays de Sapience, mais ne gardait rien de la « race au nez rusé », dont parle Mme Delarue-Mardrus, sinon un esprit clairvoyant et cette précieuse faculté de n'être jamais

dupe, d'éviter sans efforts les pièges que tendent aux novices leurs confrères alarmés.

Les *Confidences de Femmes* sortirent leur auteur de la pénombre, mirent en relief le nom d'Annie de Pène. Elle fut, désormais, une des femmes de lettres que révèrent, non seulement un groupe d'initiés, mais quiconque s'intéresse aux choses de littérature et d'art.

Ces rapides nouvelles, ces cris de joie ou de souffrance « chuchotés au confessionnal du cœur » emportèrent les suffrages. Annie de Pène prenait place entre celles qu'on renomme dans le jeune Parnasse féminin. On la citait après Colette et Gérard d'Houville, parmi les jeunes femmes d'un talent incontesté.

*
* *

La mort brutale, sacrilège et bête, annihile en pleine production, à l'heure des œuvres définitives, cet esprit si rare et si charmant. Hélas! depuis que la guerre étend sur le Monde un voile d'horreur et de deuil, nous avons cessé de compter nos morts! Nous marchons à travers les tombeaux. Non seulement le fer, le feu, les

engins de destruction imaginés par la scélérate industrie et la science barbare fauchent, dans sa fleur adolescente, le printemps sacré de l'Univers. Mais des maux inconnus, la Peste qui chevauche, en même temps que la Famine et la Guerre, auprès de la Faucheuse éternelle, s'abattent comme un vol funèbre de corbeaux sur ceux que l'âge ou le sexe mettaient à l'abri des obus et des balles. Dans quel désert ceux qui restent encore vivront-ils désormais? Quelles ruines, quels décombres, seuls vestiges d'un temps qui ne reviendra plus, abriteront leurs souvenirs? Les morts de l'arrière deviennent chaque jour plus nombreux. Le souffle empesté de l'Épidémie emporte ceux qu'avait épargnés le Fléau de la Guerre. Et chacun se demande si, demain, il ne faudra pas, dans cette course à l'abîme, partir sur les traces de ceux qui naguère embellissaient de leur esprit ou de leur sourire, le monde triste des vivants?

Quincey, le mangeur d'opium, dans ses rêves pathétiques, entendait, comme à travers les épaisseurs d'Atlantiques superposés de lamentables voix : « Adieux éternels ! » et d'échos en échos ce cri répercuté : « Adieux éternels ! »

A notre tour, comme le rêveur, ami de la jeune « péripatéticienne », il nous faut ouïr,

non plus dans un rêve, mais dans la quotidienne réalité, ces « adieux éternels » proférés par les lèvres que nous aimâmes. Il nous faut sur leur tombe prématurée, apporter aux êtres enchanteurs, comme la pauvre Annie, une guirlande suprême de mélancoliques souvenirs et de fidèles regrets.

Paris, le 2 novembre 1918. — Dans son entreprise de conquête universelle, de pénétration économique et militaire sur tous les points du globe où son industrie avait chance de prospérer, l'Allemagne n'a pas mis en mouvement de machine plus efficace ni plus scélérate que la diffusion des poudres euphoristiques, la vente de l'opium, du hachisch et autres ingrédients vénéneux. Jusqu'à la seconde moitié du dix-neuvième siècle — ou pour être plus exact, jusqu'à la guerre de 1870 — les paradis artificiels ouvraient leur porte dorée à quelques rares adeptes curieux de plaisirs moins vulgaires que ceux du vin et de l'alcool et c'était tout. En France, les mangeurs d'opium ne se rencontraient guère que chez les artistes, les « coloniaux » instruits par un séjour en Extrême-Orient, dans l'art de fumer la drogue, sinon de

l'absorber sous forme de breuvage ou d'électuaire. Les habitués de l'hôtel Pimodan se donnaient un plaisir de snobs ou de dilettantes, mais sans interrompre, un seul jour, leurs travaux ni souffrir des expériences qu'ils faisaient. On peut justement leur appliquer le nom d'amateurs; mais ce n'étaient pas des toxicomanes.

L'invasion allemande eut bientôt fait de changer tout cela. Initiés à l'usage de la morphine, que leurs médecins employaient alors, sans réserve aucune, les Prussiens en captivité enseignaient à ceux qui les gardaient le maniement de la seringue, découverte peu d'années auparavant, à Lyon, par le chimiste Pravaz. A dater de cette époque, les paradis artificiels entrèrent dans le domaine public. Le premier venu en posséda la clef, cette aiguille prestigieuse qui dévoilait, au prix d'une douleur minime, les horizons infinis et les voluptés suprêmes du *pharmakôn népenthès,* de la *Noire Idole,* chère à Thomas de Quincey. Les teriakis furent en peu de temps aussi nombreux à Paris qu'à Londres, où chaque samedi au soir, les pharmaciens préparent à l'usage des travailleurs manuels force pilules d'opium. Car le Pavot n'a pas, en Angleterre, moins de fidèles que le Gin.

Dans quelle proportion, depuis lors, s'est

accru l'appétit des substances béatifiantes, la presse, le roman, surtout la littérature médicale en ont avisé jusqu'aux plus indifférents. Les marchands de breuvages fermentés, empoisonneurs officiels, sauvegardés jusqu'à présent, de toute concurrence, ont donné l'alarme. Les pouvoirs publics se sont émus. Le pharisaïsme social s'en est mêlé. Bientôt les croisés du journalisme ont déclaré la guerre sainte et, comme des sourds, frappé sur la « coco ».

En effet, depuis longtemps, la morphine classique, la morphine de Guaita, de Bismarck, de Waldeck, de Schwob et de Damala ne suffisait plus au besoin d'émotions neuves qui s'est, chez l'homme contemporain, substitué, la plupart du temps, au sentiment religieux. Outre les poisons mineurs : hachisch, éther, une substance nouvelle conquérait la première place parmi les engins de suicide à longue échéance. La cocaïne importée d'Allemagne et *Made in Germany*, verse à pleine coupe l'illusion consolante et dans peu de temps la mort désespérée.

Ouvrez un album de Mariani. Vous apprendrez que la feuille de l'*erytroxylon* préalablement séchée et mêlée à des poudres inertes sert de masticatoire aux indigènes du Sud-Amérique, leur donne le pouvoir d'endurer sans effort des

fatigues surhumaines. Or, c'est le principe actif de ce végétal qui dûment isolé, réduit en poudre blanche, tantôt prisé comme l'herbe à la reine, tantôt absorbé en injections hypodermiques, empoisonne, à dire d'expert, les marchandes de sourires, pauvres bacchantes du trottoir, dont l'amour professionnel est impuissant à tromper le long ennui.

Dans une étude pleine de faits et riche de pensée où la science du médecin légiste s'unit avec un rare bonheur à la haute raison du philosophe, messieurs Courtois-Suffit et René Giroux analysent le récent fléau du cocaïnisme.

Dans une langue souple et forte, sans autre ornement que l'infaillible propriété des termes et l'harmonieuse construction de la phrase, ils racontent l'invasion de cette « Plaie » aussi redoutable que les maux légendaires dont Mizraïm fut atteint. Leur monographie a, pour les esprits attentifs, un charme captivant de précision et de véracité. Leurs observations explicites et nombreuses fixent, avec une singulière exactitude, les caractères de la maladie. Elles font connaître les milieux propices au développement de la contagion et, peut-on dire, l'atmosphère où sa virulence atteint le maximum d'intensité.

A Montmartre, sur la Butte courtisane que Paris en fête peuple, chaque soir, d'ignominie et de sottise, dans cette province de la joie artificielle et du vice à bon marché, où la Bête humaine dégorge son trop plein de luxure, où, comme dans le bouge d'Auërbach « la parole est vile et le geste est brutal », marchands et preneuses de cocaïne échangent, à ciel ouvert, leur drogue et leur argent. Henri Duvernois, dans le *Faubourg-Montmartre*, ce livre d'une si artiste et poignante réalité, fit déjà connaître cette localisation du cocaïnisme dans la province montmartroise. L'héroïne de son roman, grisette dévoyée, à mesure qu'elle descend le chemin de la prostitution, acquiert le goût de l'infernale poudre blanche. Ce sont, en effet, les soupeuses du *Rat-Mort*, les danseuses de tango, les clientes des cafés nocturnes, les Lucie Pellegrin, les Chochotte, les Manon en herbe et les Nana sur le retour qui « visionnent » dans les hôtels meublés, dans les « cabinets particuliers » des bistros paternels. Un monde louche d'hommes à tout faire gravite dans l'orbite de ces malheureuses : chasseurs de restaurant, garçons d'hôtel, coiffeurs sans place, voyous en espadrilles, souteneurs pommadés, récidivistes, procureuses hors d'âge, toute une interlopie où, souvente fois, les

policiers reconnaissent des malfaiteurs insignes recherchés par leurs confrères étrangers.

Messieurs Courtois-Suffit et René Giroux, après avoir déduit magistralement les modes variés de ce trafic impudent et clandestin, et campé la silhouette des plus notables trafiquants « Max-la-Bombe », « le Pépère », exerçant leur commerce en autos de luxe, prenant pour Bruxelles ou Mannheim, les rapides fashionables, ne paraissant jamais dans les bars équivoques ou les crapuleux estaminets du moderne Suburre, font la clinique du mal impitoyable que ces gredins ont infusé à leurs victimes.

Rien de plus tragique, rien de plus affreux que les derniers moments de ces « femmes damnées ». Celles qui

..... dans la nuit des cabarets païens,
T'appelaient au secours de leurs fièvres hurlantes
O Bacchus ! endormeur des remords anciens,

menant l'orgie au fond des tavernes montmartroises, spectres maintenant émaciés et funèbres, falotes, sinistres, méconnaissables, traînent un reste d'existence moribonde, ne sortent plus des limbes où les endort une précoce vieillesse que pour mendier le poison de chaque jour ou clamer d'une voix furieuse leur indicible tourment.

De quelle façon guérir ce troupeau misérable? Comment faire cesser la contagion qui s'étend et frappe sans miséricorde les servantes d'amour? Avec le besoin de traiter en écoliers, de mettre en pénitence les délinquants plus ou moins fautifs, qui caractérise le gouvernement de la Troisième République, l'État n'a su trouver de remède plus efficace que d'inviter ses législateurs à « législater » — comme disait Chamfort — une loi draconienne touchant le négoce des poisons inébriants.

Certes, les plus obédients sujets d'un roi nègre, baschiman ou papou, regimberaient contre le dispositif de cette loi devant laquelle ne s'insurgent même pas les soi-disant libres citoyens français!

Au demeurant, bonnes ou mauvaises, inquisitoriales ou débonnaires, ce ne sont pas les lois qui transforment les mœurs. Bien autrement rusés que les mouches de police, affriandés par l'énormité du gain, les marchands de drogues poursuivront leur commerce. Des dupes vendront jusqu'à leur dernière nippe, au besoin se feront voleuses, plutôt que de poison se passeront de pain. Mais on ne débitera pas moins de morphine ou de cocaïne; le diable n'y perdra pas un milligramme. Toutes vos rigueurs ne

pèseront que sur la clientèle déjà si cruellement atteinte.

Ce qu'il faut, avant d'édicter ainsi des ordonnances inhumaines ou ridicules, c'est instruire les enfants qui partent pour la Vie, c'est leur donner des notions exactes d'hygiène; ce qu'il faut enfin, c'est prévenir le mal et non châtier quelques vagues fripouilles qui s'enrichissent avec la misère d'autrui.

Messieurs Courtois-Suffit et René Giroux ont excellement compris ces vérités, si évidentes et cependant mises en oubli, si dédaigneusement, par les mauvais bergers qui règnent sur le monde.

Elles fournissent la morale du livre, livre plein de suc et de robuste enseignement. Elles en font un bréviaire que désormais étudiera quiconque veut avoir des notions justes sur la cocaïne envisagée au point de vue clinique aussi bien qu'au point de vue moral.

Le 7 novembre 1918. — PARIS. — Tandis que les cloches aux voix de bronze proclament la Victoire, la Paix qui vient à nous sur un chemin de fleurs, d'autres campanes s'éplorent et, sans repos ni trêve, tintent le glas des morts. Néfastes ou bienvenus, affligés ou souriants, l'heure qui passe, la minute qui fuit, l'instant qui s'évapore emportent d'une aile jamais lasse le dernier souffle d'un moribond. Jeune encore et commençant à peine les riches saisons de la maturité, comblé d'honneurs et de biens, applaudi, fêté, reconnu comme poète par la foule, qui sait à peine le nom de Flaubert ou de Mallarmé, Edmond Rostand, âgé de cinquante sept ans à peine, déserte la féerie éclatante de ses jours et s'évanouit dans la mort. Jamais homme n'eut, auprès de son berceau, marraines plus favorables, ne reçut à la fois plus de trésors et de dons radieux. Il entra dans le monde

par la porte dorée; il n'y trouva, dès l'abord, que triomphes et sourires. Pourvu de l'heureuse banalité qui, d'emblée et sans effort, agrée à la multitude, il reçut en avancement d'hoirie et comme chose due, cette monnaie en gros sous de la gloire, la popularité. Sa verve un peu frivole, son verbiage, ses paillettes, le clinquant prodigué, tout pêle-mêle avec l'or fin dans la trame de soie de son style, son émotion un peu convenue et jamais ne dépassant le niveau, en eurent bientôt fait le « poète lauréat » de la Troisième République, le parfait académicien chargé de manœuvrer l'encensoir devant les chefs d'Etat en déplacement officiel, de haranguer les Impératrices en déployant sous leurs pas le tapis des mauvais vers. Le vieux Sarcey qui, par nature, exécrait d'une haine farouche la grandeur et la beauté, s'inclina devant lui, cependant que Bauer, admirateur cependant, d'Ibsen, d'Henry Becque, éleva jusqu'aux étoiles *Cyrano*, *l'Aiglon* et tout ce qui s'ensuit.

Les richesses que fit son théâtre eussent enrichi un nabab. Comme il n'avait pas besoin d'argent, l'argent afflua dans sa bourse. Il gagna des sommes énormes ce qui ne contribua pas médiocrement à le rendre auguste, vénérable, incontesté; l'opulence est un critérium

auquel défèrent avec une docilité respectueuse, les bourgeois.

*
* *

Il fut longtemps d'usage, parmi les artistes peu nombreux qui n'envisagent pas la production intellectuelle comme une denrée exclusivement commerciale, de tenir Edmond Rostand pour un auteur exempt de tout mérite, bon à reléguer parmi les notables commerçants qui tiennent leur maison avec une louable exactitude et vendent au public des produits accommodés selon ses goûts. Grâce à lui, le drame en vers, le drame à panache, à tirades, à couplets dithyrambiques, devant le trou du souffleur, devenait un article de vente. Les mêmes spectateurs qu'endormaient *Les Burgraves* et que la bouffonnerie involontaire de *Ruy Blas* ou d'*Hernani* mettaient en belle humeur nonobstant les couches épaisses d'ennui qui ne permettent guère de hanter ces mélodrames enfantins; ceux-là même qui, de bonne foi, confessaient n'endurer qu'avec peine la boursouflure incorrecte, l'avocasserie implacable de Corneille et la casuistique fastidieuse de Racine, écoutaient sans effort une demi-douzaine d'actes,

quand Rostand les faisait jouer par Guitry, Coquelin ou Sarah Bernhardt. Jamais affaire plus excellente n'avait paru sur le marché. Mais d'un fournisseur en vogue, d'un faiseur bien achalandé qui vend des pièces de théâtre, comme ses voisins, des fourrures, des cravates, des chapeaux ou des gants à un homme digne de porter le nom de poète, il existe un fossé plus vaste que la mer! Quoi! parce que vous avez fait une pièce d'exposition où la prodigieuse comédienne en qui s'incarne le duc de Reichstadt, réalise, chaque soir, le miracle de transformer en adolescent une vieille femme, parce que cette aventure d'un pathétique vulgaire vous permet de reprendre, en les assaisonnant de légende napoléonienne, les effets de la *Dame aux Camélias* :

Oui je *sais* ce que *c'est que* ce sang *que* je crache!

parce que, saupoudrant votre historiette d'incorrections, de platitudes aussi, donnant les adresses des marchands à la mode vers 1830, vous avez subjugué la badauderie universelle ; parce que vous amenez, chaque soir, place du Châtelet, des Anglais, des Américains, des Persans, des Aléoutes et des nègres ; parce que vous faites le maximum de recettes et que les

guichets se ferment avant que le rideau ne soit levé ; parce qu'enfin votre galette dramatique se vend comme du Georges Ohnet ou du Marcel Prévost, il vous serait permis de marcher à l'égal d'un Vigny ou d'un Chénier ! Cela dépasse la mesure ; toujours, vous trouverez entre cette louange que peut-être vous ambitionnez, entre l'acquiescement des gens de goût et votre littérature, le *nescio vos* des esprits délicats, de tous ceux qui refusent de confondre le diamant avec les happelourdes, les rubis avec le verre à vitres, le toc et le chrysocale avec l'or à dix-huit carats, le velours de Gênes avec le « tramé-coton ». Que les habits noirs de l'orchestre et les vestons du poulailler, que ceux à qui le théâtre fournit des digestions heureuses, permet de dormir, de suivre leurs affaires ou de vaquer à leurs amours, vous acclament, vous applaudissent et, comme Héliogabale, vous étouffent sous les roses ! Jamais vous ne serez pour la critique lucide, pour les intellects affinés et subtils, rien de plus qu'un prestidigitateur dramatique, frotté par Banville de lyrisme, qu'un héritier de Scribe avec plus de français, en un mot qu'un Sardou faisant des vers.

Un tel jugement parce qu'il détonne avec l'enthousiasme funéraire et convenu, dont s'ac-

compagnent les obsèques de Rostand et surtout parce qu'il ne tient pas compte des talents essentiels de l'écrivain, mérite, comme la plupart des sentences humaines, d'être, sur plus d'un point, sinon cassé, du moins revisé.

En effet, ce qui pousse les esprits en révolte contre l'admiration factice à reléguer Rostand parmi les médiocres et les poètes surfaits, issus de la réclame comme Aphrodite de l'écume salée, c'est, avant tout, la disproportion excessive entre la valeur intrinsèque de l'homme et les honneurs dont il fut comblé : car il serait tout à fait injuste de nier l'originalité, non du virtuose, du faiseur de vers, mais du constructeur, de l'architecte dramatique.

*
* *

On séduit la foule par un ensemble de qualités banales, mais on ne la fait venir au théâtre qu'au moyen d'une action intéressante, d'actes et de scènes habilement agencés. Mendès écrivait mieux que Rostand. Il possédait la technique parnassienne dont il usait avec une prodigieuse habileté. Son théâtre, néanmoins, de *Médée* à *Glatigny*, ne fut qu'une longue suite de chutes obscures, devant les auditoires les

plus variés. *Scarron*, évidemment composé en réplique à *Cyrano,* échoua misérablement comme le reste, cependant que l'œuvre de Rostand persévérait sans fin dans la carrière du succès. Où chercher la cause d'une fortune à ce point continue? A coup sûr, dans l'action elle-même, dans l'anecdote, dans le geste, dans la science du dramatiste, dans son art à débrouiller les ficelles et à mouvoir ses pantins. Il fut un maître; il connut mieux que personne au monde l'art d'éveiller et de tenir en suspens la curiosité du public. Besogne d'artiste? Non, certes, mais d'un ouvrier d'art à qui ne firent jamais défaut adresse, ni doigté.

A présent tout est dit. Coquelin meurt avant l'auteur de *Cyrano;* la « princesse lointaine » mutilée, a cessé de porter le blanc uniforme de l'*Aiglon*, tandis que Lucien Guitry ne pense guère sans doute à reprendre *Chanteclair*. Les discours de parade, les regrets académiques vont enguirlander, pour quelques jours encore, le monument du versificateur défunt. Pareille aux pleureuses antiques, madame de Noailles mène le chœur des lamentations officielles. Un buste, plus tard, une statue, un poids d'airain et de marbre indiqueront la place où l'on a mis le trépassé, tandis que les ouvrages de sa bril-

lante jeunesse dormiront dans la nécropole des livres, leur sommeil définitf, non loin du théâtre — en vers, aussi ! — d'Emile Augier et de Victor Hugo.

* * *

Sous la neige fondue en pluie, au milieu des indifférents, par les rues noires qui gravissent la butte Sainte-Geneviève, piétinant dans la boue infâme de la Vieille Lutèce, je revois, après vingt-deux ans, le cortège minable et grelottant de Paul Verlaine. Là, pas de pompes, ni de groupements officiels! Ni le Président de la République, ni le Monde, ni l'Académie ne s'étaient fait représenter. Quelques amis, quelques poètes, Stéphane Mallarmé, Ernest Raynaud, Jean Moréas, Gustave Kahn, le *Mercure de France*, l'ami des bons comme des mauvais jours, Edmond Lepelletier.

Mais, faisant escorte à la bande peu nombreuse des fidèles qui marchaient derrière le pauvre Lélian, cette douce, hautaine et majestueuse compagne suivait aussi le poète mort dans l'obscure pauvreté, cette compagne que ne remplacent les drapeaux, les fanfares, ni les harangues. Cette compagne promise aux seuls poètes dignes de ce nom : la Gloire !

Le 10 novembre 1918. — La Paix, cette rose d'automne, « plus que toute autre exquise », fleurit tardivement au soleil de la Saint-Martin. La ville pavoisée arbore l'aspect de fête. Demain, avec les troupes victorieuses, la joie et la lumière vont éveiller Paris de ce long cauchemar qui l'angoissait dans les ténèbres. Et déjà les esprits confiants s'abandonnent à rêver l'idylle d'un monde pour jamais pacifié, que gouvernent la Raison et la Justice. Rien n'est plus touchant que cette foi robuste dans un meilleur avenir. Mais pour en agréer les saintes illusions, il faudrait ignorer la bêtise et la méchanceté des hommes. Dans *Les Guerres d'enfer,* Auguste Séché développe la thèse contraire. Il regarde la prise d'armes qui s'achève comme un prélude, comme le geste inchoatif d'une mêlée universelle où, tout entier, le Genre Humain s'entre-dévorera.

Aristophane représente la Paix comme une

déesse captive, comme une Belle-au-Bois-Dormant, que les autres dieux, jaloux de son empire, gardent enchantée au fond d'une caverne, oubliettes de l'Olympe. Les hommes la délivrent. Mais cela ne dure pas longtemps. Et l'on ne voit pas que, depuis Aristophane, la sanguinaire folie ait abdiqué un seul jour. Voici néanmoins que l'heure propice appartient aux vainqueurs. Ils peuvent dicter à l'Univers de justes lois, imposer au Monde la sagesse et la réconciliation du Genre Humain. Les « profiteurs de la guerre », tous ceux qui vivent et s'enrichissent de la mort, prodigueront les sophismes et les indignations de commande. Leurs féroces prosopopées galvaniseront les cadavres de ceux qui, pour les défendre, sont tombés par millions. Mais ces cadavres, ce sont eux qui les ont faits, leurs haines, leurs cupidités, leurs superstitions régressives.

Ce sont leurs ténèbres qui, dans un brouillard de sang ont obscurci l'aurore de la justice entrevue au matin de la Révolution française. Puissent les peuples victorieux fermer l'oreille à ces clameurs ! Puisse naître l'âge annoncé, il y a deux mille ans par le poète sacré de l'Italie, où finira le siècle de fer, où les heures d'or sonneront enfin sur la terre pacifiée !

Le 11 novembre 1918. — Le centenaire de Leconte de Lisle, quelque peu négligé, au milieu des événements qui bouleversent la face de l'Europe, fournit cependant à M. Paul Souday l'occasion de chagriner un peu Verlaine et Baudelaire, ces poètes de qui les noms représentent aussi une victoire de la France. Le critique du *Temps* blâme la jeunesse contemporaine. A son avis, l'engouement pour *Sagesse* et pour *Les Fleurs du mal* prend son origine dans le catholicisme des auteurs. Le paradoxe est fort, comme dit Trissotin. En effet, si la poésie actuelle, vit et se meut dans l'atmosphère baudelairienne, si le plus grand parmi les maîtres du Parnasse, Mallarmé, porte l'empreinte évidente et, peut-on dire, les stigmates de cette nostalgique, berceuse et déchirante poésie, au point que *Les Fenêtres,* par exemple, ou bien *L'Azur,* semblent détachés de *Spleen et idéal;* si Verlaine, malgré son originalité profonde, en est tout imprégné, c'est que Baudelaire n'a pas fait naître, comme le disait Victor Hugo, dans ses radotages apocalyptiques, « un frisson nouveau, » mais pénétré plus avant que nul autre poète dans les arcanes de la douleur et de la volupté. Son œuvre est d'un bout à l'autre, « une confidence chuchotée au confes-

sionnal du cœur, » une plainte dont l'écho se fait entendre au plus profond de nous. Imbu d'esprit chrétien ou plutôt d'une sorte de manichéisme qui lui fait rechercher, sous n'importe quelle apparence fertile en séduction, l'éternel artifice et les pièges de Satan, il parle de la femme en démonologue, il regarde l'amour comme un envoûtement. Ce n'est pas néanmoins le satanisme (d'ailleurs un peu affecté), dont il se pare qui nous a conquis ; mais le rythme incomparable de ses vers nombreux et musicaux, mais leur mélancolie ardente et langoureuse, mais leur timbre mystiquement voilé qui porte au cœur et fait résonner chacune de ses fibres comme un archet magicien.

Quant à Verlaine, encore qu'il ait écrit les plus beaux poèmes religieux de l'ère moderne, *Parallèlement* suffirait à rendre fort suspecte son orthodoxie. L'esprit désorbité, les nerfs endoloris, après un des naufrages dont sa vie erratique fut peuplée, il écrivit, dans la prison de Malines, son chef-d'œuvre. Mais, de *Sagesse*, le plus émouvant réside — nul ne le peut nier — dans les cris de pure et simple humanité, « la chanson bien douce qui pleure... » cette longue plainte murmurée à demi-voix, d'une âme féminine, en quête de réconfort et de pardon.

Ce n'est donc pas dans les opinions philosophiques de ces poètes souverains qu'il faut chercher la raison de leur influence. Verlaine et Baudelaire sont devenus les initiateurs spirituels de la jeunesse, parce qu'ils ont exprimé dans un langage musical et pittoresque, l'éternelle souffrance, l'éternel désir de l'Homme, le cœur universel du premier venu.

Leconte de Lisle, « ce bibliothécaire pasteur d'éléphants, » comme certain de nous l'appelait avec irrévérence, fut, à coup sûr, un professeur d'histoire éminent et distingué. Flaubert lui reprochait le manque de couleur. On pourrait se plaindre aussi raisonnablement de l'insondable ennui qui fait de sa lecture le contraire d'un plaisir. L'impassibilité, l'attitude olympienne, le parti pris de s'élever au-dessus de la faiblesse humaine peuvent intéresser un moment, lorsque ce tour de force est bien exécuté. Mais ce n'est pas avec des exercices de haute école, — même excellents et hasardeux, — qu'un poète marche à la tête de ses contemporains. L'art ne vit que par la passion. Tel virtuose médiocre, Musset, rimant faux, débraillé, de mauvais ton, plein de coq-à-l'âne (le pélican au nombre des mammifères, etc.), Lamartine, diffus, incorrect et pleureur, ont

laissé néammoins autre chose qu'un grand nom. *Les Nuits, Le Crucifix* resteront des objets d'enthousiasme aussi longtemps que vivra le langage français. Une autre cause du prompt oubli où Leconte de Lisle a sombré, c'est que, barbares ou classiques, ses poèmes ont eu dans *La Légende des Siècles*, un redoutable aîné.

Quand on a lu *Zim-Zizimi*, le début de *Ratbert*, que Gautier regardait « comme le plateau de l'Himalaya » dans la poésie française, *Le Romancero du Cid*, *Booz endormi* et *Le Satyre*, on a épuisé, semble-t-il, toutes les délices du genre historique. D'ailleurs, le genre historique a lui-même vieilli dans tous les arts.

Le fracas de Victor Hugo n'intéresse pas plus les jeunes hommes que le fracas de Meyerbeer. Donc ce n'est pas seulement un parnassien qu'on oublie, avec Leconte de Lisle. C'est le Parnasse lui-même qui rejoint dans les ténèbres tant d'écoles dont le nom seul demeure encore dans la mémoire des lettrés.

Horace, avec un mot, en dit bien plus que vous.

Verlaine et Baudelaire, avec un mot jailli de leurs entrailles, en disent bien plus que Leconte de Lisle avec son clinquant, son bric-à-brac, sa

verroterie et ses bons dieux de bois, ses poèmes de bibliothécaire et son lyrisme de *scholar*. En cela uniquement réside la raison de leur emprise et le secret de leur immortalité.

Le 13 novembre 1918. — PARIS. — Le contradicteur est, avec le prophète, le philosophe, un objet pour la foule de hargneuse, implacable et tenace animadversion. Nul fâcheux plus exécré! Celui qui tourne le dos au feu d'artifice ou lève les épaules devant le *credo* à la mode ce jour-là, doit passer pour chanceux quand il en est quitte avec des sarcasmes ou des malédictions. Quiconque a raison contre l'avis du plus grand nombre mérite, suivant le plus grand nombre, d'être lapidé. Israël scie entre deux planches le trop véridique Isaïe. Auprès du bain sanglant où le Roi des Rois a trouvé la mort, Cassandre est immolée avec le même glaive qui frappa le Maître à son retour dans la maison de Pélops.

Encore qu'une fin si tragique ne menace guère, en un temps dépourvu de style et de pittoresque, le contradicteur des sentiments triviaux, il risque, néanmoins, cet ennemi de la gaîté publique, de se voir déchiré par le trou-

peau des Ménades, horde furieuse dont les ongles, depuis Orphée, ont singulièrement noirci.

Affrontons, néanmoins, leur haine et leur courroux. Qu'il soit permis de dire combien peu les saturnales d'hier et cette ruée, en plein Paris, de bandes avinées correspondent aux graves et mélancoliques pensers de l'heure. C'est avec une joie attristée, ou tout au moins recueillie, avec une émotion virile et tendre que la France devait à elle-même de glorifier la Paix. Les drapeaux en haillons, les drapeaux héroïques et sanglants que, bientôt, elle va saluer de clameurs triomphales et couronner de guirlandes, ces drapeaux victorieux, ces drapeaux mutilés ne sont-ils pas sa propre image, le symbole de sa gloire et de sa douleur? L'incendie et le fer ont déchiré la trame de leur soie. Une main mourante les a sauvés de l'outrage, disputés, dans la boue et le sang, aux fureurs de l'ennemi. Comme eux la France est déchirée. Elle porte au cœur une blessure, lente à guérir. Elle pleure! Son voile tricolore n'est pas humide toujours de sang, mais aussi des larmes que répandent les mères, les amantes et les sœurs.

Qu'une allégresse pure fête donc la Victoire!

qu'un long soupir de délivrance accrédite la fin heureuse de la guerre! Après ce cauchemar, depuis cinquante mois, étendu comme un brouillard de mort sur l'Occident, que les villes, désormais à l'abri des pirates nocturnes, des sinistres oiseaux, dont les serres portaient l'incendie et le trépas, que les villes poussent de tout leur cœur, de toute leur voix les hourras de la délivrance! La joie est une forme du devoir civique, à l'heure où l'Invasion, punie et désarmée, abandonne le territoire de la France. Mais cette joie, et cette légitime fierté dont chaque citoyen communie à l'heure de la justice, n'est-elle pas étrangement profanée et salie? A transformer, — comme le disait près de nous une femme du peuple — à transformer la fête de l'Armistice en fête de Neuilly, Paris abaisse et dégrade à jamais la vision auguste qu'auraient dû laisser dans toutes les mémoires ces heures éminentes, ces heures uniques, les premières heures de la Paix.

Quoi! c'est par des clameurs et des hoquets d'ivrognes, par des refrains obscènes, par des lazzi de carnaval, que vous célébrez le jour si tard venu, où se lève enfin le soleil de la Revanche. Quoi! hier encore les obus éclataient, les bombes asphyxiantes inondaient l'air de

leurs poisons! Et vous allumez des pétards! Hier, les soldats frappés à mort se couchaient pour le dormir éternel, sous l'averse meurtrière. Et, dans un moment, les boueux qui passent heurteront des sacs-à-vin endormis dans le ruisseau! Pour exalter la louange des armes françaises et faire honneur aux peuples dont le concours a fixé la Victoire, cette cohue où nulle femme n'est à l'abri de l'insulte, où les goujats se débraillent, où les chansons et les cris immondes se mêlent au fracas des lourds camions et des pièces d'artifice, où le débordement de la crapule monte dans la rue ainsi qu'une fange écumeuse. Voilà donc quel spectacle, dans l'exaltation première et les transports de sa gratitude, Paris imagina d'offrir à l'Univers : une descente de la Courtille! un retour de kermesse! la Foire aux pains d'épice, bras dessus-bras dessous avec le Mardi gras!

Michelet, auquel bien peu de nos contemporains savent quels honneurs sont dûs, prenait un grand souci des fêtes publiques. Elles font partie, à juste titre, de l'éducation populaire. Autrefois, les vêpres étaient l' « opéra des gueux », suivant un mot célèbre et charmant. Le catholicisme, en effet, avait compris l'utilité de ces grandes mises en scène, offices en

musique, processions, pour frapper l'intellect du peuple. Dans cet ordre d'idées, la République s'est montrée assez pauvre d'imagination. Elle n'a su ni ordonner des fêtes, ni créer une architecture.

Le retour des armées offre l'occasion sans pareille d'innover dans cet ordre d'idées. Quelle pompe assez grandiose pourra saluer, à son retour, l'armée française? Comment exprimer par des lignes extérieures l'ivresse infinie, l'orgueil national, tout en ménageant le deuil de ceux dont la guerre a brisé le cœur?

On rêve d'une sorte de panathénée où la France tout entière, avec ses corps savants, ses magistrats, ses jeunes hommes et ses enfants, se porterait à la rencontre des troupes victorieuses au milieu des chants d'allégresse et des chants triomphaux. Puis, une longue suite de femmes en deuil, les veuves et les mères, s'avancerait aux chants d'une symphonie héroïque et funèbre magnifiant la gloire de leurs morts, l'indéfectible tristesse de leur deuil. Il semble que d'une telle pompe doivent être exclus tous les éléments qui pourraient la rapprocher du Quatorze Juillet ou de telle autre réjouissance. Il faudrait que, du matin au soir, et malgré l'exubérante joie, on sentît que les morts prennent part à la

solennité, que nul ne les oublie, en ce jour qu'eux seuls ont préparé.

Autrefois, quand c'était le souverain qui faisait la guerre et mettait à mal ses ennemis, le Roi, seul, au retour, bénéficiait des acclamations, de l'enthousiasme populaire. Le chef suprême avait tout fait : il méritait l'idolâtrie et les bénédictions de la foule, tandis que les soldats, comparses des batailles, n'entraient pour rien dans le succès du Maître. Les temps sont changés. La déification des individus concorde mal avec l'envie démocratique. La fête du retour ne sera donc pas la fête d'un homme, quel que soit son nom, mais la fête de la Nation elle-même. Car, c'est pour délivrer la Terre des dictateurs et du kaiser, ces souverains par la grâce du Peuple et par la grâce de Dieu, que la guerre a été faite. La France elle-même s'acclamera dans chacun de ses fils, des hommes libres, qui survivent encore à l'atroce boucherie.

En ce jour mémorable, puisse-t-elle garder le sang-froid et la dignité qu'elle perdit à l'annonce de la Victoire! Puisse-t-elle ne pas faire prendre le chemin du buvetier à ses soldats, lorsqu'ils montent au Capitole, couronnés de fleurs et de lauriers!

Le 30 novembre 1918. — PARIS. — « Les Amis de Paris, dans leur Assemblée générale du 28 novembre, ont protesté contre la prochaine représentation de *La Parisienne* à la Comédie-Française. Ils invitent le préfet de police à interdire une pièce qui, d'après eux, diffame la Parisienne. S'ils n'obtiennent pas satisfaction, ils menacent de troubler la représentation ».

Arrêtons-nous un peu! La phrase vaut qu'on la médite : gardons-nous de passer outre et de lire plus avant. On ne pêche pas dans toutes les huîtres une perle de cet orient. *Les Amis de Paris* — ayant pour chef monsieur Benoît-Lévy, dont le nom plutôt ferait songer aux *Amis de Sion* — donnent dans ce communiqué de modeste apparence, la formule de leur état d'âme. Ils ouvrent, par surcroît, des horizons infinis sur la mentalité des oisifs pécunieux,

et soi-disant éclairés, de l'époque où nous avons l'honneur de vivre. Ah! cette phrase, cette phrase HENAURME comme aurait dit Flaubert ! Quel miroir à philistins ! Quelle psyché où se reflète, non la grimace des hiboux, mais la tête du bourgeois, « tête de veau », contre quoi le bizarre Desnoyers invectiva! Prenez-la, cette phrase. Goutez-la. Étudiez-la. Savourez-la. Car elle renferme plus de suc, de moëlle et de quintessence que n'importe quel blanc-manger pervers de monsieur Maurice Barrès, que n'importe quel julep néo-chrétien de monsieur Paul Bourget. Et, si cela ne suffit point, mettez-la, de plus, en musique. Chantez-la sur les divers *Te deum*, *God save the King*, *Marseillaise*, *Bodje Tzara Krani*, *Viens Poupoule !* et autres chants nationaux. Empruntez à Maurice Boukay « du bleu de l'or et des roses ». Demandez à monsieur Bonnat — l'homme qui disait à Léon XIII : « Évidemment, Très-Saint-Père, nous avons, Votre Sainteté et moi, réussi dans notre profession », — demandez-lui de vous badigeonner un hors texte et des encadrements, — *cacatum non pictum* — et vous aurez, insuffisamment, certes ! groupé autour de ce chef-d'œuvre les honneurs condignes à son incommensurabilité.

Donc, il s'est rencontré un peloton de bipèdes qui jugent opportun et chevaleresque de défendre sur le terrain de l'adultère, les femmes de Paris. Si c'est un résultat de l'alliance anglaise que de proscrire ainsi la vérité du roman et de la scène, comme choquante pour les bonnes mœurs, voilà un joli cadeau que nous avons reçu de nos alliés! Mais il ne faut accuser personne de la cocasse pudeur, qui, tel un excès de grippe, fait délirer les acolytes de monsieur Benoît-Lévy. Réclame, que de crimes l'on commet en ton nom!

L'excommunication qui menace Becque, le danger de voir un de ses principaux ouvrages exilé de la Comédie-Française par l'influence de quidams étrangers, pour la plupart, à la littérature, mettrait en péril non seulement toutes les pièces modernes, mais les plus purs joyaux du livre, depuis les contes gaillards de Béroalde et de La Fontaine, jusqu'aux épopées de Balzac et de Flaubert. Madame Bovary, Madame Marneffe, ne tarderaient pas à susciter leur inquisiteur laïque.

Et l'on verra sans doute *Les Amis d'Yonville* proscrire Emma, *Les Amis des Cartons verts* inhiber Valérie. Ceux-là mettront le séquestre sur les fantoches de Dumas, d'Augier, sur les

belles héroïnes de George Sand; ceux-ci voudront bannir les femmes très riches de monsieur Paul Bourget, nommé plus haut. Même il ne faut pas désespérer d'apprendre, un jour, que les *Amis de Racine* accommodent *Phèdre* à l'usage de leur confrérie et que ceux de Molière festonnent pour *Georges Dandin* quelques feuilles de vigne dont l'opacité brave toute concurrence. Plus de *Mariage d'Olympe!* Plus de *Princesse de Bagdad!* Plus aucun de ces articles de bazar qui chatoyaient naguère avec tant d'éclat, rue de Richelieu, pendant que le raisonneur, cher au dramaturge de *L'Ami des Femmes*, débobinait « la casuistique de l'adultère » en faveur d'un public somnolent et distingué.

L'adultère ! mais c'est le fond même du théâtre, de l'opéra comique ou tragique. C'est le Pégase de Melpomène et le criquet de Thalie. Il prolonge au café-concert les gaîtés du Caveau. Comment les Français pourraient-ils passer la soirée et se distraire, si quelque fée aux ongles insidieux leur enlevait la plaisanterie à double entente sur les ménages malheureux, les bons mots sur les cornes, le plus heureux des trois et tout ce qui s'ensuit?

L'accès de pharisaïsme qui pousse *Les Amis de Paris* à se propager comme il font dans les

gazettes, s'attaque naturellement à un chef-d'œuvre.

Le Génie est, par le seul fait qu'il existe, un objet d'horreur pour les médiocres, c'est-à-dire pour tout le monde, à quelques rares exceptions près. Car *La Parisienne* mérite le nom de chef-d'œuvre, sinon de passer pour le chef-d'œuvre d'Henry Becque. C'est, en effet, dans *Les Corbeaux* que le génie amer et profond du maître douloureux, si longtemps méconnu par la plèbe des Sarcey qui thuribule, sans relâche, devant le plat et le vulgaire, atteint son plus haut rayonnement. Ce drame nu, acerbe, poignant comme la vie, est, d'un bout à l'autre, l'effusion d'une grande âme, un cri de révolte, de justice et de bonté. Les pharisiens qui parlent à chaque instant de « moralité dans l'art », ignorent, sans doute, quels nobles enseignements, quelle tendresse émue et quelle pitié, abondent dans cette œuvre d'un abord si hautain. Mirbeau lui-même pâlit. Devant *Les Corbeaux*, malgré leurs beautés de premier ordre, *Les Affaires sont les affaires* passent au second plan. Dans un cadre plus restreint, *La Parisienne* étincelle de beautés ; mais ce n'est qu'un tableau de chevalet. Ce ménage à trois où la femme et les deux hommes se querellent, se

ramènent les uns aux autres et déglutissent en bonne intelligence le pot-au-feu de l'adultère dans la gamelle du mariage, est d'une criante, d'une quotidienne vérité. Cette « belle dame », vous la connaissez tous ; elle est votre voisine pour ne pas dire plus. Quel est le prodigieux *minus habens* qui, le premier, s'avisa de trouver que la comédie de Becque a quoi que ce soit d'injurieux pour les femmes de Paris?

Ce sont des mœurs très douces, très patriarcales, en somme, et parfaitement policées, qu'Henry Becque a dépeintes. La jalousie est un sentiment de mauvaise compagnie, encombrant et régressif. Il détonne avec l'égoïsme bien entendu, la culture du Moi, *alias* le pignouflisme qui défend l'homme d'aujourd'hui contre les rafales du sentiment et les orages de la passion. Elle n'est pas à la mesure de nos appartements.

Le 16 décembre 1918. — Lundi. — L'autre jour, en un paquet de lettres assez banales : encouragements, invectives, réclames, sans compter le petit mot confidentiel de l'homme qui s'étant jadis « saoulé avec Paul Verlaine », quémande au nom de cette grande mémoire, la plus humble sportule dont il espère l'envoi chez le marchand de vins, une épitre moins quotidienne fixe notre attention. Le correspondant inconnu, sans aucun préambule d'ailleurs, ni préliminaires de civilité, nous adresse, touchant certain article récemment publié par nous, dans un journal du matin, la question que voici :

« Vous faites allusion à une polémique assez vive que vous auriez eue, il y a quelques années, avec le vicomte de Reiset, représentant le duc de Parme et les autres héritiers du comte de Chambord ? Pourrait-on vous demander l'objet de cette polémique ? En même temps, quelques préci-

sions de date et le nom des papiers où la chose a paru. »

Cette lettre n'a pas été seule et unique. Plusieurs fois, nous avons reçu le même questionnaire depuis quatre ou cinq jours. Cependant, résolu comme nous le sommes à fuir toute controverse individuelle, nous n'eussions point donné réponse au « curieux » qui nous interroge, si nous ne pressentions en lui quelque chose de plus qu'un vulgaire désir d'informations rebattues. Sans donc prétendre aucunement renouveler une frivole passe d'armes, nous en rappellerons au chercheur qui nous écrit, les principales conjonctures, de même les assertions contre lesquelles protesta le vicomte de Reiset.

*
* *

Sous le titre : *Une conversation avec la marquise d'Osmond*, nous publiâmes dans *Gil Blas*, d'abord, ensuite à la *Revue de la question Louis XVII,* (vers 1903) quelques souvenirs, couchés sur un calepin, depuis le mois de janvier 1883. Nous avions alors vingt-neuf ans et notre interlocutrice, à peu près quarante. Ainsi, nulle fuite, imputable au grand âge, ne pouvait

être opposée à la véracité de la dame. Nous y crûmes de bonne foi ; ne cessant d'y croire que fort longtemps après le démenti donné par monsieur de Reiset. En deux mots, voici l'anecdote.

Le soir même du jour où les royalistes avaient célébré, à Saint-Germain-l'Auxerrois, les obsèques du comte de Chambord, qui venait de mourir, laissant à l'arrière-petit-fils d'Égalité le trône de Louis XIV, nous rencontrâmes, dans une maison amie, madame d'Osmond. Nous lui parlâmes avec enthousiasme du concert auquel nous avions assisté, de la *Marche funèbre* de Chopin, exécutée par le formidable unisson des instruments à corde que faisaient pleurer tous les archets célèbres de Paris. (Le souvenir de cette particularité nous permet d'assigner aux faits une date précise.) Ce fut alors que madame d'Osmond nous raconta ceci : Pendant les premiers temps de son mariage, elle fit à Frosdhorff deux séjours de quelques semaines. Un matin, le prince qui, presque tous les jours montait avec elle et son écuyer, monsieur de Monti, le devança de quelques pas avec la jeune femme. A ce moment, il aurait confié à madame d'Osmond le motif pour lequel sa résolution était prise de ne pas remonter sur le trône de France, étant persuadé que les revendications des Naundorff étaient de tous

points légitimes, se fondaient sur des preuves, non sur de vagues coïncidences et de romanesques inductions.

« J'ai beaucoup aimé votre grand-père, dit le prince à madame d'Osmond. Vous êtes jeune et conséquemment fidèle. Je n'ai pas voulu emporter avec moi un tel secret. Gardez-le jusqu'à ma mort; quand mon heure sera venue vous pourrez le divulguer. »

Et c'est pour cela, nous dit madame d'Osmond, que je vous confie à mon tour un fait si principal et si curieux.

*
* *

Nous prîmes à peine le temps de regagner notre logis, d'écrire en harnais de bal, cette étrange histoire telle que madame d'Osmond nous l'avait déduite. Nous n'avions, alors, nul motif d'en soupçonner l'exactitude. Quelle apparence qu'une femme déjà mûre s'adonnât à mystifier un jeune homme, à débobiner des tarasconnades si peu en harmonie avec son âge, avec son rang? Et dans quel but inventer des contes d'almanach?

L'historiette dormit vingt-cinq ans, au fond

d'un cartonnier. Ce fut beaucoup plus tard et le flot de la vie ayant jeté notre barque dans les milieux Naundorffistes que nous retrouvâmes ces notes. Elles parurent au grand contentement d'Otto Friedrichs, Allemand pacifique, sourd et cantonné dans la question Louis XVII. A peu près vers ce même temps, le sénateur Boissy d'Anglas tentait un effort suprême pour obtenir que la France reconnût dans les Naundorff vivants la postérité de Louis XVI. Il perdit noblement sa place au Sénat, pour avoir, comme son grand aïeul, adressé aux vaincus l'hommage d'un cœur intrépide et fidèle. D'autres peuvent rire de cette Vendée en chambre, des honneurs royaux rendus à des « princes » contestés, dans une « boîte à locataires ». Il semble, toutefois, qu'un attachement si opiniâtre, une fidélité à ce point invincible excèdent la mesure commune; il y a là une grandeur, une simple et forte noblesse qui rendra, jusqu'au dernier partisan des Naundorff, leur cause digne d'émouvoir les esprits artistes, les cœurs chaleureux. Villiers de l'Isle-Adam y croyait comme à sa propre noblesse, comme à la royauté de Chypre et de Jérusalem. Il doit un de ses plus beaux récits à la croyance qu'il fondait sur les Naundorff.

Notre « conversation » déchaîna une manière de tempête dans un verre d'eau. Le *Gaulois* prit parti contre madame d'Osmond (alors divorcée et portant, derechef, son nom de jeune fille, Marie de Maleissye), avec une âpreté qui ne fut pas toujours de la plus parfaite courtoisie. A notre tour, nous répliquâmes, sans donner, pourtant, une longue suite à l'affaire. Nous n'avions à défendre aucune sorte de prétendant. Nous n'avions pas, non plus, fait œuvre d'historien, malgré la causerie à ce sujet que sollicita de nous monsieur G. Lenôtre.

Simple passant, nous apportions un fait curieux aux disputes des érudits, certain de n'avoir pas faussé la légende primitive, telle que nous l'entendîmes au mois de janvier 1883.

*
* *

Si tenace que fût notre croyance dans les dires de notre conteuse, il nous fallut pourtant émettre, sur le tard, quelques doutes à propos de leur exactitude. Mise en demeure de fournir des dates, des précisions, elle se déroba, se « coupa », finit par s'emporter, ce qui pouvait, à bon droit, passer pour un aveu d'erreur ou d'im-

posture. La moindre allusion à cette affaire la mettait dans des transes de colère, comme une injure faite à son honneur.

Comment expliquer ce mirage? A quelle suite de faits rapporter cette hallucination? Évidemment, lorsqu'elle nous raconta pour la première fois son entretien avec le comte de Chambord, madame de Maleissye était absolument sincère. Comment lui était venu dans l'esprit un tel roman, avec les circonstances minutieuses qui l'ornaient? Qui dira les fantômes de l'auto-suggestion, les voix, la présence, l'intervention même des morts célèbres ou de tels Bienheureux? Qui délimitera les contours du rêve chez le dormeur éveillé?

A coup sûr, madame de Maleissye avait rêvé; nous eûmes confiance dans ce rêve séduisant par l'invraisemblance même et le côté paradoxal.

Peut-être même, cette confiance, nous l'eussions gardée encore si quelques menus détails n'avaient, par malencontre, dissocié le bloc de notre foi.

Le 6 janvier 1919. — Lui seul ne chôme pas. Lui seul, parmi les potentats de l'Europe et du Monde, garde les privilèges du pouvoir absolu. Que l'Univers s'écroule, qu'un vent de tempête renverse les trônes et brise aux mains des Empereurs, le Sceptre, le Globe et l'Épée.

Autocrates de toutes les Russies, à la fois papes et monarques, chefs spirituels et militaires de leurs peuples, kaisers drapés dans le manteau de Barberousse « où toutes les chattes de la *Rœmer* viennent faire leurs petits » ; souverains en redingote noire, asservis aux lois d'un Parlement et contraints de régner sur le domaine patrimonial, « comme une corniche règne autour d'un plafond », les Rois subissent, à présent, une crise comme le charbon, l'huile d'olive, le français et les petits pains. « Sonnez, trompettes immortelles ! » Chassés par le vent punais de la Démocratie, obligés au mensonge,

à la ruse, à la servilité, devant les représentants de la Nation, asservis, en outre, à la Banque universelle qui domine dans leurs conseils et leur dicte des Lois, voici que les héritiers des magnifiques dynastes, ramenés à la condition humaine, exercent un métier aussi précaire que dangereux, dont les formes d'étiquette monarchique et les « respects forcés » qui flagornent encore leur déchéance, accentue et souligne le néant. Les Rois s'en vont ! Bientôt le carnaval de Venise n'aura plus d'auberges vacantes pour leur donner abri. La fève que les patissiers élégants insèrent dans leurs galettes, le hideux fétiche de porcelaine en faveur chez le boulanger du coin représentent seuls une royauté que nul ne conteste ; car elle n'a, pour vivre, que l'espace d'un dîner.

Lui, dédaigneux et superbe, assiste à la ruine des empires, à l'effondrement des trônes séculaires. Au lieu d'arracher le moindre lambeau à son pouvoir sans limite ni contrôle, chaque révolution fortifie et rengrège sa Toute-Puissance. Calife, padischah, soudan ou porphyrogénète, il joint le bon plaisir d'un tyran oriental aux caprices, à l'arbitraire d'un parvenu qui, dans la domesticité, a fait l'apprentissage du pouvoir. Il copule au temporel, sans aucune

mesure, le glaive spirituel : chacun relève de sa police. Il n'est de vie assez belle, assez pure, assez haute pour se croire à l'abri de sa haine ou de sa vengeance. Empoisonneur patenté de la civilisation parisienne, il accomplit un travail sinistre et mystérieux qui confirme son omnipotence. Il tache de ses pattes sales, en même temps le renom des femmes et l'honneur des hommes. C'est à la fois Jodelet et Schahabaham inquisiteurs.

Ce maître de la société contemporaine, ce fléau suspendu sur la tête de Paris, cet abominable despote qui ne connaît à ses entreprises ni restriction ni obstacle, c'est l'Omnipotent dont, au seuil de l'année à peine ouverte, chacun fête avec humilité, le règne sans borne et sans conteste, c'est l'Espion de votre existence quotidienne, le Délateur de vos faiblesses ou de vos tares, le Calomniateur que vous payez pour vous salir à sa guise, la venimeuse sangsue, éclose dans la fange du ruisseau, qui mord, comme les petits savent mordre, tout ce qui passe devant elle de noble, de fier, de propre ou d'élevé; c'est, en un mot, le CONCIERGE, unique souverain d'un peuple soi-disant libre et cultivé.

Le monstre s'est fort accru depuis les temps

héroïques de M. Joseph Prudhomme et du sieur Pipelet. De la soupente fétide où jadis, il ravaudait les fonds de culotte et « faisait le neuf » pour ses locataires besogneux, à moins qu'il n'exerçât la profession libérale de savetier.

Hors de la poix, rien à faire !
Le lis est blanc. Comme odeur,
Simplement je le préfère
A ce bon racommodeur.

L'homme s'est agrandi, lavé, rasé, a pris la tournure du premier venu. Il a cessé d'habiter un bouge. Il possède quelques meubles où le faubourg Antoine prodigua des trésors de laideur : il a des chromos et des couverts Christofle dans son buffet. Il mange du meilleur, laissant aux bourgeois le souci de compter avec leurs cuisinières. Sa fainéantise ne va pas sans quelque morgue. Il est solennel, empesé, beaucoup plus majestueux que les huissiers du ministère, lesquels parfois, quand il est bon enfant, roublard et chansonnier, boivent « l'apéritif » avec Monsieur le Ministre et comprennent dès lors, que le temps des attitudes solennelles est passé. Vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas? l'ineffable concierge de *Pot-Bouille*, attaché, tel un grand Eunuque de la propriété foncière, à maintenir en dépit de n'importe quelle malen-

contre, la dignité de son escalier. Cette espèce n'est pas rare, surtout dans les immeubles appartenant aux grandes compagnies d'assurances ou de crédit. Celui-là déduit, avec une froide politesse, au futur locataire — à l'impétrant ! — les multiples observances, inhibitions et droits qui pèseront sur lui. Tant pour la bûche par stère ! Tant pour le gaz après l'extinction des feux et tout ce qui s'ensuit, comme la défense par exemple, d'avoir des chiens, des chats, des instruments de musique et de faire des enfants. Le poisson rouge, *item* le canari, sans doute à cause de leur évidente bêtise, trouvent grâce, la plupart du temps, devant les Minos, Eaque et Rhadamante du cordon.

Cette variété de suisse, néanmoins, exception faite de quelques lieux privilégiés, tend à disparaître. M. Gourd, avec ses favoris, son col blanc, sa redingote noire, son faux air de diplomate ou de magistrat, n'est plus aussi commun que vers la fin de l'Empire ou pendant le Septennat. Il ne tardera pas, sans doute, à rejoindre monsieur Pipelet, coiffé de son chapeau tromblon, Pipelet, tour à tour, se plaignant aux âmes sensibles de « son pylore » et des irrévérences de Cabrion. La concierge, dans les maisons modernes, de jour en jour se substitue au

portier de Louis-Philippe, au fonctionnaire d'avant-hier. Comme tant d'autres, le cordon est un instrument de travail qui s'est féminisé. Tandis que l'homme, chauffeur d'auto, facteur, maître d'hôtel, homme de peine dans les magasins, travaille au dehors, la femme règne, en tsarine, sur le troupeau résigné des locataires. Autrefois, les malheureux n'avaient à subir d'autres ennuis que d'obtempérer à la fantaisie, aux caprices d'un idiot ou d'un malotru. Mais avec les femmes ! c'est une voie autrement douloureuse qui, de l'entresol aux combles, est ouverte à ces Ilotes de la Propriété. La femme, « enfant malade », a ses nerfs, ses crises qu'elle fait endurer aux têtes qui ne lui reviennent point. Querelles avec la valetaille, commérages, lettres anonymes, renseignements erronés, que ne peut, dans son industrie abominable, inventer une mégère contre laquelle vous n'avez aucune espèce de recours? Lutter contre elle, bonne gens ! Vous emporter ! La menacer du gérant, du propriétaire : vous la verrez s'éjouir comme un cent de mouches, et ne recevrez d'autre loyer que vos fureurs. Si la donzelle est quelque peu jolie, ou même jeune, elle a pris ses mesures. Le propriétaire, le fils, le neveu, le gérant du propriétaire n'ont aucune chose à lui refuser. Et

vous en serez pour votre courte honte si vous réclamez. En revanche, si elle est vieille, allez-vous entamer un corps à corps avec cette harpie qui, pareille à celles du bigot Æneas, a la voix menaçante et l'odeur horrifique,

... contractuque omnia fœdat
Immundo.

Henri Heine prétendait que rien n'est plus terrifiant qu'un duel avec une punaise. Ne provoquez donc pas la punaise à deux pieds que le Destin place, avec traîtrise, sous vos pas.

Rome, Londres, Amsterdam, Bruxelles, Naples, Berlin n'ont pas de concierges. En Espagne, si vous rentrez tard, le *sereno* accourt. Il ouvre discrètement votre porte et « buenas... », disparaît aussitôt.

Paris, qui doit, comme chacun le sait, réunir après la Guerre toute la somme des vertus humaines et surhumaines, daignera-t-il suivre l'exemple des autres capitales, expurger « ses bois » d'une vermine plus odieuse que le ravet, l'araignée-crabe, le fer-de-lance ou le cobra? La chose vaut qu'on y songe. Et ne pensez-vous point qu'il était opportun de l'offrir à votre judiciaire comme thème de « méditation pour la nuit des Rois? »

Le 12 janvier 1919. — Lente, grise, morne, intarissable et opiniâtre comme les propos d'un imbécile, tandis qu'en un ciel rance de brouillard, de suie et de fumée, janvier pleure son éternelle averse, l'Eau monte, monte, monte. Elle déborde. Elle flue en nappes jaunâtres. De son infect limon, de sa boue empestée, elle inonde Paris, aussi mal défendu contre elle que n'importe quelle savane au bord du Sénégal ou du Meschacébé. Flot sur flot, les vagues se superposent, atteignent le niveau des inondations historiques. Sur la berge des quais l'eau s'étale; bientôt elle pénètre en chacun de leurs recoins, les abris, les entrepôts, toutes les constructions riveraines qui font comme une cité aux bords même du fleuve, en contre-bas de la ville et des trottoirs.

Caveaux transformés en puits, escaliers submergés, les voisins de l'inondation n'habitent

plus désormais que dans des piscines. Javel ne diffère de Venise que par l'horreur de ses gratte-ciel. Quant à l'Imprimerie Nationale, si pertinemment enlevée à l'antique hôtel du Marais où sa présence donnait une harmonie, elle nage, à présent, sur les terrains d'alluvions où l'ont assise, naguère, d'éminents pots-de-viniers. On traverse en bateau la rue de la Convention ; même, et pour peu que la chose continue, on pourra, vers le printemps, exécuter de joyeuses régates aux environs de la porte Molitor.

En 1910, quatre ans avant la guerre, le même cataclysme, dans la même saison, s'abattit sur Paris.

Tutélaire et paternel, soucieux de l'intérêt commun, le gouvernement prit, comme il convient, une attitude héroïque en face de l'Élément furieux. Il ne se borna pas, comme, dans Toulouse, le maréchal de Mac-Mahon à s'exclamer : « Que d'eau ! » Le Parlement, les administrations, les Ponts et Chaussées, les divers puisatiers, égoutiers et joueurs de pompes se sont agglutinés en commissions d'études, en sous-commissions où l'on a beaucoup parlé. Des crédits furent votés, des mesures efficaces déduites, en ronde, anglaise ou en bâtarde, sur une masse effroyable de papier blanc, idoine à

rassasier l'appétit des Cartons Verts. Puis, ayant ainsi hâblé, mis en belle prose administrative des rapports, octroyé des sommes importantes à maintes variétés de gens intègres qui les ont retraites à l'abri des courants d'air, Qui de Droit est remonté dans son tabernacle, tel Frédéric Barberousse à la fin des *Burgraves*, laissant la pluie égoutter ses *cantimploras*, le vent d'ouest se quereller avec le vent du nord et la Seine déborder à l'aise dans votre cave, cher monsieur. Car, sitôt qu'il s'agit de venir en aide au malheureux peuple souverain, de le préserver contre les météores ou l'épidémie, on ne trouve jamais une aide opportune contre l'Inondation ou la Grippe espagnole, contre la noyade ou la congestion, l'État pense avoir suffisamment agi, dès qu'il a, de quelques truismes, accru le trésor de l'Éloquence politique. Élever des remparts, creuser des fossés, construire des digues, cela n'a qu'une importance minime au regard des savantes délibérations qui n'aboutissent à aucun travail. Il ne s'agit pas, en effet, de réaliser n'importe quelle chose, de bâtir, par exemple, afin de détourner l'inondation éventuelle, un certain nombre de murs, propres à cet usage, de canaliser plus profondément le fleuve ; mais d'avocasser, de publier des notes dans les jour-

naux amis et d'obtenir l'assentiment de la majorité aux prochaines élections. Quand la crue atteindra son maximum, il sera toujours temps de mettre aux soupiraux quelques bouchons de paille et de ramasser l'eau qui déborde avec des cuillères à punch.

Ah! s'il fallait vous mettre au pain sec, vous priver de sucre, vous interdire le beurre, le laitage, le tabac, vous trouveriez, devant tous les guichets, afférents à ces biens de la terre, des molosses à la mâchoire dévorante, au cœur impitoyable et carnassier. *Cave canem.* Impuissant à donner le pain quotidien que lui demande la « Matière gouvernable », M. Boret ajoute quelques supplices encore, par manière de cabalette et d'appoggiature, aux innombrables maux de cette année. Ainsi, depuis trois jours, le pain manque. Et c'est pour cela qu'on peut voir, à la porte des boulangers, des files qui ne comptent pas moins de trois cents pauvres hères, femmes, enfants, vieillards, en train de raviver leurs catarrhes, d'aggraver leur asthme ou d'acquérir avec ampleur, bronchite, pneumonie ou congestion. La crise des transports continue. Un pot de lait, un œuf sont, à Paris, non moins rares que les perles d'Orphir, les rubis de Golconde, encore que, ni vous ni moi, n'ayons vu perles

d'Orphir ou rubis de Golconde; mais cela plaît aux amateurs de phrases toutes faites. Cependant, chauffés, éclairés, lumineux, rapides et fracassants comme le tonnerre, des trains emportent à grand ahan vers l'Alsace reconquise, un considérable troupeau de députés et de sénateurs.

> Pour assurer la liberté du monde,
> Nous combattrons l'Aigle noir jusqu'au bout,

chantait, naguère, en style flamboyant, Maurice Boukay, poète et père conscrit. Encore qu'on ne discerne pas très bien, à première vue, ce que peut être « le bout » d'un aigle, cet hymne fait comprendre que, tout pesé, et bien avant le Poilu, ce sont les parlementaires qui ont repris l'Alsace. Donc il était juste qu'au lendemain de la Victoire, ces vaillants se congratulassent sur le terrain même de leurs exploits. Et vous seriez vraiment indélicat, présomptueux et même outrecuide, monsieur, que vous seriez pessipesquée, madame, si vous aviez le front de soutenir qu'il vaut mieux donner le nécessaire aux bébés, aux vieilles dames, aux gérontes, que de charrier ces orateurs dans des voitures à l'usage des souverains.

> Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre!

Quand les parlementaires voyagent, popinent, haranguent et retrouvent, à Strasbourg, dans toute sa pureté, le foie en pain, gloire de l'Alsace; quand ils ont chaud, sont bien nourris et font, par surcroît, quelques affaires, qui donc oserait se plaindre et faire à la Troisième République le plus mince reproche, pour le respect qu'elle témoigne à la Seine, quand — tous les dix ans — ce fleuve qui le baigne, se plaît à inonder Paris.

Le 20 janvier 1919. — Paris. — A présent il faut boire et, d'un pied sonore frapper le sol où quelques millions d'hommes gisent, ensevelis. Il faut boire, se réjouir, prodiguer les hymnes et les cantiques, les alleluias et les évohés, mélanger, dans une cacophonie exubérante, les instruments les plus discords.

La joie habite dans nos murs. L'abondance a fait élection de domicile dans nos tours. Ce ne sont qu'étreintes fraternelles, explosions d'amour, accolades ferventes d'ennemis réconciliés.

Heureuse est la patrie, heureux ou peut s'en faut chaque citoyen : la poule au pot de ce vieil Henri IV inspire un mépris sans borne aux anciens habitués des restaurants à vingt-quatre sous. Comme s'il était M. Victor Boret lui-même, chaque prolétaire mange, à son dîner, des langoustes à quatre louis la pièce, des chapons

truffés, des entremets où le sucre et la vanille pèchent simplement par un peu trop d'excès.

Hosannah sur le cistre et dans les encensoirs!

Les morts ne ressuscitent pas; mais les vivants, font tant de bruit, se montrent si joviaux qu'il y aurait je ne sais quelle indiscrétion à parler encore de ceux que mitrailleuses et obus ont fâcheusement décervelés.

Quelques esprits chagrins, des gens que leur estomac taquine ou que leur foie incommode, ceux dont l'insomnie est réfractaire même à la lecture de M. Paul Bourget, vous diront — possible! — que le pauvre monde grelotte, meurt de froid, manque de sucre, de pain, de charbon, que le fruitier, le crémier, l'épicier volent avec une tranquillité parfaite, que les marchands de tout poil et de toute plume écorchent la pratique, tondent le client, comme, sous le Directoire, les chauffeurs de la Beauce dévalisaient les fermiers de Cloyes ou de Bretoncelles, mais que, loin de les poursuivre et de leur passer au cou la cravate de chanvre qu'ils méritent, ministres, juges et policiers encouragent leurs entreprises moyennant quelques pourboires délicatement offerts. « C'est le décalage de la monnaie », ainsi que

parle M. Autrand, pasteur d'hommes qui n'a pas dans l'esprit le même tour que Rivarol.

Au poids du diamant, les œufs pourris se vendent. Le beurre chimique, le bon beurre sans crème, sinon sans fétidité, « demande » pour être acquis, un nombre incalculable d'assignats. Les nourrissons, faute de lait, crèvent comme des mouches. Et puis, après? Allez-vous crier au meurtre et faire du scandale parce que tous les va-nu-pieds n'ont pas des ordinaires de ministre? L'encombrement des ports, des docks, des gares, des entrepôts est cause que les marchandises pourrissent au grand air, qui seraient si utiles au troupeau des consommateurs. Il n'y a pas là de quoi s'émerveiller ni faire des phrases. Autrefois, lorsque le pain manquait, le populaire se déchaînait, les tyrans payaient de leur trône et même de leur vie, ils payaient, ces mangeurs de la substance publique, la rançon des famines, auxquelles presque toujours, ils ne pouvaient rien.

Mais, aujourd'hui, en pleine démocratie victorieuse comme est la France, de quoi vous plaindriez-vous? Il est vrai de dire que, depuis l'armistice, le jeûne se fait de plus en plus sévère. Les pétards du premier jour, ce mardi gras de la Victoire, ont eu pour lendemain un

carême soutenu et rigoureux. Bonnes gens! Et vous auriez le caractère assez mal fait pour trouver dans ces choses un prétexte à récriminations! Pourquoi ne sûtes-vous profiter, quand l'heure était « idoine » comme dit Maurevert, le Champcenetz des Alpes-maritimes? Pourquoi ne vous êtes-vous pas enrichis, comme l'épicemar et le bougnat du coin? Vous mâcheriez aussi de la volaille, des truffes et des poissons coûteux. L'Occasion est chauve. Il fallait vous en saisir quand sa perruque d'un cheveu flottait sous votre main.

On vous le répète, d'ailleurs, vous avez beau vous plaindre, vous avez beau, devant le buffet, exécuter le tango de la vache enragée,

Dansons la capucine!
Y a pas de pain chez nous!
Y en a chez la voisine :
Mais ce n'est pas pour nous!

Paris est en liesse. Les Amours, les Plaisirs, les Jeux de toute sorte décameronnent dans les prés que la Seine arrose trop.

Quant aux mâles vertus que la guerre ne pouvait manquer de revivifier, nul doute que leur avènement ne se prépare. En attendant, malgré l'hiver, les femmes se font voir dans la rue avec le moins de linge possible. Depuis les temps

heureux de Mme Tallien, les Françaises n'avaient montré si peu de robe et tant de peau. Les Américains, vautrés à la terrasse des cafés, s'exercent à la galanterie en soufflant au nez de leurs compagnes le nuage qui sort des fumerons : pipes, cigares et autres calumets. Tout est donc pour le mieux et dans le meilleur des mondes.

Cependant, le véritable principe de jubilation, l'unique source d'allégresse, la félicité promise et le bonheur permis ne résident pas — il s'en faut bien ! — dans les sujets de contentement ci-dessus énumérés. Non ! La France a, pour délecter ses loisirs, quelque chose de mieux que les goinfrades ministérielles, ou même que l'exhibitionnisme dont s'honorent, dans la vieille Lutèce, « les compites et les quadriviers » où Mars — *ferrum est quod amant* — se pavane sur la route de Vénus.

Vivat, cent fois vivat ! M. Arthur Meyer s'est naguère fait voir à l'Opéra, coiffé d'un Huit Reflets, près de quoi la lumière du soleil n'est que bière de mars et poire de la Saint-Jean. Quel réconfort pour les amputés, les borgnes, les bancals, pour tous les genres de stropiats, quelle douceur infinie et — peut-on dire — plus qu'humaine, pour les rapatriés qui trouvent leur maison en ruines, leur champ dévasté, la grand'

mère morte et le bétail enfui, quel baume pour ceux dont la tuberculose corrode le dernier poumon, de savoir que, désormais, la fine fleur de l'élégance française — en la personne de quel autorisé représentant! — manifestait sa gratitude aux morts et son respect aux vifs, en écoutant *Faust* dans un sifflet d'ébène que surmonte un chapeau de soie éclatant comme le jais! On ne se pénètre pas tout d'abord, autant qu'il le faudrait, on ne se pénètre pas assez de la grandeur inhérente à ce geste. Un grand peuple, seul, est capable de le concevoir et de l'exécuter. L'Opéra, d'ailleurs, n'est-il pas le temple même de la civilisation, le jardin de délices où banquiers, sous-secrétaires d'État, diplomates de passage ou millionnaires chevronnés folâtrent avec les Armides sur qui veille un directeur plein d'astuce et d'obséquiosité? Là, ne pénètre jamais, sinon pour les choristes, qui chantent faux avec tant de précision, le souci de la vie chère. Là se dévoilent aux yeux, dans leur évidence flagrante, les motifs que le pays a de boire et de vanter le régime qui lui fait de tels repos.

Quelques Hurons imaginent encore, dans leur pays perdu, que l'Opéra est un lieu où l'on fait de la musique, n'ayant pas eu l'honneur d'en-

tendre une quelconque partition dans la salle tout en or que Garnier architectura. Les combinaisons commerciales du vieux juif qui, dans *Germanophilie*, a levé la patte non seulement contre l'airain de Wagner, mais contre le marbre de Goethe, ayant proscrit de cet endroit le répertoire wagnérien, on exécute bien encore là-dedans, quelques ouvrages sans gloire, prétexte utile au fonctionnement de l'institution. Pour les petites gens, les places à bon marché, pour la canaille, en un mot! Cependant, les personnes bien instruites n'ignorent point que ces vagues sonorités d'orchestre et de voix n'ont lieu que pour donner occasion à la clientèle riche de fleureter, d'échanger des visites, de jouer le *bridge*, de parler très fort, pendant que les musiciens râclent leurs catguts ou soufflent dans leur os à moëlle, mais surtout de maquignonner quelque bête de luxe dans le double tattersall du chant et du ballet.

Néanmoins une autre fin était encore réservée à cet Opéra, où M. Leygues, le Démosthène de Chauchard, fut tant aimé. En effet, l'Opéra, sous couleur de musique, permet aux gens de la grande portion (que le nouveau français traite de « gens fortunés »), il permet à ces heureux de contempler vivante la figure de la Paix, non

seulement sous les traits d'une vierge divine, ceinte d'étoiles et d'épis, mais sous la forme — ah! que parisienne! — de M. Arthur Meyer, coiffé d'un impeccable chapeau tout en soie irradiant et ciré, comme les pieds d'un Marseillais que le décrotteur vient de brosser à neuf.

Le 27 Janvier 1919. — Ceci a eu lieu dans les endroits où l'on mange à des prix exorbitants et qu'honore de sa présence le beau monde ; cela ne veut pas dire la bonne compagnie. Embusqués dévidant le récit de Pyrgopolynice et le désastre des marmites que, d'un revers de sabre, il mit en deux morceaux ; riches de la veille aux ongles mal équarris, théâtreuses aux multiples chevrons, gigolos, boursiers, mouchards décorés de frais, pour avoir su écouter aux portes, « beaux amis » de toute espèce, depuis le frêle poète qui soupire des vers aux thés intellectuels jusqu'au solide ruffian, honneur de la Riviera, ce bétail prend des attitudes, pose et bavarde, s'épanouit avec laideur au milieu des roses, des jonquilles, des flambeaux voilés qui parent le couvert. Ce qu'ils avalent importe peu. L'usage de dîner solidement a disparu. Les mangeailles d'après-midi rem-

placent le cordial repas où se plurent nos anciens. Ajoutez, pour la plupart de ces heureux, une peur jaune et verte de tous les microbes imaginaires ou réels dont leur vie est empoisonnée; en les instruisant des dangers que font courir à l'Humanité les invisibles organismes qu'elle héberge, la Science a creusé un nouveau puits de sottise dans l'intellect des bourgeois. L'un a peur de l'eau claire, cet autre se détourne des mollusques avec effroi ; le gibier menace de botulisme l'amateur de lièvre, la typhoïde guette celui qui demande aux huîtres de Zélande ou de Marennes les parfums de l'Océan. Oyez cela, braves Zoopathes, lunatiques mille fois plus que les énergumènes de jadis. Heureusement les mœurs nouvelles vous dispensent de causer ! Tandis que madame secoue en un tourbillon d'odeurs véhémentes, un nuage de poudre sur la nappe et la vaisselle, tandis que monsieur inventorie en connaisseur, la pacotille vénérienne mise en vente autour de lui, soudain un archet grince, une clarinette gargouille; l'orchestre unanime joue aussi faux qu'il est permis de l'espérer. C'est une sorte de danse telle que, peut-être, sur les rives de l'Ontario ou du Meschacébé, les Pieds-Noirs, les Iroquois en figuraient les attitudes, à moins que

ce ne soit la marche rituelle des nègres de Guinée, autour de leurs Vaudoux. Le *cake-walk* n'était pas assez lubrique, le *tango* assez crapuleux. Ils ont fait leur temps. Voici que le *fox-trot* prend la place de ces jeux. Les tziganes revenus, ces chers voyous que, bientôt, remplaceront, j'imagine, les *minstrels* de New-York ou les *bandurristas* de l'Argentine, il reste encore aux dîners de France, des hors-d'œuvre pleins de charme, d'aristocratie et de finesse. L'orchestre moud. Les maîtres d'hôtel tranchent les animaux exorbitants. Le public dîne.

*
* *

Tout à coup, un grand landore, en harnais kaki, abandonne le morceau que mangent ses dents d'or. Au milieu de la salle, parmi l'envol des assiettes, l'effarement des garçons encore mal habitués à ces emportements du *Far-West*, il saisit le premier venu, homme, femme, se dégingande avec. L'honnête Auguste Barbier s'indignait du vieil, honnête et patriarcal chahut. « Quelle danse et quel nom! » exclamait le Prudhomme convulsif des *Iambes*, quand au lende-

main des Trois Glorieuses, il poussait contre le peuple des anathèmes en bonnet de coton. Que dirait-il du *fox-trot*, le pauvre homme! s'il en pouvait admirer les ébats? Ce n'est plus de la chorégraphie, hélas! Même ce n'est plus la pantomime obscène du tango.

Lorsque, d'aventure, l'un de ces corybantes saisit quelque autre guerrier de son espèce, on ne peut écarter le souvenir tragique des mercenaires, les couples enlacés dans le *Défilé de la Hache*, avant le massacre voulu par Hamilcar; mais ici, rien de molochiste. Ces danseurs sont de joyeux vivants. Nous préservent les Destins d'offenser l'Amérique, de jeter sur les alliés de la France un blâme collectif! Mais, au nom de la gratitude même que chacun de nous doit à ces amis efficaces et loyaux, il convient de montrer à quels risques leurs « brebis galeuses », en important ces mœurs dans Paris, exposent le respect et la tendresse que nos cœurs ont voués au peuple de Washington et de Wilson.

Le *fox-trot* égaie et facilite, après boire, la digestion des dîneurs, mais l'homme ne vit pas seulement de pain et d'*extra-dry*. Des établissements d'un genre spécial permettent à toutes les sortes de mondaines l'exercice de ce pas, dont l'indécence ne laisse rien à désirer. Les

pêches à quinze sous et les honnêtes femmes participent, les unes et les autres, à ces déhanchements. Leurs chameliers, comme disait Veuillot, escortent les unes, cependant que les maris des autres assistent leurs compagnes, dans leurs pâmoisons et leurs gambades. Il serait moins fâcheux de voir sa femme ôter, en public, sa chemise et prendre le costume de Phryné, que de donner à l'œil des curieux, le spectacle de pareils tordions. Après le deshabillé, de plus en plus hardi, après la jambe nue et la gorge offerte, il manquait une chose encore à ces Èves que ni Constantin Guys, ni Félicien Rops lui-même n'avaient su prévoir, l'exhibition, dans la rue et sur la place triviale, de ce que l'on nommait, jadis, « l'amour et ses mystères », c'est à présent la *fœmina simplex* de Junéval, araignée apocalyptique dont Rouveyre, en artiste de génie, a retracé l'horreur, sans pitié ni mensonge. Que sont devenus les couples d'autrefois, les unions sévères et douces où la femme et l'homme partageaient le bonheur et la peine, l'amour des enfants, le souvenir des pères, le foyer?

Le 2 février 1919. — Quels jolis garçons et combien dignes de louange ces poilus de Belleville qui, peut-être, inaugurent le temps béni des représailles contre la sordide engeance des boutiquiers. Va-t-elle enfin sonner l'heure attendue et réparatrice où les profiteurs de la détresse publique auront à rendre compte de leurs déprédations?

Les tribunaux, l'amende, un peu de prison même ne les effrayaient guère. Pendant quatre longues années de rapines, d'exactions, de ventes illicites et de trafics scélérats, ils ont fait suer à la misère commune des bénéfices assez beaux pour essuyer, d'un front imperturbable, les quintes de cette vieille Thémis.

Ils ont soutiré, pieuvres ou sangsues, tant d'or aux veines de la France qu'ils peuvent, sans émoi, payer la rançon de leur opulence neuve.

Quant à l'honneur, ce bandit qui transforme, au cœur de janvier, le charbon en objet de luxe et, plus hideux encore, cet empoisonneur qui marchande aux vieillards, aux enfants, la nourriture unique dont ils vivent, le lait, le lait plus dispendieux, à présent, que les truffes et le caviar, essayez donc un peu d'expliquer à leurs faces reluisantes de bêtise, d'impudence et de cupidité, ce que vous entendez par ce vocable.

Un rire infini, olympien, élargira, s'il se peut encore, ces ventres dilatés par le lucre. L'honneur ! L'opinion ! Qu'est-cela ? D'ailleurs, l'Opinion acquiesce à leurs agissements. Elle jonche de rameaux verts leur chemin de velours. Ne payent-ils pas aux échéances? N'ont-ils pas l'estime de leurs égaux, de leur notaire et de leur portier? La vénération universelle génuflecte et s'agenouille devant les sacs bien emplis. Une condamnation plus ou moins infamante, les considérants émis en correctionnelle par un juge grincheux et dyspeptique ne leur importent guère. Ils ont le « sac », vous dis-je, et, debout sur ce piédestal, regardent le monde avec le triomphant mépris de l'imbécillité.

Mais si quelqu'un paraît qui interrompe la fête? Si prompte, clairvoyante, efficace et rude, la justice populaire intervient? Si, traînés

au grand jour, les hiboux, les chauves-souris d'arrière-boutique sont exposés à la dérision, à la vengeance, couverts d'opprobre et châtiés suivant leur mérite? Si les horribles mercantis, sous la huée et les crachats, sous les coups de la foule indignée et vengeresse, éprouvent chaque jour ce que pèse la main du peuple justement irrité — en attendant qu'une législation nouvelle satisfasse la conscience de tous et les contraigne à rendre gorge — peut-être, alors, supputeront-ils avec moins d'impudente sécurité les trésors extorqués à la faiblesse publique. Lorsqu'on fouettera ces drôles dans la rue, peut-être perdront-ils quelque chose de la grossièreté, du cynisme, de la provocante goujaterie avec laquelle, sans cesse plus butors, ils accueillaient leurs victimes.

Les hommes de la Révolution en eussent accroché quelques-uns aux reverbères, comme ils faisaient pour les accapareurs d'alors, ce qui suffisait à éclairer les autres, à les faire, sinon plus honnêtes et probes, du moins plus retenus dans leurs malversations.

L'historiette vaut qu'on la déduise. A Belleville, donc, un beau soir, quelques poilus, retour du front, mais solides et bien portants, se présentent chez une crémière, notoire pour

ses gains fabuleux et sa dureté au pauvre monde. Au préalable, deux ou trois avaient envoyé leur femmes demander à la crémière du beurre, lesquelles étaient revenues bredouilles ainsi qu'il était prévu.

Lentement, gravement, l'air candide, un à un, les poilus entrèrent dans la boutique. La crémière trônait au comptoir, dans toute la flasque majesté de sa personne, tandis que les filles, éparses à travers le magasin, vaquaient au soin de leur état. — « Un quart de beurre, madame, s'il vous plaît, interroge le premier poilu. — Du beurre! mais nous n'en avons pas! Néanmoins, à raison de vingt francs la livre, on pourrait peut-être vous en procurer. — Vous n'avez pas de beurre, exclama un second interlocuteur. Nous allons bien le voir! » Et, toujours paisibles, à pas rythmés, d'un air cependant auquel on ne résiste guère, quand on est faiblement pourvu d'héroïsme, la bande pénètre dans l'arrière-boutique où, d'ailleurs, se borne sa perquisition, car elle y trouvait surabondamment l'objet de ses recherches. Cinq ou six mottes sous leurs compresses d'eau fraîche, cinq ou six mottes de beurre, jaune, dru, appétissant, à même une tablette de marbre, attendaient, sans doute, le jour peu lointain où

M. Claveille donnera un essor plus vaste à la Vie chère. Spectacle rassurant ! Vous le savez.

Il n'est sous-sol, cave, resserre, placard ou garde-viandes qui ne regorgent à Paris, de sucre, d'œufs et autres comestibles. Voyez plutôt dès qu'il s'agit de favoriser les confiseurs opulents. Pour vous, pour moi, le sucre ne reparaît pas chez l'épicier du coin. Mais pour messieurs les confiseurs, pour aider encore, s'il se peut, à l'enrichissement du Riche, l'État si rogue, si insolent avec la matière électorale, épanouit un bon sourire de Papa Gâteau ; dans les poches de son twine, il trouve autant de friandises qu'il en faut à son cher Notable Commerçant.

Mais les poilus de Belleville ne s'attardèrent pas à ratiociner là-dessus. Chacun soulève une motte, l'emporte et, barrant le chemin aux crémières éperdues, il coiffe la patronne, d'abord, puis chaque demoiselle suivante de ce turban inopiné. Dûment enfoncé et pesant sur les vertèbres de ces dames, le beurre commençait à fondre, les arrosant d'une copieuse maître-d'hôtel.

En cet arroi, les poilus jettent hors de la boutique les sinistres affameuses à la risée éclatante de tout le faubourg qui ne leur épargne,

comme de juste, ni les sifflets, ni les projectiles, ni les affronts.

Puisse un tel geste mettre en mouvement l'équité latente dans la foule, susciter, par ce temps d'inertie et de torpeur générales, un mouvement d'indignation qui nous venge et surtout nous délivre des ignobles mercantis! Après avoir lutté, pendant quatre ans, pour tenir tête à l'invasion étrangère, les soldats revenant dans leur foyer trouveraient, installés en permanence, le vol sans pudeur, le brigandage autorisé des boutiquiers! Après avoir enduré le pillage des Allemands, il faudrait encore subir les exactions de leurs compatriotes! Leurs compatriotes! Ceux-là même qui, pendant la lutte où chaque soldat risquait sa vie à chaque minute qui s'écoule, n'avaient, à l'arrière, d'autre souci que d'arrondir leur pécule et d'écrémer du bien sur la misère du pays!

Certes, il est beau de faire la guerre, à l'étranger, à l'envahisseur, de combattre l'Ennemi du dehors, tout en ménageant si bien l'avoir du Riche. Que l'on immole plusieurs fois cent mille hommes à la préservation d'un bassin minier exigée par quelques maîtres de forges. Mais, peut-être, ne serait-il pas moins exemplaire, imitant les poilus de Belleville, peut-être

ne serait-il pas moins glorieux de pourchasser l'ennemi intérieur, d'infliger aux troupes malfaisantes, à ceux qu'ont engraissés le carnage et la mort d'un million d'hommes, un châtiment dont l'Histoire se souvienne. Les corbeaux et les vautours qui suivent les morts et se nourrissent de leur chair, sont moins hideux que les Thénardier de l'arrière, défaitistes en action, plus nuisibles que tous ceux qu'ont frappés les conseils de guerre. Donc, si le Code n'a pas d'armes pour atteindre les infâmes boutiquiers, puisse du moins la vindicte publique s'emparer d'eux et les accrocher à la potence, après le pilori !

Le 10 février 1919. — Un seul nom parmi les grotesques appellations qui, dans le calendrier grégorien, désignent les douze coupures de l'année, offre quelque pertinence et ferait bonne figure à côté des mois républicains. Février! Février le bien nommé, Février, saison des fièvres, de la glace, du froid plus douloureux encore que la faim! Février! hideuse époque du verglas et des maux qui s'aggravent, tandis que la bêtise du carnaval accroît l'ignominie habituelle de ces coupe-gorges, les lieux dénommés de plaisir. C'est par la Nuit que l'Hiver commence. La Plaie des Ténèbres voile de sa tristesse les derniers mois d'automne. On patauge dans l'obscurité. Puis vient la neige, le temps hiémal où, plus dure que le fer, l'eau se confond avec le bassin des fontaines, où le « sombre Hiver — comme dit Kipling — a verrouillé la Terre ». Déjà le soleil s'attarde à l'horizon. Pen-

dant les crépuscules moins brefs, il teinte de mauve, de rose et d'or la neige bleuâtre. Mais les dures épines du gel, ses poignantes aiguilles pénètrent dans la chair, paralysent le souffle dans les poumons endoloris. Inclémente et douloureuse pour le Riche, la cruelle saison de Février tue et frappe sans relâche le Pauvre, que rien n'épargne, pas même les météores et le temps qu'il fait. A qui n'a vêtements, fourrures ni foyer, au grelotteux mal nourri que, seule, réchauffe la calenture de l'alcool, tout se fait impitoyable pendant les mois gelés. Tandis que les entrepôts regorgent de charbon et les gares de voitures, les ministres chargés d'assurer la vie opèrent avec tant de prévoyance et de probité que l'anthracite ou même le vulgaire charbon s'élèvent au prix du diamant, comme s'il avait déjà cristallisé.

L'armistice, accueilli avec tant de joie et de pétards, se prolonge. D'autant plus s'accroît la cherté des vivres.

Le Parlement se divertit à édicter des lois inopérantes. Les heureux ferment leur guichet au nez de la famine, tandis que la Conférence de la Paix, au lieu de résoudre sur-le-champ la question allemande, consacre ses loisirs à réformer l'état de l'Océanie ou de la Chine. Cependant

la misère s'étend. Elle grandit, comparable au géant captif dans une bouteille. Jusqu'à présent, elle se borne aux plaintes, aux gémissements; quelquefois elle fait entendre cet éclat de rire qui sert à Paris de baume universel. Mais le jour où, suffisamment robuste, le géant passera des plaintes aux menaces, que deviendront les prudents, les habiles qui, si impudemment, ont organisé la détresse publique? Devant le Peuple irrité, garderont-ils, comme devant les masses encore débonnaires, leur morgue de parvenus?



Un des impôts qui frappent le plus lourdement ceux que le XVIII[e] siècle nommait « les gens de la petite portion », le droit régalien prélevé par les Gras sur le troupeau des Maigres, c'est le pourboire, honte et malheur des pays civilisés. Un restaurant populaire affiche sur ses murs : « Le pourboire est une charge inique pour qui le donne, une honte pour celui qui le reçoit. » Que pensent de cet apophtegme les bagotiers, les chasseurs de cafés, les conducteurs d'auto, la horde innommable et vague qui ramasse les

miettes de Paris, qui n'a pour toute subsistance que les dessertes de l'orgie et de la prostitution? Il saute aux yeux que le garçon acharné à son client, avec l'unique souci de lui extorquer une bonne-main aussi large que possible, n'exerce pas le plus fier métier du monde, que la valetaille des établissements publics, au lieu de réclamer, comme un emblème de virile dignité, le port de la moustache, qui donne à la plupart d'entre eux l'aspect de terrassiers mal dégrossis, aurait mieux fait de chercher, pour vivre, un expédient moins abject que la mendicité du pourboire. Mais, ici, le bourgeois paie. Or, le bourgeois, infiniment lâche devant l'opinion, devant sa propre sottise et la sottise du voisin, est incapable de réagir contre une coutume qui, de près ou de loin, touche à sa vanité. Ce qui fait que les intéressés, devinant leur clientèle exploitable à merci, opèrent sans aucune retenue et tondent jusqu'au vif ce troupeau bénévole.

Depuis la guerre, le domaine du pourboire s'est monstrueusement agrandi. Bien longtemps avant la vie chère et le « Grand Soir » des restrictions, l'obole de jadis s'est faite piastre ou ducat d'or.

Menant son auto crasseuse, regardez le chauffeur qui plane sur une foule surprise par la pluie

et qui ne daigne pas se retourner même à l'appel des femmes ou des infirmes. Le goujat, hier encore besogneux, eût été dans la joie en recevant pour n'importe quelle tâche, un infime salaire. A présent, maître du pavé, il dédaigne, passe, et quand il s'attarde, un moment, à discuter, il met avec cynisme aux enchères son travail.

Croyez-vous que les anciennes gratifications, les profits d'autrefois suffisent à leur cupidité? C'est le temps de la Vie Chère.

Or, le manieur de vaisselle, aux coudes gras, ne s'inquiète point si vous, petit rentier, universitaire, homme de lettres, vous ne touchez pas un centime de plus qu'au temps de l'avant-guerre.

Payez d'abord, payez toujours, pauvre diable en chemise blanche, en paletot de drap fin! Le même artisan ivoirier qui gagnait, en juin 1914, une vingtaine de louis par mois, exige à présent mille francs par semaine du patron, lequel est obligé de céder s'il ne veut pas fermer boutique. Tels sont les malheurs du prolétaire! Mais si le bourgeois prétend prendre ses repas dans un lieu décent, il faut qu'il verse à l'officieux une paraguante propre à le satisfaire, ce qui permet au tenancier de la gargote de faire, du même coup,

un bénéfice de quatre ou cinq cents pour cent et d'avoir bientôt sa loge à l'Opéra.

La chose n'a pas grand inconvénient, lorsqu'elle a lieu dans une mangeoire de luxe. Les nouveaux riches qui se pensent décrasser en ingurgitant des nourritures coûteuses et surtout en se montrant chez Larue ou chez Voisin, n'hésiteront jamais à jeter un pourboire qui varie entre deux et trois louis, pour une carte à payer un peu forte.

L'estafier qui les sert gagne plus d'argent qu'un ministre ou que M. Marcel Prévost. Il paraît donc assez juste que le tenancier du restaurant ne le paie pas derechef, le poste qu'il occupe étant par lui-même suffisamment rémunérateur.

Mais les pauvres, les petits, ceux qui doivent garder les apparences mais compter néanmoins avec leur étroit budget, *res angustæ domi*, n'est-il pas infâme de permettre qu'un gargotier sans vergogne les force à payer indirectement sa valetaille?

O Démocratie! Éternel fond d'eau vive! Réservoir de la jeune humanité! Source de l'intelligence et du travail! Toi que nous rêvâmes si belle, aux jours passionnés de notre adolescence! Toi qui nous apparus éloquente et superbe,

avec la dialectique immobile de Périclès ou drapée, ainsi qu'un dieu, dans la toge romaine, voilà, sous ton enseigne, quelles malpropretés s'échafaudent, quels doigts immondes larronnent un or infâme, comme l'Hermagoras de Martial emportait les nappes du souper.

C'est en ton nom que les marchands nous affament, que le rebut de l'humanité nous escroque, enfin que les pouvoirs publics semblent faire de leur mieux pour aider l'hiver à tuer les pauvres gens. Tu devais nous ramener la Pitié. Jamais la Pitié ne fut plus absente. La Probité, sans doute, l'accompagne, car elle est absente de nos mœurs. Un poète soupirait après le jour un peu chaud

> Qui viendra fondre enfin ces glaces et ces graisses !

Puisse-t-il, ce jour consolateur, jaillir bientôt de la froide aurore ! Puisse-t-il, même aux éclats du tonnerre, annoncer à l'univers la naissance d'un nouveau printemps !

Le 10 mars 1919. Mardi. — Dans le jardin claustral qui s'ouvre sous nos fenêtres, déjà le gazon a des pointes dont le vert tendre s'égaie au soleil matinal. Quelques bourgeons apparaissent aux branches des arbustes inférieurs, tandis que les beaux arbres, tilleuls, charmes, platanes ou ormeaux gardent encore leur sombre masque, la livrée intacte de l'hiver. Cependant, à la tête des rameaux qui s'élèvent et baignent dans un air plus pur, une goutte de sève affleure, en attendant qu'elle éclate en jeune et robuste verdure. Mars ne cisèle pas encore les boutons d'or et ne repasse guère de collerettes, pour donner à Gautier une rime imprévue et charmante à « pâquerette ». Mais dans les jours moins brefs, dans une tiédeur qui passe, dans je ne sais quel souffle amène, l'on pressent déjà que le drame de l'hiver a eu son dénouement. Là-bas, au bord des rivières heureuses, auprès

de la mer aux couleurs de pierrerie, a commencé la fête du printemps. Mais ce n'est que dans les pays brumeux, dans les climats sévères, sous les ciels dépourvus de joie et dans les mornes campagnes où le soleil fait attendre son retour, que l'on goûte pleinement l'allégresse du renouveau. Tous les orangers de Naples, tous les lauriers roses de Grenade ne valent point la première violette de Pâques. Sur l'épine encore noire, dans la haie où rien ne verdit, lorsque paraît le bouton lanugineux du saule, quand l'hépatique mauve s'épanouit près des coucous et des jeunes primevères, l'habitant des pays d'Outre-Loire éprouve un sentiment de renaître que ne lui donneront jamais les mimosas d'or et toutes les orgueilleuses fleurs de la Riviera.

Cependant le sol est encore humide. Il reste à l'état de boue; les fleurs, avec leurs minces visages d'enfants maladifs, ne font pas éclater bien haut cette joie inquiète que menace la tardive gelée. Un caprice de la lune, un soir de pluie ou de froidure : c'en est fait des mignonnes frileuses qui n'ont pas, comme leurs nobles sœurs, la gloire de s'épanouir au beau soleil de mai.

Aussi dans le noir Occident où les nuages, porteurs d'averses, chevauchent dans le ciel et

tordent aux vents leurs humides chevelures, ce n'est pas, quoi que dise le poète, une fleur, bouton d'or, ou pâquerette (le bouton d'or, au surplus, apparaît à peine vers le milieu de mai), qui sonne le réveil et chante les matines du printemps. Non! Cet office est dévolu au musicien toujours présent, fidèle, encore que bohème, à l'ami des mauvais jours qui n'abandonne la maison, ni la ferme, ni quelque coin que ce soit, habité par l'homme et fécondé par son travail.

*
* *

Ici, les oiseaux parisiens, les lourds pigeons, les moineaux qui, même en plein janvier, se bousculaient sur la neige, au pourchas des miettes, des grains oubliés ou des insectes morts, à la tombée de la nuit, pépiant avec un bruit qui fait penser à la fois au « chant » de la friture et au martellement de la grêle sur un toit, se réfugiaient par milliers, comme les ombres de Virgile, sur un arbre, douillettement placé près d'une cuisine ou, tout au moins, abrité par un mur solide contre la rafale de neige et les météores de la nuit. A présent, ils reviennent, s'appellent, font cercle, disent des riens, pareils

aux bourgeois malades qui, dans le promenoir conventuel de la Maison Dubois, viennent, au premier rayon, chauffer leurs antiques rhumatismes et leurs catarrhes obsédants. Ils sautillent, volètent, se culbutent. Sur le sable propre des allées, ils s'étirent avec amour, puis recommencent leurs interminables conversations de prolétaires désœuvrés.

Toutefois, ce n'est pas le pierrot, même idéalisé par Giacomelli, qui a l'honneur de donner à l'ouverture des saisons ce premier coup d'archet. Mais écoutez! Le jardin garde encore un autre habitant plus fidèle que le rouge-gorge ou le bouvreuil. Écoutez! ces trois notes, ce trille martelé par un timbre d'acier ou de cristal, c'est la voix du merle, du noir et joyeux passereau qui ne veut plus croire à l'hiver, au choc en retour du monstre, à la lune rousse, aux froids tardifs et autres calamités. Dans les jours indécis rayés d'ondée et de soleil, sa verve se déploie en trilles extatiques. La plume toute mouillée encore, il se gonfle et se rengorge dans l'amical rayon; il appelle à grands cris sa fauve merlette. Voici bientôt le moment des nids, de la renaissance éternelle, dans une suite de « bébés merles » qui, plus tard, vêtus de moire antique et de jayet, auront un bec d'or pur, des

yeux de diamant noir. Certes, le merle n'est pas un poète, un chanteur comme le rossignol. Sa voix trop courte ne suffirait pas à magnifier la rose dans les chaudes nuits de juin, à pleurer « toujours Itys », à déclamer le poème de l'ombre et de la lumière, la lune éparpillant sur les rameaux sa clarté de nacre, de perle et d'argent. Mais il est l'hôte familier du préau, de la cour, du jardin. Il abrite sa famille au lierre de votre muraille, trotte menu dans les buis qui bordent les massifs. C'est le génie et, peut-on dire, le bon esprit du lieu. Pas d'oiseau plus sédentaire. La familiarité sauvage de l'hirondelle, sa demeure suspendue à la nôtre, la laisse pourtant bien loin de nous, en plein azur, sans que nous puissions jamais prendre contact avec elle, tandis qu'elle poursuit, en bizarres hiéroglyphes, sa chasse infatigable aux moucherons. Le merle est terre à terre. Point artiste, comme le rossignol; point navigateur, comme l'hirondelle, c'est un oiseau qui ne vole guère. Afin de mieux affirmer ses accointances avec la bourgeoisie, il arbore l'habit du Tiers; il n'a pas changé de costume, en dépit des révolutions et des orages sociaux. Il aime les séjours un peu sombres, les « froides charmilles jansénistes », les jardins aux ifs taillés, aux lierres tondus minutieuse-

ment comme les favoris d'un magistrat. Dans les mornes préaux du lycée, il guette la bêtise qui va s'épanouir sur les lèvres de monsieur le censeur ou du préfet en représentation. Et vite ! un coup de sifflet, afin que nul n'en ignore ! Pauvres écoliers ! Qu'au moins celui-là vous venge et qu'à défaut d'homme intelligent, un merle prenne pitié de vos malheurs !

Celui qui va et vient sous ma fenêtre, en harnais de clergyman, qui, de temps à autre, fait halte gravement pour déterrer un lombric ou, peut-être, quelque larve, ne peut contenir sa joie. Il chante sans cesse, il recommence à l'infini le *lied* enivrant des beaux jours.

Ah ! petit merle ! petit merle ! joyeux annonciateur de la belle saison, est-ce vraiment un renouveau que tu préconises, tandis que le crépuscule rosit les nuages dans le ciel ? Demain, la moisson lèvera, sauf pourtant la moisson lugubre de la mort. Le froment de la paix emplira de nouveau les granges du riche, sans qu'un morceau de pain aille de plus au malheureux.

Pourtant le cœur des hommes est-il fermé à la justice, à la pitié, à la raison, est-il si bien gardé contre toute pensée généreuse que l'on ne puisse plus espérer, pour les races à venir, un épanouissement tardif de la Justice et de l'Amour ?

Petit merle! Petit merle! grand sonneur de matines! Petit merle, héraut du jeune prince Avril! ton trille pur d'acier et de cristal ne va-t-il point bientôt accréditer par le monde, la fin de tous les hivers, de toutes les froidures, la douceur d'un nouveau printemps où, sous les arbres épanouis, marcheront enfin, liés par une fraternelle étreinte, les hommes exempts de haines, les hommes ne subissant d'autre joug que celui de la Raison et de l'Humanité?

Le 17 mars 1919. Paris. — La tentative de meurtre si heureusement avortée, contre monsieur Georges Clemenceau, a remis en évidence et, pourrait-on dire, inscrit sur l'affiche « les classiques de l'assassinat ». Ceux que le professeur Régis appela d'un nom qui reste, « les magnicides », ont moissonné quelques regains de leur antique célébrité. De Brutus à Louvel, en passant par Damiens et Ravaillac, les tueurs de rois ont fait parler d'eux. *La Grande Encyclopédie* et le *Larousse* contre-pointés de vagues souvenirs pédagogiques, ont permis une érudition aisée aux personnes même, qui n'entretiennent que de lointains rapports avec cette vieille dame, la muse Clio. Une pareille incontinence de rappels historiques désoblige fort monsieur Louis Marsolleau ; ce fils des muses affirme que les journaux de la semaine dernière ont quelque

peu abusé d'Harmodius, de Pisistrate et de la chanson :

En murthou cladi to kziphos phorêso.

dont le premier vers se peut figurer à peu près de la sorte, en caractères latins.

Or, tandis que le toujours fringant monsieur Marsolleau fait caracoler sa méchante humeur contre nos rappels de ce petit poème, plusieurs amis inconnus veulent bien nous en demander le texte, la provenance ; il en est un qui va même jusqu'à nous interroger sur l'éditeur de Callistrate. Au risque de déplaire itérativement au chansonnier de la défunte *Bataille*, il est aisé de donner satisfaction à la curiosité des personnes qui nous écrivent, bien plus, de mettre sous leurs yeux, les seize vers dont se compose le thrène consacré à la mémoire des éphèbes athéniens. Victor de Laprade l'a pris pour *leit-motiv* de son *Harmodios*, drame en vers très inférieur, sans doute, à *Mais quelqu'un troubla la fête*, lequel, néanmoins, n'est pas sans mérite. Elle y revient sans cesse, comme le « thème de la Pentecôte » ou celui de la « Rédemption, » reviennent dans *Parsifal*, et s'incorpore comme eux à l'action dramatique. Bien en prend à l'auteur de n'avoir pas vécu dans les libres cités de la

France républicaine. Son ouvrage tombe manifestement sous le coup des « lois scélérates » ; il constitue, en effet, un éloge formel et enthousiaste de l'assassinat politique, une excitation au meurtre des « tyrans ». La voici. Je traduis, d'une façon peut-être infidèle, n'ayant sous les yeux aucun texte qui me permette de contrôler mes souvenirs. Que les Hellénistes donc, me prennent en merci :

Dans la branche de myrte je porterai le couteau,
Ainsi qu'Harmodios et Aristogeïton,
Lesquels mirent à mort le tyran
Et rendirent Athènes maîtresse de ses propres lois.

Cher Harmodios, tu n'es pas tout à fait mort,
Mais, dans les îles bienheureuses, on affirme que tu vis,
Où réside Achilleus aux pieds véloces
Et Diomède, le Tydéen.

Dans la branche de myrte je porterai le couteau,
Ainsi qu'Harmodios et Aristogeïton,
Lesquels, dans les pompes d'Athéna,
Frappèrent Hipparchos, l'homme tyran.

Toujours votre los permanera sur la terre,
Très chers Harmodios et Aristogeïton,
Pour ce que le tyran vous frappâtes à mort
Et rendîtes Athènes maîtresse de ses propres lois.

Le *Banquet des Sophistes*, antérieur à l'*Hexa-*

méron de saint Ambroise, est comme l'encyclopédie écrite par l'évêque de Milan, un *compendium* des connaissances humaines (le Moyen Age aurait dit une « somme »), un répertoire de tout ce que le monde gréco-latin savait, alors, en matière d'art, de sciences, de lettres, de politique et de philosophie. A peu près sous le règne de Commode, vint à Rome un égyptien (l'Afrique allait donner Tertullien au christianisme et, deux cents ans plus tard, le sinistre Augustin); il venait de Naucratis et portait le nom d'Athénée. Sans doute, il se produisit dans les fêtes que donnaient, en ce temps, les nouveaux riches, les armateurs juifs, les banquiers, les entrepreneurs de travaux publics, tels que Trimalchio le sémite (malchio — meleck) ou le marbrier Habinnas. Il figurait à leur table en qualité d'*arétalogue*, parmi les bouffons, les acrobates et les mignons du fastueux parvenu. Dans les premières années du troisième siècle, ayant trouvé un éditeur (nous avons appris de Martial, que la chose n'était beaucoup plus aisée à Rome qu'à Paris), il fit paraître son grand livre qui ne représente pas moins de cinq grands volumes in-4°, dans l'édition que les bibliothèques mettent communément à la disposition du public. Sous la fiction légère d'un

banquet, dont la mise en scène est à peu près identique à celle de Platon, il fait converser entre eux les plus illustres de ses contemporains : Ulpien, le jurisprudent, Gallien, que l'Antiquité met, parmi les inventeurs de la médecine, sur le même rang qu'Hippocrate, les poètes, les gens du monde, les oisifs bien appointés. Droit, science, botanique, danse, amour, poésie, origine des dieux et métiers manuels, ces personnes épiphanes discourent à perte de vue, en propos infinis, sur toutes choses; elles pourraient soutenir, comme Pic de La Mirandole, une thèse : *de omni re scibili*. Un des convives, à propos — sauf erreur ! — de César poignardé en plein forum, cite le chant de Callistrate, assez médiocre poète dont quelques pièces « galantes » se peuvent lire dans les recueils de *poetæ minores*.

Le 21 mars 1919. — Ce n'est pas encore la Vigile de Vénus, la première nuit de mai. Néanmoins, l'heure officielle du printemps sonne à l'horloge banale de vos calendriers. *Solvitur acris hiems* (que M. Marsolleau pardonne ce latin itératif!), et voici le temps de

l'équinoxe printanier. Le Soleil entre au signe des Poissons et comme le dit ce vieil Horace :

> Dans l'azur, à présent, les Lunes empressées,
> Des célestes maisons réparent le décri.

Tous les peuples, toutes les religions, fêtèrent l'allégresse de l'Homme et du monde, quand le retour de la lumière brise les sept sceaux de l'hiver. La Semaine sainte de Byblos, l'enchantement du vendredi saint, la résurrection d'Atys mutilé, dans ce pin au tronc résineux, que les enfants de ma Bigorre natale embrasent encore pendant les nuits de Saint-Jean, expriment tous cette joie et ce sentiment d'évasion qu'éprouve l'homme aux premiers effluves du printemps.

Il est bien faible encore et timide et plein de frissons indécis, jeune dieu nouveau-né sous le regard des Nymphes tutélaires. Toutefois,

> Il est ressuscité l'antique adolescent ;

rien ne peut désormais arrêter, dans sa triomphale carrière, la marche ascendante du soleil.

Déjà fleurissent la première violette, les hépatiques, les vénéneux alléluas ; les chatons du saule et du noisetier pavoisent son chemin de leur jeune efflorescence. Bientôt, les tulipes orgueilleuses, les renoncules de pourpre et d'or,

les jonquilles aux voluptueux parfums, les anémones que teint le sang d'un dieu, les arbres de Judée, les héliotropes d'hiver et le lilas terrestre; bientôt aussi, l'autre lilas, mauve et blanc, aux haleines puissantes et légères, tresseront à la Déesse de Botticelli, une guirlande somptueuse et délicate. Mais ces fleurs, ces fleurs de luxe et d'orgueil, ces joyaux du printemps, n'ont peut-être pas le charme persuasif, la grâce, pourrait-on dire, qui s'ignore, des premières fleurettes, avant-courrières des beaux jours.

Le 27 mars 1910. Paris. — « Nous tenons un facétieux consul ! » disait le romain, que, déjà, mettaient en bel humeur les actes du pouvoir. Non moins heureux que la Ville-aux-Sept-Collines, Paris s'enorgueillit de posséder un nombre de consuls à peu près illimité, « Consuls », traduisez « ministres », dont l'humeur folâtre chaque jour, s'avise de quelque passe-temps nouveau et ne permet pas à la Bête imposable de s'ennuyer, ne fût-ce qu'un instant. « Mangeurs et mangés — disait Thomas Vireloque — c'est toute l'Histoire ancienne ; blagueurs et blagués, toute l'Histoire moderne. » Jamais, cependant, les pasteurs de peuples n'avaient si carrément « blagué » leurs ouailles ; jamais, avec une telle désinvolture, ils n'avaient ri au nez de ces pécores, en leur tondant la laine jusqu'au vif.

Paris est devenu la cité de la misère, le chef-lieu de la famine, la ville du carême perpétuel.

D'un côté, dans un rayonnement de fête, les nouveaux riches et les anciens riches se gavent à qui mieux mieux. Sous l'œil bénin de la police franco-américaine, ils savourent les délices du *tango* clandestin, fouettent le vin mousseux qui rit dans la fougère et s'ébahissent de voir les jeunes françaises onduler du serrecropière, comme les femmes à *gauchos* de l'Argentine ou les bohémiennes gaditanes. La guerre ayant relevé le moral des individus, ravivé le sens de la dignité nationale, chaque théâtre qui s'ouvre pour l'ébattement des rousses-cagnes opulentes et de leurs chameliers, s'efforce d'imaginer quelque immondice qui l'emporte sur les ordures du voisin. En revanche, les quotidiens se font pudiques. Les robes montantes des Salutistes, le mouchoir de ce bon monsieur Tartuffe habillent les héroïnes du roman feuilleton et les belles dames des récits « littéraires ». En effet, tandis que la noce abjecte et son apéritif, le théâtre obscène, tandis que la danse crapuleuse et les pots vidés ennoblissent les loisirs des jeunes français, l'hypocrisie, autrefois horreur et dégoût, en un pays où sonna le vert langage de Molière, de La Fontaine, de Rabelais, de Saint-Simon, l'hypocrisie étend ses ailes noires et fétides : elle en couvre la façade morne de ce que Joseph

Prudhomme appelle désormais l' « édifice social » : A mœurs cyniques, langage pharisien.



Pendant que ces beaux fils goûtent les si bien mérités loisirs qu'ont faits à la plupart les travaux de la guerre, loin du front et des obus, le pauvre monde crève de faim. Les nourritures indispensables à la vie atteignent de tels prix, que les gens peu aisés ne les sauraient acquérir, tandis que le Pouvoir tolère, c'est-à-dire encourage les affameurs et prépare aux mercantis des chemins de velours. Gouvernants et profiteurs de la guerre s'entendent le mieux du monde : ils ont des « affinités électives », qui leur mettent spontanément la main dans la main. Cela, d'ailleurs, n'importe guère. Du moment que la noce marche, que les grands bourgeois réalisent d'importants bénéfices, tout va pour le mieux dans la planète que nous avons l'honneur d'habiter.

Au surplus, bonnes gens, de quoi vous plaindriez-vous? Les consuls que vous vous donnâtes, les joyeux consuls de l'après-guerre, s'ils vous refusent le pain, du moins, vous accordent le cirque et ses nobles ébats. Les cœurs tressail-

lent d'allégresse. Les champs de courses, à présent que les pêchers fleurissent et que sourit un peu de vert aux branches des marronniers, préparent à leur clientèle une vaste suite de plaisirs intellectuels. Auteuil, Longchamp, Vincennes, voilà bien, sous des noms changeants le forum qui convient à la nation française. Là, tous les cœurs s'harmonisent, tous les esprits montent au même niveau. L'égalité règne dans ce qu'elle a de plus parfait, au moment où quelques voyous en casaques éclatantes, poussent vers le poteau des carcans machinés comme celui de Troie et qui portent dans leurs flancs toutes les ruses d'Ulysse.

Les Courses ! Petits rentiers, bourgeois, hommes de peine, courtauds de boutique, merlans, cochers, garçons de bureau, d'hôtel ou de café, livreurs de magasins et plongeurs de gargotes, concierges, huissiers de ministères, vieilles dames à qui l'amour n'a point souri, apportent au tapis vert que foule à grand fracas l'ongle des pur sang, la pécune encore malodorante de leurs travaux. Ils s'acharnent, s'exaspèrent. Ils poursuivent leur misérable argent, fascinés par l'espoir hébété d'un hasard sauveur. Que les prodigues ignorant ce qu'une pincée d'or, ou même d'assignats représentent

De peine, de sueur et de soleil cuisant,

perdent la forte somme à ce jeu inepte, qu'ils se ruinent tout à fait. Rien de plus juste. Il n'est pas de spectacle moins émouvant qu'un ancien riche décavé par la noce ou le tripot. Mais les humbles, mais les petits, mais ceux qu'un labeur sans trêve enchaîne, du matin au soir, dans les sous-sols infects, les arrière-boutiques, autour de feux brûlants, ceux qui n'ont point un jour de halte, de lumière et de soleil, mais que ce tas de pauvres diables soient écorchés de la sorte, jusqu'à l'os, avec l'assentiment des beaux messieurs qui nous gouvernent, voilà ce qui tire les pleurs des yeux et ferait surgir de menaçantes révoltes, si la France avait encore la faculté de s'indigner.

Les victimes, quant à elles, apportent à leur déconfiture un entêtement, une opiniâtreté qui déconcertent. « Le joueur têtu », dit Baudelaire. Entre mille, voici un amateur passionné. C'est un vieil homme, sans famille, sans parents, sans foyer. « Volontaire » à l'Assistance publique, il travaille quand la tuberculose qui le ronge, lui permet de se tenir debout. Maigre comme le visage de la Mort, la face empourprée aux pommettes de plaques écarlates, avec

cette voix caverneuse des poitrinaires, qui semble déjà une voix d'outre-tombe, il ne songe qu'à la reprise des courses, dresse des plans, se voit au pari mutuel ou confiant son enjeu à des courtiers marrons. « S'il me fallait renoncer aux « courses », — dit-il, — je me tuerais aussitôt! »



Nous avons connu la cousine germaine d'un ancien ministre, dont le nom importe peu. Joueuse effrénée, assidue à la roulette de Namur, avant que l'étoile de Marquet ne brillât au ciel d'Ostende, avec le rayonnement que vous savez, elle eut bientôt fait de dévorer une petite fortune de province. Comme tous les déclassés, elle vint à Paris. Les quelques restes de son bien lui permirent d'ouvrir une pension de famille, de prendre contact avec les moins honnêtes aventuriers. Quelque temps, elle vivota. Mais les « tuyaux infaillibles » crevaient toujours. Les fournisseurs devenaient pressants. Bientôt, ils menaçèrent, mais le cheval, porteur d'espérances, n'arrivait jamais en tête du peloton. Ce fut la ruine sans phrases, la clef sous la porte, le déménagement « à la cloche de bois ». Cette

femme bien née, élevée en provinciale honnête, d'ailleurs assez laide et mal plaisante, dégringola toujours plus vite, en fut, d'un bond, aux expédients. Tout d'abord, le cousin ministre vint à son aide, eut le billet de mille francs assez aisé. Pour l' « honneur du nom », il procura une sinécure à sa cousine, l'emploi de dame visiteuse chez les pauvres honteux. Pour une femme seule, c'était la vie honorable, une retraite décente. Mais le jeu aiguillonnait la dame, lui soufflait ses vertiges. Elle connut alors des prêteurs à cent pour cent, des officines louches; elle aliéna ses appointements. Les oppositions se mirent à grêler, avenue Victoria. L'heure de la déchéance finale avait sonné.

Pendant quelques saisons encore, elle grivela, empruntant des bijoux, des dentelles, aux femmes ses amies, qu'elle portait au Mont-de-piété, puis vendant les reconnaissances et mendiant au cousin de minimes secours. Cela ne dura guère. Plus de robes ni de linge, des croquenots tels qu'on en voit aux Pieds-Humides. Pendant les derniers temps de sa vie, elle partageait, à Issy-les-Moulineaux, la cahute d'une marchande au panier, joueuse comme elle et qui, tous les dimanches, perdait héroïquement sur divers champs de courses, les derniers sous de la com-

munauté. Elle mourut sur le grabat de son amie. La parentèle réclama le corps et lui fit de bourgeoises funérailles.

De tels souvenirs, mieux que n'importe quelle argutie, ont l'avantage de montrer à quel point il importe de rouvrir les champs de courses. Mettre la ruine, le désespoir et la misère à la portée du plus grand nombre, est d'un État sincèrement démocratique. Il ne faut pas que le prolétaire puisse envier aux hôtes de Biarritz, d'Ostende ou de la Riviera, la possibilité de perdre un peu d'argent, la satisfaction de « prendre une culotte », les voluptés de la guigne noire.

Au surplus, n'allez pas croire, honnêtes gens, que vos consuls ne méditent pas de grandes choses ; car ce sont des hommes profonds.

Hier, ils vous rendaient les courses. Prenez patience. Demain, ils vous rendront aussi le Concordat !

2 septembre 1919. Mardi. — LE PRESBYTÈRE. MEAUCÉ. — *En verdad, senor, dijo Sancho que uno de los consejos y avisos que pienso elevar en la memoria, ha de ser el de no regoldar, porqueo lo suelo hacer muy a menudo.*

Vous me dispenserez, — n'est-ce-pas? — de traduire les joyeusetés de Cervantès qui ont le même aristocratique laisser-aller que les fureurs de Saint-Simon, les dénigrements de la Palatine ou la gouaille de Tallemant. Cela ne convient plus aux façons boutiquières de notre âge. Car notre âge, ère de pignouflisme, ignore de tous points la noble aisance, le ton direct et les inimitables grâces d'autrefois. L' « odeur de magasin » dont Joseph de Maistre se plaignait déjà d'être empesté, à la lecture de Locke, se mêle, à présent, aux plus minces propos des nouveaux riches et de leurs prédécesseurs mêmement.

Au demeurant, il est permis de supposer

qu'avant de quitter Madrid et la maison de *Los Recoiletos*, pour gagner son « isle de *Barataria* » son gouvernement d'*ultra-mar*, don Luis Mazantini, qui fut avec le seul Montès un dandy en même temps qu'une illustre *espada*, n'a pas eu besoin de conseils chez ses nobles parrains. Il n'ignorait aucune chose du monde où ses triomphes le portaient.

Sur les élégances du vêtement et des plaisirs, il statuait en maître — *magister elegantiarum* — lorsque déjà pour la première fois, dans une course d'amateurs guipuscoans, il frappa, vers 1874, son premier taureau. L'éducation qu'il avait reçue était celle d'un bourgeois riche et cultivé ; fort agréablement il jouait du piano, s'exprimait en français avec des tours imprévus, des formules castillanes qui n'étaient pas sans agrément. De souche italienne, depuis longtemps acclimatée au sol des Provinces, la famille Mazantini vivait au pays basque ; elle faisait carrière dans les chemins de fer depuis leur intronisation en Espagne. Luis, à peine hors de l'adolescence, tenait à Motrio (natal pays du magnanime Churruca), le poste de chef de gare, quand la Gloire vint, sous ses pas, dérouler un chemin de velours. Tant de jeunesse, de beauté, de prestance, l'éclat du jeune *diestro* eurent

bientôt fait de lui conquérir son pays et l'étranger. L'aristocratie espagnole s'est engouée en tous temps de tauromachie ; elle a ouvert, toutes grandes, ses portes aux vainqueurs de la *Plazza : le Chielanero el Tato, Frascuelo, Guerrita, Lagartijo,* frayaient avec la grandesse, mangeaient à la table des ducs, entraient même parfois au lit des infantes et des reines, sans y rien laisser de leur désinvolture ni de leur orgueil.

Mais, — sauf le grand Montès, — *picadors, espadas, banderilleros,* viennent tous de l'abattoir, de l'étable, du pâturage ou de la *ganaderia.* Bouchers ou *vaqueros,* ils ne savent rien des livres ni du monde : leur simple horizon est délimité par les choses du cirque, les bavardages de l'*aficion*, le train fastueux et monotone de la vie athlétique. Aisément, sous le harnais du gentleman ou la veste orfévrée du gladiateur, le pacaut se retrouve. Tel, Gallardos, héros de Blasco Ibanez (*Sangré y Avenas*). Peu importe sa beauté, son éclat, sa vaillance ! La grande dame que, d'abord, il a séduite, reconnaît bientôt le « manant gorgé d'ail ». Bientôt aussi, elle renvoie aux cabarets, aux grisettes, aux *vervenas* plébéiennes, cet amant qui n'a duré qu'un jour.

C'est au mois d'août 1894 que je vis, pour la première fois, Luis Mazantini. Depuis longtemps, nous correspondions. Un article donné dans *la Minerve* de 1887 avait exalté le vigoureux jeune homme. Si sa *brega*, parfois, laissait à désirer en présence de la bête d'aplomb (*toro aplomado*), nul ne le surpassait dans les travaux préparatoires, dans la mise au point du fauve. Ses *largas* étaient d'une vigueur, d'un entrain, d'une vivacité rares. Vaste, carré, athlétique, avec une taille mince de gymnaste, il semblait, néanmoins, voltiger dans les *capeos* qui demandent promptitude, résolution et légèreté. Il implantait les banderilles, comme Gonsalve lui-même, ou bien le Cid Campeador, continuant ainsi la tradition de *Montès, Repe Hillo, Desperdicious*, de tous les grands aïeux.



Un dimanche d'août, ayant relevé mon adresse dans la liste des étrangers, il me conviait donc à prendre le thé, chez lui, vers trois heures, tandis qu'il préludait à sa toilette pour la *corrida*, qui déjà peuplait jusqu'au faîte les nouvelles

arènes de Saint-Sébastien. Il habitait, *calle Garibay* une *casa de huespedes* qui ne brillait par aucun faste. L'intérêt qu'offrait le jeu de son camarade, vétéran du cirque, — le vieux *Cara-Hucha* (face large) — paraissait assez menu. *Cara-Hucha* était, pour les connaisseurs, un champion retardataire du coup mortel donné *recibiendo*, tandis que la jeune école lui préfère le brillant *volapié* quand l'homme seul marche vers le taureau. La conversation voltigeait animée et cependant quelque peu baroque, étant faite d'un espagnol douteux, d'un français pérégrin, même de quelques phrases en dialecte escaldunac. Gaîné dans un fourreau de taffetas mauve, le Maître, que « tenait en mains » son valet de chambre, laissait disposer en boucles quelques rares cheveux noirs, en attendant l'heure d'implanter la *coleta*. Pâle, d'une pâleur chaude, la bouche pareille à une fleur d'hibiscus ou de grenade, avec des yeux d'almée et la tournure souple d'un maître de ballet, partageant avec son émule Querrita les faveurs des belles *aficionadas*, il recevait, chaque matin, une correspondance de ténor. Sympathique à l'étranger, quand vinrent à leur fin les controverses mises en mouvement par les spectacles de la rue Pergolèse, quand Séverine eut traité

ces braves aussi mal que le premier « petit sucrier » venu : la France, disait Mazantini et Guerrita, comme vingt ans plus tôt, les arènes du vieil et du nouveau monde : Lagartijo et Franscuelo. Cela fut excessif, car Mazantini, amateur brillant, ne conquit jamais l'autorité d'un maître comme Lagartijo, tandis que Guerrita fut, dès le premier jour, un chef, dieu de l'arène et maître du taureau, cependant que Mazantini, en dépit de ses talents et de sa bonne grâce, demeura quand même un torero d'exportation.

Retiré avec la douzaine de millions accoutumée, pouvant subsister à l'aise dans sa gloire, il ne sut pas résister aux tentations qui, sans cesse, accompagnent le gladiateur dans son ermitage. L'élève du taureau l'invita. Le cartel des Mima, des Veraguas, des Salbillo, hantait ses rêves. Que sont pourtant les chétives épargnes, les « sous » d'un Montès ou d'un Sevilla comparés à la richesse féodale d'un de ces grands qui comptent leurs moutons par centaines de mille, qui, « pour abreuver la soif des bœufs errants », possèdent fleuves, lagunes, rivières et cascades, qui peuplent de fauves encornés les deltas du Jénil, du Jarama et du Guadalquivir?

*
* *

A présent, vieilli, blanchi, effondré, néanmoins héroïque et toujours beau, Mazantini a gagné cette nouvelle Espagne que les hommes de sa race, les Cortez, les Pizarre ont ouverte au héros en disponibilité. Les grands courants du Pacifique ont emporté cet homme éduqué par tant de traverses, de bonheur ou d'épreuves, afin qu'il achève, sous un ciel de turquoise et d'or, une vie à laquelle, depuis cinquante ans, les fées marraines ont, chaque jour, apporté leurs plus beaux dons.

*
* *

A l'ombre de la voûte en fleurs des catalpas
Et des tulipiers noirs qu'étoile un blanc pétale,

sans doute, remémorant la promesse des vieux chefs, il évoquera du prétoire où sa fonction l'intronisa, l'image des arènes tumultueuses, les foules du passé, l'amoureux applaudissement des masses et cet enthousiasme qui fait le gla-

diateur pareil aux généraux d'armée. Il ne s'étonnera pas de dormir, un jour, enseveli de pourpre, non loin des tombes légendaires où gisent les conquistadors, et du grand fleuve Hernando de Soto.

Le 20 septembre 1919. — Les dahlias que convie aux fêtes de l'automne un jeune soleil de Vendémiaire, balancent leurs panaches d'or ancien et de rose amorti sur les corbeilles, déjà un peu tristes, où zinnias, coréopsis et frileux héliotropes boivent un reste de chaleur. Dans le tiède silence de l'après-midi, quelques papillons de sombre et fastueux velours, épanouissent leurs ailes, goûtent le miel des tardives floraisons, jasmins, héliantes, phlox et belles-de-nuit qui s'ouvrent peu à peu. Les ombres s'allongent. Elles ramènent les oiseaux vers ce bouquet de lauriers, qui, dans un presbytère de village, semble pourtant le bois sacré aux Nymphes tutélaires. Plus de nids, plus d'amoureuses chansons, mais les ramages, les querelles, tout le vacarme sonore de l'été. C'est l'heure des oiseaux, ils attaquent les premières notes du

concert habituel, du hourvari mélodieux qui salue encore la lumière à son déclin. Piaulements, cris, frous-frous d'ailes, un orchestre qui se prépare avant l'accord, évoque assez le bruit que font chacune, sur sa branche, tant de bestioles aux innombrables voix. Pinsons, roitelets, verdiers, bruants, linots, chardonnerets, se disputent la meilleure place, le coin plein de feuilles, quelque rameau à l'abri de l'averse, de l'orage et des nocturnes chasseurs. Au moment où la nuit est, pour ainsi dire, close, tantôt guindé sur l'arbuste le plus haut, tantôt blotti sous son lierre, le merle vigilant dira la suprême chanson, comme dans le *Lied* de Schumann. Et, jusqu'à l'aube, dans le bois de lauriers, on n'entendra plus que la huée opiniâtre, le *hou-hou* lugubre des chats volants.

21 septembre. — Et c'est aussi le jour initial de l'automne que ce jour d'adieu aux plates-bandes tristes, au verger dont les premiers vents d'ouest ont fait tomber les fruits. C'est le moment de l'équinoxe, la rude saison des tempêtes. Les ténèbres et la lumière s'égalisent encore. Le signe de la Balance partage exacte-

ment heures blanches et noires, en attendant que la Nuit affirme sa conquête et règne sur les champs que nous allons quitter. Le soleil flamboie. Au ciel de vermeil, au ciel rose et doré, la matinée ardente brûle, ainsi les feux d'un reposoir. Et ces lueurs chaudes s'harmonisent au coloris véhément des arbres que parent déjà les teintes automnales. En festons, la vigne-vierge saigne sur les tonnelles, encadre les balcons de topazes et de grenats, tandis que les rustiques pommiers s'empourprent de leurs fruits, que les sorbes vermillonnent et que la ronce, toute noire de mûres, traîne ses lourdes branches au rebord des fossés. La gare villageoise pleine de figures falotes et de harnachements provinciaux. Le train du Mans a, par une aimable fortune, simplement deux heures de retard. Sauf quelques wagons de premières, il est parti complet, car la France victorieuse paie en famine et autres menus désagréments, les lauriers de la paix que ses maîtres lui ont donnée. Avec stupeur, les gens se regardent, soupèsent leurs valises, grognent *mezzo voce*, mais ne semblent en aucune façon mordus par le désir de s'insurger. Dans leurs caisses à claire-voie, allongeant la tête, ouvrant le bec et demandant à boire, comme le cygne de Baude-

laire, poules et canards gloussent, cancanent à qui mieux-mieux, rôtis déjà par le trottoir brûlant comme une lèche-frite. « Encore, si l'on pouvait fumer ! », gémit un gros homme qui prend avec bonne humeur cette longue station et cette douche de soleil. D'autres s'acharnent aux journaux quand ils n'abusent pas du langage articulé. Enfin, à l'horizon, un sifflet grince, pendant qu'ici grelotte la sonnerie annonçant le convoi. Puis, c'est un long panache, une fumée au-dessus du train comme une plume d'autruche à Brobdingnag. Tintamarre de freins, de pistons et de roues. Le train stoppe. « Les porteurs » hissent dedans leur clientèle. Deux places vis-à-vis. C'est le salut, moyennant quelques complaisances. Comme les filets sont pleins à déborder, contenant, outre les valises ordinaires et les sacs habituels, maints accessoires de *crocket,* force raquettes de *tennis* et tout ce qui s'ensuit (car c'est le retour des vacances), il nous faudra situer nos bagages sur le parquet du wagon et reposer nos pieds dessus. Une vieille dame, confite en mauvaise humeur, avec un tour de frisettes blanches, un sourire éclatant comme un piano, se plaint de la température, de l'entassement et d'un asthmatique fumant son datura.

Tour à tour elle engloutit une boîte de sandwiches, un sac de bonbons, quelques poires, de nombreux gâteaux, avec, pour dessert, une quantité louable de chocolat en croquettes. Pendant le temps qui lui reste elle lit *La Croix*, quand elle ne promène pas sur ses voisins des regards acrimonieux. Quand le contrôleur passe, elle avoue avoir pris des billets de seconde; elle témoigne quelque humeur d'avoir, comme dit ce représentant de l'État, à « se supplémenter ».

23 septembre. Combs-la-Ville (S.-et-M.). — Un cottage très moderne, savamment architecturé, qui voisine avec le talus du chemin de fer et qui pourrait au besoin, servir de décor à la *Bête humaine* quand le mari, trompé avant la lettre, saigne un gros bonnet chargé d'honneurs, mais trop curieux de fruit vert. Cependant, les coteaux de Brunoy déroulent sous ma fenêtre leurs aimables ondulations, bordent la vallée heureuse, la Combe éponyme qui donne au hameau son état civil.

Voici, depuis deux mois, le courrier qui s'amoncelle : journaux, revues, magazines. Et les lettres dont quelques-unes, récentes, piaffent ou

grondent, suivant la complexion du correspondant.

Or, ces bandes une fois rompues, ces lettres une fois décachetées, c'est la vie, et le quotidien, et la parole des autres qui nous saisissent, encore tout ému d'avoir souffert si longtemps. L'*Action française*, par la main du sycophante qui fait de son journal un Comité de Salut public à Charenton, nous traite de « gâteux », ce qui perturbe singulièrement le repos de nos nuits. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain dans l'avenir plus que dans le passé. Le nom de son père le garde, la mémoire d'un écrivain que les hommes de notre temps n'ont cessé d'applaudir, que toujours ils relisent et gardent parmi leurs livres de chevet. L'espionnage, la délation, l'invective, pimentée avec un peu de calomnie, ont pris, sous le règne de monsieur Clémenceau, des grâces qu'on ne leur soupçonnerait point. Diderot, montrant un garçon de police, une « mouche », comme on disait alors : « Voici, remarquait-il, un homme qui fait pour son pays ce que Brutus n'eût pas fait pour le sien. » A présent, les Brutus attachés au ministère écoutent aux portes, saisissent les buvards, lisent la correspondance d'autrui, trahissent la confiance et dressent au besoin l'échafaud de leurs meilleurs

amis, sans retirer de ces comportements autre chose que l'estime publique et les honneurs officiels. Comédiens, journalistes, simples oisifs, ils retournent à leurs habitudes, écrivent, jouent la comédie et se propagent dans les salons, sans émouvoir les crachats que, naguère encore, les moins exquis leur eussent prodigués. *Tempora mutantur et nos mutamur in illis*. Faut-il croire que le monde moderne doit à la culture jésuitique cette manière nouvelle de sentir? A force d'attester que la fin justifie *en tout cas* les moyens, les hommes d'à présent, élèves de MM. Charles Maurras, Daudet et autres zélateurs de l'espionnage, portent sur la vie et les mœurs des jugements que Vidocq ou Delahode n'eussent pas désavoués.

Le 14 octobre 1919. Combs-la-Ville (S-et-M). — L'Automne, en cortège triomphal, envahit tous les jours plus manifestement la vallée encore verte où les arbres de la haute forêt voisine mêlent, non sans grâce, leurs feuillages disparates et leurs fûts contrastés. La vigne vierge, aux lianes de topazes et lianes de grenat, enguirlande les bords de l'Yerre, se suspend aux branches roux et or de la féerie automnale; elle drape sur le bel Été, dont l'agonie emplit toute chose d'un deuil princier, le linceul des Ténèbres. Voici, grimpant aux terrasses, que le grésil d'octobre, jusqu'à présent, n'effleure pas, les roses d'arrière-saison, les roses que Paul Verlaine, après Agrippa d'Aubigné, vers le soir greffa dans le rosaire des poètes :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.
Ah ! quand refleuriront les roses de septembre,

cependant que des voix mélancoliques murmuraient, au piano, la si douce cantilène :

> De l'été fraîche rose,
> Seule ici, pourquoi fleurir ?

Aux marges de la rivière menue qui creusa cette « combe » dont le village a pris nom, le Soleil — si pâle — aux premières lueurs, déchire les gazes mouvantes du brouillard; il découvre un ciel de perle bleue avec des bois couleur du temps. Elles ont gardé leur éclat, ces roses patriciennes; mais le parfum en est, depuis longtemps, évaporé. Le riche cadmium, la furtive couleur de chair, le « thé » de celles qui, depuis hier déjà, sur ma table, éparpillent, un à un, leurs frais pétales, demeurent sans nectar, puisque dorment les abeilles; elles n'ont plus d'encens, puisque le rossignol s'est envolé.

A quoi bon, d'ailleurs, prodiguer les aromates au convalescent qui, de la cellule chauffée avec d'immuables soins par une tendresse vigilante, promène des regards affectueux — les derniers, peut-être — sur le gracieux paysage déroulé à ses pieds. Il n'est parfums, comme il n'est printemps que pour la Jeunesse divine et la Santé.

Le 15 octobre 1919. Mercredi. — Monsieur CONAN DOYLE. — Toutefois, ce n'est pas dans l'élégiaque Automne qu'il sied de rechercher le principe unique de la Mélancolie, au déclin de cette victorieuse année. Avec les feuilles qui tombent et courent, le long du trottoir, en sarabandes convulsives,

Valsez, valsez comme des folles...

d'autres soucis viennent joindre les fidèles sujets de Clemenceau *imperator*. Le terme ne s'est pas fait médiocre aux « poilus » triomphants. C'est pour très cher que l'on est admis à faire hospitaliser son pauvre Saint-Frusquin par monsieur Vautour. Depuis que la République, suivant le cœur de l'*Action française*, dicte des lois aux vainqueurs de l'Allemagne, le malheureux vainqueur, saigné à blanc et tondu jusqu'à l'os, paye sa gloire, comme jamais chevalier à la mode ou marquis de Molière n'ont payé les crocodiles empaillés, les luths chauves et autres bric-à-brac usuraires, dans la boutique d'Harpagon, de Gobsek, ou de madame La Ressource.

Les sycophantes, néanmoins, préparent au pauvre monde force logis à bon marché. Quand la Terreur Blanche sera organisée, alors que les Trestaillons de la rue de Rome, tous les soirs

enverront une pleine charrette au poteau d'exécution, Paris se dépeuplera d'une manière utile. Et c'est là vraiment une conception économique digne d'éblouir l'univers. Le jour où la planète, cette « planète inférieure » de Littré, n'aura plus d'autres habitants que la troupe de Gamelle, ses généraux, ses prêtres, ses espions, ses mouchards, ses camelots et autres saintes gens, aussi bien le tarif des loyers, que les débours alimentaires, par le simple jeu de l'offre et de la demande, rétrograderont vers les prix de l'Age d'Or.

Fusillez, messieurs! dénoncez! Il en reste, toujours et quand même, quelque chose. L'homme gras du nez qui dirige *Bonsoir*, et pour qui le droit du plus fort n'a jamais fait un doute, vous sourira. Complice opportun, il déchargera son catarrhe au pied de tous les échafauds, barytonnant la cavatine de Basile pour les justes, les martyrs et les vaincus.

Avocat, sportsman, grand liseur de pensées et déchiffreur d'énigmes policières, monsieur Conan Doyle encombre de sa copie où Gaboriau voisine avec Edgar Poe, les boutiques de libraires, les *Magazines*, les Revues et autres périodiques du monde occidental. Exactes et vigoureuses, les traductions de monsieur Albert Savine ont, sur

les deux rives de la Manche, rendu également populaire cet écrivain facile, adroit, qui mieux que personne, connaît l'art d'éveiller et de satisfaire la curiosité du grand public. Conan Doyle a, sans efforts, imaginé un type intuitif de policier que tout le monde cite, honneur inconnu à Zadig lui-même, ainsi qu'à Auguste Dupin.

Sherlock Holmes est né du romancier anglais comme *Don Quichotte*, de Cervantès; *Gulliver*, de Swift, et *Monsieur Lecoq*, du petit père Gaboriau. Les ouvrages d'invention pure obtiennent aisément un crédit illimité. Quand, par surcroît, ils portent la marque d'un artiste, quand ils sont écrits dans une langue suffisamment plastique, ils se parent bientôt de suffrages universels, accueillis avec un rapide enthousiasme par les journaux aussi bien que par les humanistes. Tels en France, par exemple, *Kœnigsmark* et l'*Atlantide* au foudroyant succès. Encore le roman judiciaire obtient-il sur-le-champ la plus grande faveur, puisque monsieur Decourcelle n'hésite point à répandre sur les plus fameux épisodes cette dramaturgie à qui l'art de Shakespeare et de Racine est déjà redevable des *Deux gosses*. Cela est justice. La découverte de forfaits mystérieux, de trésors cachés, par un

détective de génie, habile à résoudre les problèmes ardus, enchantent *de plano* les amateurs de fictions romanesques. Or, monsieur Conan Doyle — et nul autant que lui — excelle dans ces tours de passe-passe. Quelques-uns des récits vulgarisés en France par la traduction, ont obtenu leurs lettres de naturalisation. On peut citer maintes nouvelles sans défaut. Ainsi, l'*Escarboucle bleue* ou la *Bande mouchetée*, ou bien encore la *Marque des Quatre* et par dessus tout, le *Chien des Baskerville,* qui mériterait le nom de « chef-d'œuvre », si le poète des *Histoires extraordinaires* n'avait mis en scène, avant monsieur Conan Doyle ce duo merveilleux de penseurs : Dupin, Legrand, dans la *Lettre volée,* et le *Scarabée d'or*.

Sans originalité bien définie, Conan Doyle a, d'une main subtile, approprié, démarqué même les trouvailles de ses devanciers, opéré sur eux, comme H. Wells sur Jules Verne, résumé en quelques pages fermes et concises les imaginations diffuses des conteurs qui l'ont précédé. Il apporte dans la mise au point de cette marqueterie, un tour de main remarquable, sachant élaguer ce qui, dans les œuvres antérieures, a chance de déplaire, ici, trop de somptuosité, là, trop de scories, tantôt la sécheresse de Voltaire,

tantôt l' « écriture artiste » d'Edgar Poe, tantôt le noir fatras de Gaboriau ou de Ponson du Terrail. Approvisionné de la sorte, et riche d'une vaste lecture, monsieur Conan Doyle exerce l'état de romancier, non sans gloire, mais sans être pour cela Maupassant, Ruydard Kipling ou Mérimée.

Un autre n'en demanderait pas davantage. L'homme qui a su trouver le « diamant nocturne » dans la vallée de Sanssah, n'a plus rien à demander au destin. Conan Doyle prétend, néanmoins, à d'autres gloires. Il est spirite. Il communique, sur le plan astral, avec le *Tout-Paris* de l'Éternité. Il fréquente Beethoven, Jeanne d'Arc, Shakespeare, la Patti, Berthe-aux-grands-pieds et feu Edmond Rostand. C'est là un goût anglais. Toujours, chez la feue reine Victoria, on risquait de s'asseoir sur un médium. Hume qui, nuit et jour, vaticinait pour elle, mit en rapport l'*Old lady* avec le défunt Albert, prince consort qu'elle pleurait sans cesse. Pendant le séjour que fit la reine de Roumanie à Balmoral, mademoiselle Vacaresco eut des entrevues avec plusieurs Esprits d'une singulière distinction, lesquels se manifestaient communément sous un tapis de table, sinon dans la crédence du buffet.

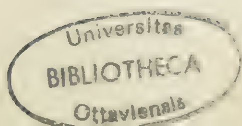
Ainsi, Conan Doyle pratique, à l'imitation de

l'antique Impératrice des Indes, le spiritisme, sport éminemment spiritualiste, et non moins anglo-saxon que le *golf*, l'équitation ou le *foot-ball*.

On a pu lire dans les papiers publics son entrevue et les choses que lui a dites son fils tué à la guerre, les touchantes excuses que le jeune héros lui a faites d'avoir, jusqu'à présent, douté des ombres, fantômes, revenants et autres citoyens du « Monde meilleur ». Cela est, en vérité, fort consolant. La perspective d'indéfiniment causer dans les Prés d'Asphodèles avec les « Simulacres privés de lumière », ou d'entendre les voix harmonieuses des trépassés illustres n'a rien que de fort alliciant. Mais quelle tristesse, dans les mêmes Prés, où la Rose fidèle est toujours au rosier, de subir les hanierochements du jeune Henry Bordeaux, les feuilletons immortels de Sarcey *redivivus !* A coup sûr, les Mânes que leur âme incommode peuvent se mêler au chœur des Initiés, dire adieu aux salons du Tartare. Foulant d'un pied rapide le gazon étoilé d'œillets sauvages, ils ont toute licence d'oublier les langages humains. Car, si les pâles habitants de Hadès et d'Orcus ne font pas silence quand bon leur semble, à quoi le Juste pourrait-il se résoudre *post mortem ?* S'incarner de nouveau,

se faire lion ou tigre dans une autre planète. Car tout vaut mieux que d'ouïr les propos de son concierge pendant l'Éternité.

(*La Vérité,* 24 octobre 1919.)



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 11 février 1921

sur les presses de

L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE

pour

JEAN FORT, Éditeur

à Paris.


a39003 003403655b



Prix : **20 francs.**